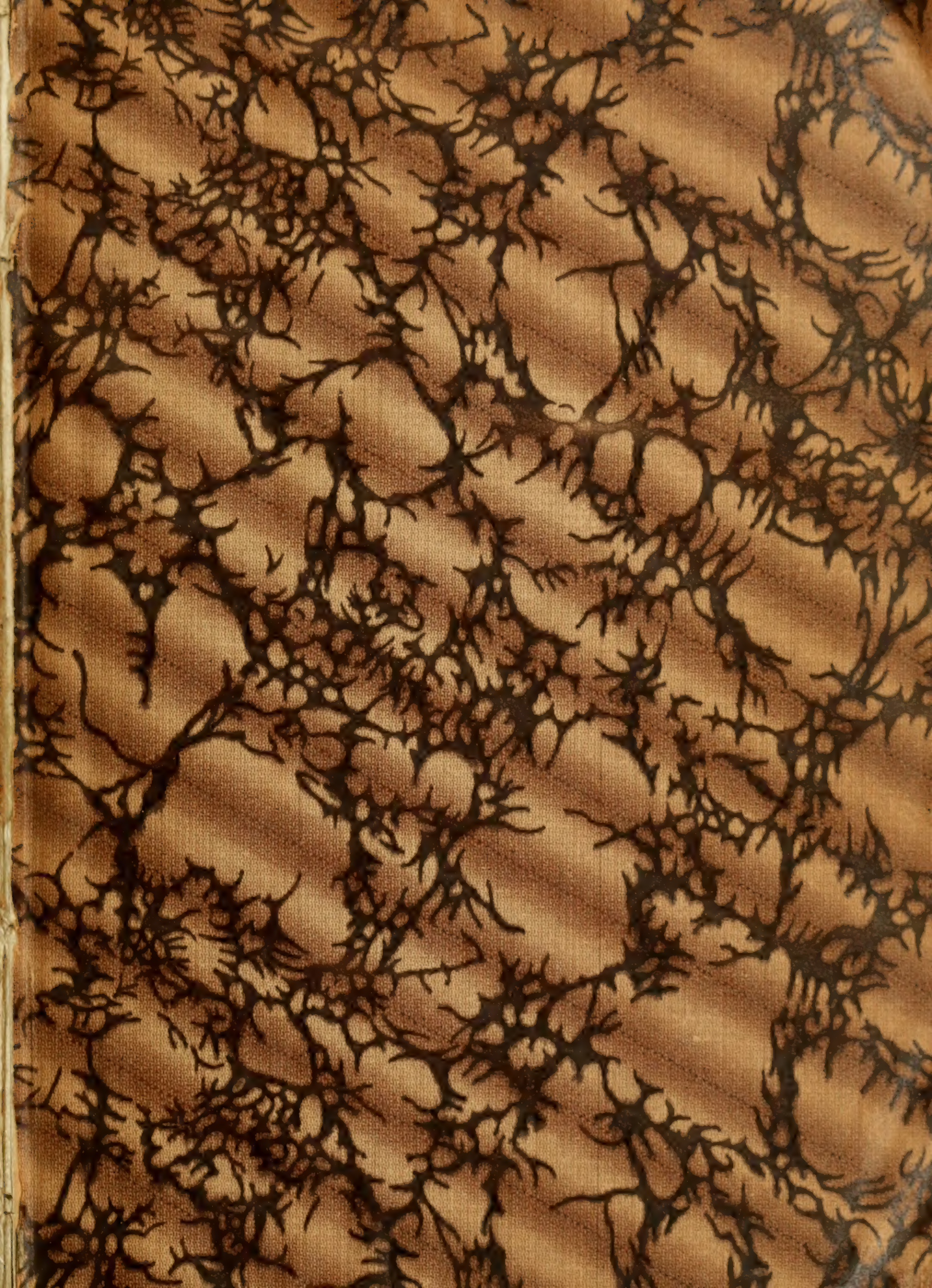




LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

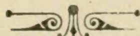


Edmond CHAMAILLARD

Le
Chevalier de Méré

RIVAL DE VOITURE — AMI DE PASCAL
PRÉCEPTEUR DE Mme DE MAINTENON

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
suivie d'un *Choix de Lettres* et de *Pensées* du Chevalier



NIORT
G. CLOUZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
24, PLACE CHANZY, 24

1921

LE

CHEVALIER DE MÉRÉ

DU MÊME AUTEUR

Mélanges. — Poésies (en collaboration). *Poitiers*, N. BERNARD, 1869, 1 vol. in-12. (*Tirage à petit nombre*).

Les Droits du peuple, campagne politique. *Blois*, P. DUFRESNE, 1872. 1 vol. in-12.

La vérité sur le procès d'Aumale-Chamaillard, *Blois*, 1876. LECESNE. 1 vol. in-12. *(Ouvrage saisi)*.

La poésie et les poètes devant Pascal, *Paris*, L. GOUGY, 1904. 1 vol. in-12.

Pascal mondain et amoureux. *(Sous presse)*. 1 vol. in-8.

Edmond CHAMAILLARD

Le Chevalier de Méré

RIVAL DE VOITURE — AMI DE PASCAL
PRÉCEPTEUR DE Mme DE MAINTENON

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
suivie d'un *Choix de Lettres* et de *Pensées* du Chevalier



NIORT
G. CLOUZOT LIBRAIRE-ÉDITEUR
24, PLACE CHANZY, 24
—
1921

La principale documentation sur le Chevalier de Méré et sa famille provient des Archives de la ville de Niort.

Pour les questions de fortune, d'argent, etc. : il conviendra de se référer — au point de vue de la valeur réelle — aux prix d'avant-guerre, c'est-à-dire en 1914.

LE CHEVALIER DE MÉRÉ

NAISSANCE. — ORIGINES. — ÉDUCATION

Vers les confins de la Saintonge et du Poitou — dans les Deux-Sèvres — sur la route de Melle à La Mothe-Saint-Héraye (petite ville réputée pour la beauté des filles et l'excellence du lait) on aperçoit à gauche, au lieu dit *Beaussais*, une grande habitation composée de 4 étages, y compris rez-de-chaussée et mansardes des plus vastes, flanquée d'un pavillon, recouverte en ardoise plus ou moins moussue ; de la route à cette habitation, distante d'environ 150 mètres, une allée d'arbres conduit en très douce pente jusqu'à une grille qui forme clôture du côté du village et qui va d'un vieux pigeonnier au pavillon annexe ; un vulgaire portail en fer coupe presque à moitié la grille non moins vulgaire...

Devant l'habitation dort un petit étang, précédé d'une futaie clairsemée. Un jardin, d'une étendue suffisante, environne le reste.

Cette maison bourgeoise, ce logis ou manoir — comme on voudra — est dénommé *Château de Beaussais*.

Tel qu'il est, il ne mérite guère cette appellation ;

mais il a dû avoir certaines apparences, et — après des délabrements, des ruines de toutes sortes — quelques réparations l'ont modifié, puis maintenu dans sa simplicité actuelle. En tout cas, 22 fenêtres sur la façade principale, 22 grandes fenêtres lui donnaient, lui donnent encore lumière et gaieté. Il paraît qu'un escalier « remarquable » (le seul joyau de l'habitation) communique aux étages supérieurs (1).

C'est là que résidait d'habitude la famille du Chevalier, c'est là — très probablement — qu'il est né lui-même en 1604 (2).

Son père était Benoît de Gombaud, seigneur de Méré, Lesguille, Monbreulle, Lescaille, Beaussais, etc. : Issu d'une très ancienne maison de Saintonge, aussi distinguée par sa noblesse que par ses alliances, il se fit connaître personnellement de bonne heure à la suite d'éclatants services. Il devint bientôt gentilhomme de la chambre du Roi, chevalier de ses Ordres, etc... Tout lui présageait une destinée exceptionnelle dans les armées, où il avait rempli déjà de

(1) Dans un article du *Temps* (14 juillet 1895). M. Gaston Deschamps a raconté qu'étant en villégiature à Melle, son pays natal, il profita de ce séjour pour visiter Beaussais ; mais il avoue n'être pas entré au « château » dont il lui répugnait de constater la dégradation... morale, c'est-à-dire l'abaissement des habitants, fermiers ou métayers. — Moi aussi, je n'y suis pas entré, 7 ou 8 ans après, et pour cause : un dogue effrayant, qui bondissait et hurlait sans cesse, en gardait la porte : mais une concierge quelconque, plus sauvage encore que le cerbère, parvint à me dégoûter, à m'éloigner aussi, non moins par son aspect que par ses propos. J'avais pourtant l'autorisation du propriétaire, M. Le Charpentier.

(2) Il est certain que le chevalier a vécu 80 ans : comme il est mort le 29 décembre 1684, il a dû naître en 1604.

Mais on objecte, *à défaut de l'acte de naissance*, l'acte de baptême (daté du 9 novembre 1614) qui le dit âgé — à cette époque — de 7 ans et 7 mois. Il y a lieu de révoquer en doute cet acte de baptême, au moins à ce sujet. Presque tous les actes de l'espèce, on ne l'ignore pas, étaient rédigés par à peu près. D'ailleurs, les principaux faits de la vie du Chevalier confirment la date de 1604.

hautes fonctions, lorsqu'il mourut prématurément en 1619.

Sa veuve était née « Françoise de La Tour-Landry » : c'était la fille unique de Paul de Maillé de La Tour-Landry, comte de Châteauroux, apparenté de près lui-même à la femme du grand Condé. Elle survécut 38 ans (1) à son mari, auquel elle avait apporté en dot le château et le domaine de Beaussais.

Quoique disparu assez jeune, Benoît de Gombaud laissa une nombreuse descendance.

D'abord, il y avait trois frères. — L'aîné, Charles, seigneur de Méré, vécut tranquille et ignoré jusqu'à 76 ans. Le puîné, Josias, seigneur de Plassac, eut des prétentions littéraires, conquit l'amitié de Balzac et publia tout un volume de Lettres en 1648 ; après une vie assez agitée, le calme parut lui venir, et il s'éteignit avec l'année 1661. Le cadet, ce fut enfin « notre » Chevalier de Méré.

Cinq sœurs complétaient la famille — savoir : Françoise, Jeanne, Charlotte, Catherine, Anne. Deux seulement se marièrent : Jeanne, avec Antoine Tison, seigneur de La Bedaudière ; Catherine, avec François de Couvigny, seigneur de Boutonvilliers. Mais toutes les cinq se suivirent à bref délai dans la mort, de 1673 à 1678.

Les Gombaud avaient eu de la fortune, autrefois, et ils possédaient nombre de seigneuries tant en Saintonge qu'en Poitou. Peu à peu, de grandes dépenses, aggravées par une imprévoyance tout-à-fait incurable, les amenèrent à une ruine presque complète. Il ne leur restait plus guère que le château et le domaine

(1) Mais elle se remaria très-promptement à messire François Yongues, seigneur de Sepvret : de cette union, elle eut encore 2 enfants — une fille et un garçon. Celui-ci, Charles Yongues, marquis de Sepvret, devait épouser Charlotte du Plantis du Landreau, qui eut sur notre chevalier alors à son déclin une décisive influence.

de Beaussais, qui provenaient du reste (nous l'avons dit) de l'avoir maternel. Et encore ce domaine était-il réduit, après ventes, aliénations et transactions successives, à bien peu de chose. Les 4 fermes ou métairies qui le composaient — sans oublier 2 pauvres moulins — ne donnaient plus qu'un rapport annuel d'environ 3.000 livres, c'est-à-dire 12 à 15.000 francs de notre monnaie. Ainsi, tout était amoindri, tronqué, dégénéré pour ainsi dire — château et domaine.

Par bonheur, la mère laissa aux enfants ce reste de bien, et vécut quand même le plus confortablement (paraît-il) avec son nouveau mari dans le marquisat de Sepvret, à peu de distance de Beaussais.

Dans de pareilles conditions de fortune, et en pleine campagne, on se demande comment furent élevés les 8 nobles descendants d'une telle famille — mais surtout celui qui nous intéresse particulièrement, Antoine de Gombaud.

Lorsqu'il perdit son père, Antoine allait atteindre sa 16e année. Mais, comme il est à croire, il n'avait pas dû attendre cet âge pour s'instruire, pour commencer au moins à s'instruire, car il fut savant (c'était de notoriété publique) dans les langues anciennes, grecque et latine : or, il n'est possible d'apprendre facilement et bien ces langues-là que dans la jeunesse où toutes les aptitudes nécessaires peuvent se rencontrer, où l'intelligence et la mémoire se développent concurremment, où la souplesse de l'entendement — avant tout — est indispensable. Passé un certain temps, il est trop tard pour y faire des progrès suffisants (1). Il nous paraît qu'à défaut de

(1) **Exemple topique et typique — si l'on peut dire : son frère Josias voulut bien étudier, lui aussi, le grec et le latin, mais vers l'âge mûr, Balzac se moqua de ces vains efforts : « Où prenez-vous, lui écrivait-il, tout ce que vous dites ? vous qui**

précepteur spécial, que ses parents n'ont pu lui fournir, Antoine suivit dès son enfance les leçons d'un prieur quelconque ou d'un chapelain lettré ; d'ailleurs, ses dispositions naturelles étaient des plus grandes, surtout pour la linguistique, et il avait l'esprit aussi actif que délié. Cet enseignement lui plut, et bientôt — grâce au travail — il sut acquérir un savoir réel qu'il étendit, agrandit encore en utilisant sans cesse une partie de ses loisirs.

Ce savoir, ou plutôt cette science, constituait alors chez les gentilshommes une exception vraiment extraordinaire — surtout vis-à-vis de leurs pairs qui, non seulement ne connaissaient rien de l'antiquité grecque et latine, mais pouvaient à peine tenir une plume et signer leur nom. Combien aussi, même parmi les gens de lettres ou soi-disant tels, balbutiaient le latin et ignoraient le grec !

Le talent de linguiste d'Antoine de Gombaud s'appliqua non moins heureusement aux langues vivantes : l'*espagnol*, l'*italien* et — qui plus est — l'*arabe* lui devinrent presque familiers.

Enfin, pour nous borner, rappelons ici simplement ses connaissances sérieuses en mathématiques qui le mirent quelque peu en polémique avec Blaise Pascal lui-même, mais qui durent (au fond) resserrer entre eux le lien de l'amitié.

faites peu de voyages au pays latin et qui allez rarement en Grèce».. Et ailleurs : « A quoi bon ce grammairien à gages, qui trahit Cicéron autant de fois qu'il entreprend de vous le traduire ? » Le « grammairien à gages ». c'était tout uniment Josias lui-même

ORDRE DE MALTE ET SERVICE MILITAIRE. — DUELS.

Antoine de Gombaud avait de qui tenir, au point de vue militaire : son père fut haut gradé, avons-nous dit, dans les troupes royales — mais combien d'autres membres de la famille l'avaient précédé dans la carrière des armes et s'y étaient distingués !

Lui, quoique « cadet », semblait destiné à la même carrière ; plus que ses frères, ce semble, il était bien constitué, robuste et courageux. Il est même probable que ses goûts, ses penchants l'entraînèrent de ce côté dès l'adolescence. Avant tout, paraît-il, l'Ordre de Malte dut lui agréer pour ces trois raisons : d'abord, il n'y avait que des gentilshommes ; puis, la sujétion y était moindre que dans l'armée régulière ; enfin, on y courait plus de hasards ou d'aventures — ce qui plaît toujours à la jeunesse. L'âge requis pour les débuts était fixé à 16 ans : à peine eut-il 16 ans révolus, en 1620, qu'Antoine devint *chevalier de justice* — premier échelon de l'Ordre. Depuis ce temps, il fut et resta connu sous la désignation de

CHEVALIER DE MÉRÉ.

Tel aussi il sera désormais pour nous. Maintenant, ici, plus de prénom, plus de nom patronymique, comme dans les pages qui précèdent. Tout est effacé devant ce nouveau titre !

Quelques critiques ont contesté cette promotion, pourtant bien naturelle et vraiment digne du sujet. Mais le fait est indéniable, puisqu'il a été attesté par un allié de la famille Gombaud — par le comte Anatole de Brémond d'Ars, qui avait en sa possession tous les titres de noblesse, toutes les pièces généalogiques et autres, concernant les Gombaud, les d'Ars, etc.. : On doit s'incliner devant une attestation aussi autorisée.

Suivant les statuts de l'Ordre de Malte, le mariage était interdit à tous chevaliers : aussi, le Chevalier de Méré n'eut jamais la moindre idée de mariage, à n'importe quel instant de sa vie, et il resta célibataire jusqu'au bout. Il est vrai qu'à l'instar de ses frères, qui eurent bâtards sur bâtards, il ne laissa pas de se rattraper à l'occasion, par-ci par-là, soit en France, soit ailleurs.

A 25 ans — comme les autres chevaliers — il dut se rendre à Malte pour y faire profession définitive ; il dut ensuite participer activement, pendant certaines périodes, aux caravanes organisées sur territoires plus ou moins lointains.

Il est à noter que le Chevalier de Méré n'a jamais écrit une ligne touchant ses campagnes de terre ou de mer : on ne sait, par lui, nul détail, nulle particularité de sa vie militaire. Il a bien dit, une fois, que « la guerre est le plus beau métier du monde », mais — par modestie, par bienséance ou par tout autre motif — il a cru devoir affirmer qu' « il sied bien de n'en parler que fort rarement ». Cependant, combien eût-il été intéressant de savoir (de son propre aveu) certains épisodes de ses nombreuses campagnes !

Malgré tout, un jour, il a laissé échapper de sa plume — pour les besoins de la cause — une allusion à cette mémorable existence ; ce trait figure dans

une lettre au duc de Mazarin, baron de St-Maixent, duquel il relevait pour son fief de Beaussais :

« ... Vos vassaux ont tant d'affection pour vous,
« que cela mérite bien que vous ayez quelque indul-
« gence pour eux. Peut-être que je devrais espérer
« quelque chose de particulier en ce qui me regarde.
« Je me suis *souvent* trouvé à l'armée, comme
« aventurier » ou « volontaire », sous Monseigneur
« le Maréchal votre père qui m'honorait de sa bien-
« veillance et m'embrassait toutes les fois que je me
« présentais devant lui... » (1).

Ainsi, le Chevalier a fait *souvent* campagne avec le Maréchal de La Meilleraye. Si l'on voulait connaître les expéditions auxquelles il a dû assister, il n'y aurait sans doute qu'à énumérer les faits de guerre du Maréchal, ses combats ou plutôt ses sièges — car il pourrait être surnommé le *Poliercète* du XVII[e] siècle. Voici la liste, à peu près complète, de ses campagnes :

Expédition et siège de La Rochelle (1628),
Guerre du Piémont (1629-1630) ;
Guerre en Lorraine (1634) ;
Expédition en Bourgogne et aux Pays-Bas (1635) ;
Guerre en Flandre (1637) ;
Guerre en Flandre (1639) ;
Guerre en Flandre (1640-1641) ;
Guerre d'Espagne (1642) ;
Campagne du Nord (1644) ;
Guerre d'Italie (1646).

A quelles de ces guerres ou expéditions prit part le Chevalier ? A la plupart, selon toutes probabilités : le mot « souvent » de sa lettre au duc de Mazarin

(1) *Lettres du Chevalier de Méré* : lettre XXXVII.

nous permet de le croire ; mais on ne saurait déterminer au juste telle ou telle campagne, sauf exception (au moins) pour la première guerre de Flandre.

Il a été dit que le Maréchal, « grand-maître de l'Artillerie », avait assiégé nombre de villes ou places fortes qu'il fit capituler ; un seul échec lui advint, rapporte-t-on : force lui fut de lever le siège de Louvain, mais la prise presque immédiate de Dôle répara ce revers (1).

Nous aimons à croire que le Chevalier guerroya aussi, de temps en temps, avec le comte de Palluau — plus tard « Maréchal de Clérembaut » — dont il devait être l'hôte et l'ami, à Poitiers, pendant une assez longue période. Or, le comte de Palluau, n'étant encore que maréchal de camp, puis lieutenant-général, combattit précisément sous La Meilleraye aux sièges d'Arras, de La Bassée, de Courtray, etc. : Lui-même commanda ensuite aux sièges d'Ypres, de Bellegarde et de Montroud. Si le Chevalier s'est trouvé *souvent* à l'armée avec le Maréchal, il a dû s'y trouver au moins *quelquefois* avec le lieutenant-général.

Quoi qu'il en soit, comme il l'a reconnu lui-même à propos du Maréchal de La Meilleraye, il est certain qu'il a fait *sur terre* de nombreuses campagnes ; il est non moins certain qu'il a servi *sur mer* dès sa jeunesse, et combien de fois ! Là-dessus, nous avons ce témoignage formel de l'abbé Nadal, éditeur de ses *Œuvres posthumes*, qui a répété sans doute ce qu'il avait appris de la belle-sœur même du Chevalier,

(1) Ces divers faits de guerre se trouvent déjà relatés, avec quelques modifications — dans notre ouvrage *Pascal mondain et amoureux*, à la partie qui concerne le Chevalier de Méré Nous prions le lecteur de s'y référer, au besoin. (Cet ouvrage, achevé depuis 5 ans, va paraître enfin à bref délai).

l' « illustre » marquise de Sepvret : « il était *fort jeune* qu'il avait déjà fait quelques campagnes sur mer (1) ». Toutes ces campagnes, et sur terre et sur mer, eussent pu former à la fin un splendide *Etat de services*.

Grâce aux caravanes ou expéditions faites pour l'Ordre de Malte, grâce surtout aux guerres de la mère-patrie où il servit comme « volontaire », le Chevalier s'était acquis une grande réputation de courage et de bravoure. Il n'était pas jusqu'à Balzac qui ne prît plaisir à l'appeler « brave ». Il est vrai que l'intéressé en personne justifiait ainsi cette qualité : « quand on a le cœur ferme (et cela n'est pas difficile), on est tout aussi brave qu'on le veut être (2). »

Cette intrépidité, il la conserva jusqu'à la fin — d'autant plus que, chez lui, le physique répondait au moral. N'a-t-il pas dit de lui-même, en effet, qu' « il avait le corps bien fait, bien formé, bien vigoureux, capable (en outre) de supporter la faim, la soif, la fatigue, » etc. (1) ? C'est le cas, semble-t-il, de lui appliquer l'aphorisme latin : *meus sana in corpore sano*. A ce double point de vue, du moins, ce fut un heureux.

Avec une constitution de cette force, il sentit à peine les approches de la vieillesse : aussi put-il, même à 60 ans, faire encore une campagne sur mer — en vrai chevalier de Malte !

A la date du 28 août 1664, La *Gazette* annonça les succès en Barbarie des armées du Roi commandées par le duc de Beaufort ; un corps de Malte, sous les

(1) Préface des « *œuvres posthumes de M. le Chevalier de Méré* ».

(2) Les *Conversations* D. M. D. C. et D. C. D. M. — Paris, C. Barbin, 1669, p. 290.

(3) *Lettres du Chevalier de Meré* : XXXIXe lettre.

ordres du comte de Gadagne, secondait les troupes régulières. Le lendemain de la prise de Gigeri, les Maures firent une contre-attaque — mais leur tentative échoua, grâce à la résistance héroïque des Gardes et du corps de Malte ; à ce sujet, La *Gazette* appuya sur quelques faits particuliers : « tous les officiers des Gardes qui étaient en ce poste, et ceux qui survinrent, tant de leur corps que de celui de Malte, s'y comportèrent très dignement... Les chevaliers de Méré et de Chastenay y furent blessés des premiers. »

Ce détail, si glorieux pour « notre » Chevalier, a été signalé tout d'abord — dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er janvier 1848 — par Sainte-Beuve qui n'avait aucun doute sur le blessé en question. Mais plusieurs critiques (1) ont voulu contester la personnalité en cause et soutenir que le « chevalier » dont il s'agit est Georges Brossin, marquis de Méré. Nous allons restituer à qui de droit la blessure reçue ainsi au champ d'honneur.

Il est incontestable, avant tout, qu'Antoine de Gombaud entra dans l'Ordre de Malte dès 1620, quand il eut atteint sa 16e année — comme l'a déclaré, sur pièces justificatives, le comte de Brémond d'Ars, allié de sa famille : de là, le titre et le nom de *Chevalier de Méré* qu'il porta toujours et partout depuis sa prime jeunesse. Georges Brossin, de son côté, était bien chevalier ; mais il n'appartenait pas à l'Ordre de Malte — il était seulement chevalier (entendons-nous !) de l'Ordre de Saint-Michel.

En second lieu, le marquis de Méré a servi constamment dans l'armée régulière où il est parvenu à

(1) Le premier en date, croyons-nous, est M. Revillout, auteur d'une *Etude sur le Chevalier de Méré* qui a paru en 1886-1887 dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*. Depuis ce temps, beaucoup d'écrivains ont exprimé, sans l'approfondir, la même opinion.

des grades élevés, entre autres à celui de « maistre de camp de cavalerie ». Au contraire, Antoine de Gombaud n'a fait campagne que comme « aventurier » ou « volontaire » et naturellement comme chevalier de Malte.

Enfin, il est notoire qu'au XVIIe siècle, soit dans les armées, soit à la Cour, soit parmi les Précieux et Précieuses, en un mot *partout*, celui-ci a été connu, désigné — à l'exclusion de tous autres — sous l'appellation de *Chevalier de Méré*. Quant à Georges Brossin, il n'a jamais eu pour tous que le nom (et titre) de *marquis de Méré*.

Ce point d'histoire nous paraît donc acquis. Sans conteste, ainsi que le reconnaissait Sainte-Beuve, le fait d'armes mentionné dans la *Gazette* du 28 août 1664 revient — en tout honneur — à Antoine de Gombaud, c'est-à-dire à « notre » Chevalier. Après 44 ans de services, pouvait-il mieux clore sa carrière militaire ?

Pendant ce long intervalle, il n'est guère possible qu'il n'ait eu des histoires de camp, des querelles avec certains de ses compagnons. Dans la première moitié du XVIIe siècle, surtout, les duels étaient fréquents, habituels même entre gentilshommes ; la coutume, en ce cas, avait force de loi. Cependant, le Chevalier, doué d'un ferme bon sens, de jugement et de sang-froid, dut toujours — pensons-nous — être personnellement circonspect, plein de tact, poli, courtois (qui plus est) envers tous inférieurs, égaux ou chefs. En principe, il était contraire au duel qu'il osait qualifier de « barbarie » (1). Mais si des téméraires le provoquaient d'une manière ou d'une autre, il ne craignait pas de pousser les choses — à

(1) *Œuvres posthumes du Chevalier de Méré.* — De la vraie honnêteté, p. 43.

moins d'excuses — jusqu'aux extrémités. Jamais il n'eût reculé d'une semelle, loin de là ! tant à cause de son amour-propre, qui était excessif, qu'à cause du sentiment de l'honneur « chevaleresque » et des exigences de sa situation. D'ailleurs, si son épée n'était pas de Tolède, elle n'en valait pas moins entre les mains d'un habile et puissant escrimeur.

Il est constant qu'il a eu maintes rencontres, à l'armée, aussi bien qu'à la Cour, et ailleurs ; mais on ignore entièrement les détails de ces affaires. Il n'y a d'exception que pour un duel qu'il aurait eu en 1643 — suivant une tradition qui s'est perpétuée dans l'ancienne seigneurie de Beaussais — *avec le comte d'Artois*... c'est tout ! Rien de plus n'est spécifié.

Toutefois, d'après Richelet, auteur d'un Recueil de Lettres (1), il aurait été blessé dans une de ces rencontres, « si blessé, dit-il, qu'il en était demeuré incommodé le reste de sa vie. » N'y aurait-il point là une confusion avec la blessure reçue à Gigeri ? En tout cas, il y a erreur, très vraisemblablement, erreur grande sur la gravité de la blessure. Personne, en dehors de Richelet, n'a parlé de l'*incommodité*, surtout de l'incommodité permanente du Chevalier. Celui-ci, précisément, écrivant sur le tard à son ami intime Mitton, l'a plaisanté un peu et encouragé beaucoup touchant une incommodité (tic quelconque) qu'il avait au cou et qui le tourmentait à l'excès : ne se serait-il pas lui-même proposé pour exemple — au cas où il eût été également « incommodé » — et n'aurait-il point exalté alors sa patience, sa bonne humeur, sa gaîté ? Mais on ne trouve en cette lettre, non plus qu'ailleurs, la moindre allusion à un mal quel qu'il soit.

(1) *Les plus belles lettres françaises*, par Richelet : La Haye, Uytwerf, 1699. Tome Ier, notice sur le Chevalier de Méré, p. 64.

Bien au contraire, il nous apprend lui-même qu'à un âge avancé il faisait à pied de longues promenades, des promenades de plusieurs lieues, et qu'il avait entraîné à pareil exercice un de ses amis de Niort (1).

Admettons quand même cette incommodité. Elle ne fut pas si grave, alors, que le Chevalier ne pût s'en moquer (suivant le dicton populaire) « comme d'une guigne ». Il y a plus encore : sa blessure — si blessure il y a — ne l'a pas empêché de vivre jusqu'à plus de 80 ans et de s'éteindre tranquillement en jouant au piquet.

(1) *Lettre du Chevalier de Méré* : lettre LXXIV, à M. de Vieux-Fourneau.

LA COUR. — LE GRAND MONDE. — L'HOTEL RAMBOUILLET

Dans l' « Epître dédicatoire à Monsieur le Chevalier de Méré » des *Observations de M. Ménage sur la langue française*, on lit ces lignes curieuses :

« Quand je vins à Paris pour la première fois, vous « étiez un des hommes de Paris le plus à la mode. « Votre vertu, votre valeur, votre esprit, votre sa- « voir, votre éloquence, votre douceur, votre bonne « mine, votre naissance vous faisaient souhaiter de « tout le monde. Toutes ces belles qualités me fu- « rent représentées par notre cher ami M. de Balzac « avec toutes les pompes de son éloquence (1), » etc., etc. :

C'est en 1632 que Ménage se rendit à Paris « pour la première fois » : il devait s'y faire recevoir avocat au Parlement.

Or, en 1632, le Chevalier de Méré, qui touchait à sa 28[e] année, était en pleine fleur de jeunesse. Déjà, nous le savons il avait fait quelques campagnes — au moins sur mer. Mais dans l'intervalle de ces campagnes, il s'était empressé (comme il fit toujours) d'aller à Paris où affluait sans cesse l'aristocratie de toutes nuances, surtout celle des armes, de se répandre

(1) *Observations de M. Ménage sur la langue française*, Paris. C. Barbin, 1672.

dans les milieux choisis, de fréquenter particulièrement la société des Dames, marquises, duchesses, etc.:

Avec les qualités si brillantes rappelées par Ménage, il ne tarda guère à se distinguer entre tous les jeunes gentilshommes. N'avait-il pas dès ce moment ou n'allait-il pas avoir l'ensemble séduisant des aptitudes physiques et morales poussées jusqu'au dernier point ? On peut croire qu'à cette époque même il réalisa son grand dessein : il fut et resta le modèle des *honnêtes gens.*

Outre le prestige du titre de Chevalier de Malte et de campagnes prématurées, il réunissait alors — sans doute — les meilleurs avantages, les ornements qui font l'homme du monde accompli. D'abord, il était « bien fait », suivant son propre terme, et rempli de vigueur, de souplesse et de grâce. Ensuite, il excellait dans tous les exercices du corps : la danse, l'équitation, l'escrime (1) et le reste n'avaient pas de secrets pour lui. Déjà, par instants au moins, le jeu l'occupait, et il savait y joindre la théorie à la pratique. Enfin, c'était un charmant causeur, lorsqu'il voulait bien se laisser aller — ce qui était assez rare — lorsqu'il avait surtout un auditoire de choix ; et comme il était savant dans les langues anciennes et modernes, versé dans l'histoire, au courant des choses de son temps, il y avait pour lui dans ces entretiens matière aussi riche qu'abondante.

Ses succès, par conséquent, durent être considérables tant à la Cour et dans le grand monde que parmi les Précieux ou Précieuses et les lettrés. Notez que ces succès se maintinrent longtemps, car le Chevalier

(1) Voir, sur ces divers arts d'agrément, les œuvres du Chevalier — savoir : *Convention D. M. D. C. etc.* : (édition 1669) p. 215-216 ; *Traité des agréments* (édition 1697) p. 13 et 18 ; *Œuvres posthumes* (édition 1701), p. 155-156, etc. etc..

toujours actif, toujours curieux, sut varier et agrandir ses connaissances.

Il est à croire que ses débuts à la Cour de France eurent lieu de bonne heure et qu'ils lui furent facilités, au besoin, par les « illustres » alliés de sa famille ; son savoir-faire d'abord, puis son réel mérite lui acquirent bientôt une belle situation, qui promettait d'être tôt ou tard — selon les circonstances — des plus importantes.

Personnellement, Louis XIII avait gagné ses sympathies. Il a dit de Lui, en effet : « Ce Prince *que nous avons vu* (c. a. d. connu) avait l'esprit délicat et disait d'excellentes choses... Comme il aimait la bonne raillerie, il rebutait fort celle qui prenait le contre-pied » (1). Ailleurs, il a complété cette appréciation : « le feu Roi, qui se plaisait assez à dire de bons mots, aimait encore mieux que l'on se défendît agréablement. » (2) Par réciprocité de goûts sans doute, lui-même paraissait sympathique au Roi. Il avait constaté que Louis XIII « se partageait entre la chasse et le jeu » (3) : le jeu, c'était déjà l'affaire du Chevalier ; quant à la chasse, le Roi l'admettait volontiers à ses parties, sachant qu'il était aussi adroit qu'infatigable.

Grâce à cette bienveillance royale, le Chevalier n'eût-il pu obtenir — comme tant d'autres, moins capables, certes ! moins méritants — emploi ou faveur ? Mais Louis XIII ne régnait que de nom : le vrai roi, c'était Richelieu. Or, déjà en 1626, on avait recommandé très vivement le Chevalier au tout-puissant Ministre : « il est *trop jeune*, objecta-t-il, il est impossible de l'employer ». Le recommandé n'avait

(1) *De l'esprit* (édition 1697) : p. 61.

(2) *Œuvres posthumes* p. 166.

(3) *Idem* : p. 157.

alors que 22 ans, mais cet âge ne l'empêchait d'avoir ni le sérieux du caractère ni les capacités suffisantes.

Tout-à-l'heure, précisément, il était question de l'esprit jovial et quelque peu railleur du roi Louis XIII. Eh bien ! le Chevalier a reconnu, avoué, qu'il avait lui-même « une grande inclination à railler, mais (a-t-il ajouté) innocemment, pour réjouir et sans déplaire... » (1) Faut-il admettre une restriction si douce ? Richelieu ne l'admit pas, et c'est probablement à cause des pointes du Chevalier qu'il le rebuta.

Celui-ci semble avoir constaté le fait par ces termes vengeurs : « le cardinal de Richelieu, qui ne raillait que d'une manière impérieuse, et même avec chagrin, ne pouvait souffrir la plus douce et la plus obligeante plaisanterie, parce qu'il se persuadait que c'eût été perdre le respect, que de ne pas trembler en sa présence. C'est un moyen très-assuré pour se rendre haïssable » (1).

Richelieu disparu, Mazarin gouverna à son tour : il était bien plus conciliant, plus malléable que son prédécesseur, et d'habitude il ne froissait personne. Quand on intervint de nouveau en faveur du Chevalier, que fit-il ? Une fois au moins, il parut s'intéresser à lui : le 21 septembre 1652, pendant son 2e exil, il écrivit à son confident, l'abbé Oudédeï, et le chargea « de parler de sa part à M. Guénégaud (Secrétaire d'Etat de la Maison du Roi) au sujet de Méré. » Il s'agissait des « fonctions » de Chambellan du duc d'Anjou, frère de Louis XIV. On ignore le résultat de l'affaire... Mais n'est-il pas à présumer que le Cheva-

(1) *Lettres du Chevalier :* Lettre IVe à Mme la duchesse de Lesdiguières.

(2) *Œuvres posthumes du Chevalier de Méré,* p. 166-167.

lier, qui comptait sur autre chose, dédaigna l'emploi qu'on lui destinait ?

Ce qui prouve du moins la haute estime, la confiance même dont il jouissait à la Cour, c'est — entre autres choses — ce fait absolument exceptionnel : la Reine Anne d'Autriche eut besoin, en août 1658, d'un gentilhomme sûr, d'un vrai Chevalier (c'est le cas de le dire) pour une mission secrète auprès de Mazarin qui se trouvait alors à Calais. — Celui qu'elle honora de son choix, en telle circonstance, ce fut *notre* Chevalier de Méré !

Quelle fut sa récompense, à cette occasion si extraordinaire ? En galant homme comme il était, un sourire de la belle Reine lui a peut-être suffi...

Si Louis XIII avait plu au Chevalier, combien la personne de Louis XIV a-t-elle dû lui paraître plus attrayante, plus digne, plus noble ! On sait quel était le maintien imposant du grand Roi, surtout à l'extérieur ou aux jours d'apparat, mais il daignait parfois dépouiller sa Majesté dans l'intimité de la Cour, dans les « petits appartements », et alors (affirme-t-on) sa physionomie, ses manières, son langage devenaient d'une grâce incomparable.

Voici, d'ailleurs, ce que le Chevalier pensait de Lui lors de son adolescence ou plutôt ce qu'il a fait dire au maréchal de Clérembaut, qui semble bien être en ce cas son porte-paroles :

« Le seul souvenir de son air et de sa bonne mine « donnait de l'admiration. Il ne fallait que le voir « pour l'aimer... c'était la plus heureuse naissance et « le meilleur cœur du monde... Tout jeune qu'il était, « il se connaissait (*mieux que le Maréchal lui-même*) « aux bonnes choses ; il avait de l'aversion pour « l'honnêteté contrefaite, et il ne pouvait souffrir les « faux agréments... (1) »

(1) *Conversations D. M. D. C*, etc. : Préface p. V.

L'appréciation personnelle, toute personnelle, du Chevalier se rapproche singulièrement de celle du Maréchal. Ecoutons-le :

« Quand le Roi considère que les plus intelligents « et les plus difficiles demeurent d'accord que c'est « le plus honnête homme du monde, je ne doute « point qu'il n'en soit plus satisfait que de tant d'au- « tres louanges qu'on lui donne — et je le tiens plus « glorieux d'avoir un mérite si rare que s'il avait « gagné plus de batailles que César et conquis plus « de royaumes qu'Alexandre ». (1)

Quel plus bel éloge l'*honnête homme* par excellence pouvait-il faire d'un Roi, parfait *honnête homme* lui-même ?

Citons encore ce jugement, qui complète le précédent :

« Les courtisans d'un Prince qui n'approuve que « les bonnes choses sont plus honnêtes gens que « ceux des autres Cours, parce qu'ils n'ont de res- « source qu'au seul mérite pour s'approcher de la « faveur ; de sorte que la Cour de France doit être « la plus agréable du monde » (2).

La situation du Chevalier à la Cour de Louis XIV demeura — pendant un certain temps, du moins — à peu près la même que dans la « vieille Cour » : c'est dire qu'il y était considéré parmi les premiers. Un trait curieux en témoigne. Le Roi, qui avait bien d'autres plaisirs, « ne laissait pas de se plaire au jeu (3) », surtout en compagnie de certaines Dames ; mais il y avait plusieurs tables de jeu, entre autres celle des Maréchaux de France. Là, comme ailleurs, il s'élevait quelquefois des différends plus ou moins délicats... Mais laissons le Chevalier raconter son

(1) — (2) — (3) : *Œuvres posthumes de Méré*, p. 16, 13 et 157.

(1) *Lettres de Méré* : CVIII[e] lettre, à Mesdames...

histoire : « il y a des coups douteux dans le jeu qui causeraient à toute heure de fâcheuses disputes si l'on n'y mettait ordre. Quand il en arrive aux Maréchaux de France, ils m'appellent volontiers pour les accorder si je suis présent, m'exposent le fait dont il est question et me disent leurs raisons de part et d'autre. Je les écoute, je leur rends justice, je les juge souverainement... » (1)

Le choix du Chevalier de Méré, fait ainsi par les Maréchaux, prouve en quelle haute estime on le tenait à la Cour ; il prouve aussi — outre son talent de joueur — son renom d'honnête homme et, qui mieux est, d'homme honnête.

Cette réputation d'*honnête homme* le flattait au suprême degré, l'enivrait même au point que, de par elle, il ne craignait pas de s'élever au niveau des plus grands. Ainsi, il osait se permettre d'étranges « hardiesses » envers des dames du premier rang (selon son terme), voire des Princesses. Son aveu à ce sujet est caractéristique: « l'honnêteté n'est pas sans inconvénient parmi les grands Seigneurs, au moins dans un particulier, parce que la plupart de ces grands Seigneurs le veulent porter haut — et s'ils ont tant soit peu de lumière, ils savent bien qu'ils ne sauraient se mettre au-dessus d'un honnête homme par un avantage bien réel et que le seul mérite fait les véritables distinctions. Cette connaissance les interdit et les embarrasse ; mais les dames du premier rang et les plus grandes princesses, quand elles sont de bon goût, ne se plaisent qu'avec les honnêtes gens, et quelques-unes des plus considérables m'ont appris qu'elles n'ont de l'esprit qu'en leur compagnie et *qu'elles les trouvent d'autant plus agréables qu'ils sont plus hardis*. Aussi ne l'est-on jamais trop, pourvu qu'on ne soit pas moins modeste. Je l'ai ouï-dire à des gens

qui gouvernaient le monde et à des Dames que le monde admirait. » (1)

Après cela, s'étonnera-t-on que le Chevalier de Méré ait *assuré* le duc de Mazarin que « son nom s'étendait plus loin que son pays et que, s'il sortait de France, il serait reçu avec des sentiments de joie en toutes les Cours de l'Europe ». (2)

Puisqu'il était question — à la Cour de France — des Dames du premier rang (comme les qualifie le Chevalier) rappelons les noms de quelques-unes, les plus belles ou les plus distinguées, pendant la Régence d'Anne d'Autriche :

Duchesse de Longueville,
Duchesse d'Aiguillon,
Duchesse de Chevreuse,
Duchesse de Guémenée,
Duchesse de Lesdiguières,
Duchesse de Monbazon (dite « la belle des belles »),
Duchesse de La Vieuville,
etc...

Mais trêve à cette énumération ! Réservons ces noms et plusieurs autres pour le chapitre des « AMOURS ET GALANTERIES » de Méré.

Lorsque Louis XIV commença son règne *personnel*, avec sa 20e année, en 1662, le Chevalier s'approchait

(1) *Œuvres posthumes* du Chevalier : p. 150-151. — Sur le sens d'*honnête homme*, au XVIIe siècle (du moins d'après le Chevalier), il importe de se référer à la magistrale Etude de Ste Beuve, du 1er janvier 1848 ; nous en détachons ce passage :

« Honnête homme, alors, ne signifiait pas la chose toute simple et grave que le mot exprime aujourd'hui... L'honnête homme, c'était l'homme *comme il faut* : il n'était pas seulement celui qui savait les agréments et les bienséances — mais il y entrait aussi un fonds de mérite sérieux, quelque chose de noble qui relève toutes les bonnes qualités ».

(2) *Lettre de Méré* : XXXVIIe lettre (au duc de Mazarin).

de la soixantaine, l'âge critique pour la plupart : s'il avait eu de l'ambition, c'en était fait alors — ou à peu près — de ses désirs, de ses visées, de ses aspirations... N'allait-il pas songer bientôt à sa retraite ?

A cette époque, justement, il écrivait à un de ses amis : « ...nous qui n'avons point fait de progrès du côté de l'établissement, soit que notre génie nous ait portés à d'autres soins, soit que nous ayons manqué de conjonctures (1), nous ne devons pas nous en soucier beaucoup — car, en vérité, le monde et la fortune, à qui les connait bien, ne valent pas tant d'empressement (1). »

Si désabusé qu'il fût, il se sentait encore — vu sa parfaite validité, sa verdeur — capable de grandes choses : n'essaya-t-il pas, pour la dernière fois peut-être, d'obtenir une faveur digne de ses services et de son savoir, d'autant plus qu'il comptait à la Cour de puissants protecteurs ? Notre avis, sur ce point, est qu'il rechercha (surtout après la mort du maréchal de Clérembaut) la charge de précepteur ou de gouverneur de Prince, ce Prince fût-il même le Dauphin. A ce point de vue, ne peut-on considérer son premier ouvrage — les *Conversations* — comme une véritable invite, comme une sollicitation ? Il faut le reconnaître, d'ailleurs : il réunissait au mieux toutes les aptitudes de l'emploi. Mais on lui préféra, comme précepteur, un Périgny quelconque et, comme gouverneur, un butor de la pire espèce.

Quoique bienvenu auprès du Roi, il ne put faire

(1) A propos de *conjonctures*, cette réflexion du Chevalier nous paraît piquante au sujet de Richelieu, si dur à son endroit : « pour ce qui regarde la fortune, les *conjonctures* font presque tout ; et le cardinal de Richelieu pouvait mourir évêque de Luçon, et Cromwel simple capitaine d'Infanterie (*Œuvres posthumes*, p. 172.

(1) *Lettres de Méré* : LXXXVe lettre, à Monsieur de***

oublier — malgré ses attaches personnelles à la Régente et à Mazarin — ses amitiés avec les Frondeuses ; il ne put faire oublier surtout sa liaison avec Pascal... Le jansénisme, on le sait de reste, ç'a été toujours l'horrible obsession de Louis XIV, son cauchemar, sa bête noire !

Il n'est pas jusqu'à celle, jadis *gardeuse de dindons*, qui s'éleva jusqu'au trône — je veux dire Mme de Maintenon — dont il n'ait subi l'ingratitude et les rebuffades ; et pourtant, il avait été son « précepteur », il lui avait appris cet art des agréments avec lequel (joint à sa beauté) elle sut captiver peu à peu, mais irrésistiblement, l'auguste Roi de France.

En dépit de tout, il prit bravement son parti de tant de mauvaises fortunes : il resta chevalier de Malte, il resta surtout « honnête homme ». Que lui fallait-il de plus pour jouer son personnage sur la scène du monde ?

Il a souvent dit, répété, qu'il aimait « Paris et la Cour, » que c'était là le lieu le plus favorable pour tous les divertissements — à savoir : « jeu, musique, ballets, entretien d'honnêtes gens et de femmes agréables (1), » etc. : Il eut donc un pied à la Cour et l'autre dans la Société parisienne. De ce côté, il avait d'abord ses amis, le duc de Roannez, Pascal, Mitton et autres, il avait ensuite les beaux-esprits du temps, Précieux et Précieuses. Mais il ne s'égara pas en ce pêle-mêle « littéraire » : il se réserva pour les salons de Mmes de Sablé, de Maure, de La Suze, du Plessis, etc. : là où il n'y avait d'habitude que la fleur des honnêtes gens.

Entre tous ces rendez-vous mi-littéraires mi-mondains, l'hôtel Rambouillet eut longtemps le plus de

(1) A ce sujet, voir surtout ses *Lettres* — particulièrement la XXXV°.

succès. On y observait toujours, presque toujours, les bienséances et une discrète courtoisie ; il est vrai que la maîtresse de céans, la marquise de Rambouillet, aussi délicate que réservée, accueillait l'élite seule des gentilshommes et des gens de lettres.

Le Chevalier de Méré jeta sans doute son dernier éclair à l'hôtel Rambouillet, là même où il avait brillé — entre intimes — de tout son éclat... avant l'avènement de Voïture.

Sa parenté avec la Marquise (ils étaient cousins) lui avait ouvert d'emblée la « chambre bleue ». Sa belle taille, ses manières distinguées, son langage spirituel et fin, ses vastes connaissances, tout enfin chez lui séduisit bientôt, conquit l' « illustre » assemblée. Mais il lui fallait quitter trop souvent, pour guerroyer çà et là, Paris et la Cour, l'hôtel Rambouillet et les salons du « premier rang » : ces absences lui firent tort — surtout à Paris où l'on oublie trop vite. Voiture en profita pour se faufiler dans la *chambre bleue* et y dominer.

RIVALITÉ AVEC VOITURE

La marquise de Rambouillet, qui se respectait et qui voulait être respectée, était extrêmement difficile — a-t-il été observé déjà — pour l'admission à son hôtel, non seulement des gentilshommes, mais surtout des gens de lettres. Comment s'expliquer alors que Voiture, presque inconnu, d'origine peu relevée, sans passé littéraire d'aucune sorte, y ait eu sitôt ses entrées, ses grandes entrées ?

Trois puissants protecteurs l'avaient recommandé dès l'abord auprès de la Marquise : le premier fut de Chaudebonne (de la maison « du Puits-St-Martin », en Dauphiné) chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, qui était réputé comme le plus intime ami de la Marquise elle-même ; le second, Louis de Nogaret, cardinal de La Valette, archevêque de Toulouse, dont la résidence était — plutôt qu'à Toulouse — soit à la Cour, soit aux Armées ; le troisième, Claude de Mesmes, comte d'Avaux, surintendant des Finances, futur ambassadeur et négociateur de la paix à Munster. Celui-ci avait connu Voiture sur les bancs mêmes du collège ; il l'apprécia beaucoup, correspondit avec lui et le soutint de toute son autorité.

On peut dire que le bonheur sourit à Voiture dès les commencements. Ainsi, le comte d'Avaux ne se borna pas à le pousser dans le monde : il lui donna presque immédiatement sa propre maîtresse, la jolie

Mme de Saintot. De son côté, de Chaudebonne le fit agréer par Monsieur qui lui confia l'emploi de contrôleur de sa maison, puis celui d'introducteur des Ambassadeurs. Quant à La Valette, il lui avançait l'argent de jeu — jusqu'à 2.000 écus, d'un seul coup !

Evidemment, la Marquise assiégée par des protecteurs de cette sorte ne sut résister longtemps : elle capitula... Mais elle n'eut point à regretter, semble-t-il, cet acte de faveur.

A peine présenté et accepté, Voiture révolutionna tout l'hôtel Rambouillet : il s'y rendit presque aussitôt nécessaire, indispensable, tant par sa gaîté communicative et ses complaisances que par sa grâce et surtout par son esprit. L'esprit, c'était tout pour lui, ainsi que pour les autres — du moins pour la plupart. Il laissait sa roture et le reste à la porte, mais à la condition d'être ou paraître plus spirituel que personne. Bientôt, il devint le boute-en-train perpétuel, et par là la coqueluche des dames, enfin (pour tout dire) l'*âme du rond*.

Tout Voiture était dans la coquetterie, plus encore ! dans le raffinement de la coquetterie. Coquet de sa personne, il était toujours vêtu avec une suprême élégance ; coquet de son esprit, il le faisait étinceler sans cesse, miroiter à perte de vue ; coquet enfin de sa plume, il s'amusait à écrire des lettres (surtout aux dames) où se succédaient antithèses, hyperboles équivoques et pointes d'une extrême ingéniosité.

Quoiqu'il cherchât toujours à plaire et qu'il eût d'éternelles prétentions à l'amour, il était doué d'un physique peu séduisant : d'abord, sa taille était presque d'un nain ; ensuite, sa figure avait un reflet de « niaiserie », si bien que la Marquise ne craignait pas de dire qu'il avait quelquefois l'air d'un mouton qui rêve... Par bonheur pour lui, un autre habitué de la « chambre bleue » était à la fois plus laid et plus

petit : c'était l'*illustre* Godeau, évêque *in partibus... puellarum*.

Il était entendu que l'esprit de Voiture rachetait tout, défauts et imperfections quelconques. Un jour, certain gentilhomme, M. de Blérancourt, après avoir assisté aux pantalonnades, farces et saillies du personnage, ne put retenir cette exclamation : « Savez-vous que ce M. Voiture ne manque pas d'esprit ! » — « Mais, Monsieur, répliqua la Marquise, pensez-vous que ce soit pour sa noblesse ou pour sa belle taille qu'on le reçoit ici comme vous avez vu ! » Et Voiture, qui se rendait bien compte des choses, qui savait le prix des bienfaits et surtout de la généreuse hospitalité de la Marquise, déclarait hautement : « je dois plus à Madame de Rambouillet qu'à tout le reste du monde ensemble. » C'était souverainement expressif.

Voilà l'homme qui devait être, qui fut — à l'hôtel Rambouillet — d'abord l'ami, puis le rival (dirons-nous le rival *heureux* ?) du Chevalier de Méré.

Dès le principe, leurs relations durent être courtoises, même affectueuses. Voiture montra sans doute envers le Chevalier, déjà fort réputé pour sa bravoure, ses qualités d'homme du monde et son savoir, au moins une vive déférence, sinon de la cordialité ; il n'ignorait pas en outre ses liens de parenté avec la Marquise. Le Chevalier reconnut, estima de suite l'esprit de Voiture, son talent de styliste, sa « subtile et haute intelligence ». (1)

Cependant, jamais Voiture n'a nommé dans ses Lettres, Poésies ou Ecrits quelconques le Chevalier de Méré. Une fois seulement, en écrivant à Costar (en août 1641), il lui dit : « après tout, je ne prétends

(1) Ces termes sont employés par le Chevalier dans sa LVIIIe lettre.

rien apprendre aux *gentilshommes du Poitou*. Je connais ici de si honnêtes gens de ce pays-là, que cela me donne bonne opinion de tous les autres, et je ne crois pas que ce soit mal parler que de parler comme eux ». N'y a-t-il point là une allusion plus ou moins directe au Chevalier ? En tout cas, la pensée de Voiture englobe le Chevalier lui-même parmi les gentilshommes poitevins qui savent bien parler et qui sont « si honnêtes gens (2). »

Du Chevalier, au contraire, il y a nombre de traits élogieux touchant Voiture. Il le proclame doué d'un « génie exquis », il vante de lui « des choses d'un tour merveilleusement fin et brillant », il élève aussi haut que possible certaines lettres « si bonnes, si belles », etc., etc..

Mais il vint un jour où les deux compères — s'il est permis de les qualifier ainsi — se refroidirent l'un envers l'autre, se regardèrent même d'un mauvais œil... Qu'y avait-il eu entre eux ? On ne sait trop. Nous soupçonnons qu'il y eut rivalité d'amour, puisque tous deux étaient d'une excessive galanterie ; nous pensons qu'il y eut aussi rivalité d'esprit, de langage et de style, puisqu'ils avaient tous deux autant d'amour-propre (1) littéraire.

A force de gâteries de la part des Dames, grâce

(1) Dans sa correspondance avec Costar, Voiture ne craint pas de le taquiner, de l'égratigner çà et là — en tant que *poitevin ;* mais ce n'est, de sa part, que de la plaisanterie. Costar résida pendant 6 ans à St-Liguaire, près Niort, où il avait accompagné l'abbé de Lavardin, futur évêque du Mans ; il devint lui-même curé de Niort. On disait de lui qu'il était « le plus pédant des galants et le plus galant des pédants ».

(2) Malgré certaines apparences il est certain que Voiture s'appréciait grandement. Deux exemples le prouvent : 1° « On dit, écrivait-il, que j'ai quelque sorte d'esprit et que je sais faire quelquefois une belle lettre » ; 2° Il se glorifiait d'instruire rapidement certaines Dames et de leur apprendre même à bien écrire. (V. Edition des *Œuvres de Voiture*, par Ubicini : t. Ier, p. 229, 284 ; t. II, p. 9, 47, 62, 65, etc.).

aussi à son aplomb, Voiture avait fini par accaparer — ou peu s'en fallait — l'hôtel Rambouillet : il s'y permettait tout, familiarités, tours de passe-passe, farces ridicules ou grossières. Certain jour, il feint de sortir, puis tout-à-coup le voilà qui s'élance de l'alcôve habillé en femme, emmitouflé des pieds jusqu'à la tête et tout enfariné ; derrière lui, à la queue-leu-leu, se trouvait la domesticité de l'hôtel non moins accoutrée et enfarinée. Quelque temps après, il va s'affubler chez le cardinal La Valette d'une houppelande en toile d'or incarnat et apparaît tel quel à l'hôtel Rambouillet où il se fait annoncer comme cardinal. Une autre fois, il lâche des ours, de vrais ours, dans les appartements ; bien plus, il les fait grimper sur le paravent de la Marquise... Le comble, enfin, ce fut de se battre en duel à minuit (précisément l'*heure des crimes*) dans le jardin même de l'hôtel — tous flambeaux allumés — avec Chavaroche, intendant de la maison Rambouillet.

Evidemment, de pareils excès dépassaient toute mesure : la Marquise fronça les sourcils devant plusieurs incartades, mais n'était-elle pas toujours désarmée par les sourires, par l'applaudissement presque général de ses hôtes ? Il y en avait un, toutefois, à qui ces scènes trop fantaisistes n'allaient guère — c'était Montausier ! Celui-là murmurait, grondait : « Oh ! cela est-il plaisant ? Trouve-t-on cela divertissant ? » etc... A ses côtés, sans doute, le Chevalier de Méré pestait à part lui ou même faisait *chorus* avec le « soupirant » de Julie. Mais comme il n'avait pas les mêmes raisons pour supporter de telles fredaines, il délaissa bientôt l'hôtel Rambouillet : d'autres salons, plus circonspects, lui étaient ouverts.

A ses yeux, dès ce moment, Voiture sembla n'être qu'un *comédien*. Il l'a dit expressément : « cet homme... voulut être de mes amis en apparence, mais je

sentais qu'il était plus *comédien* qu'honnête homme ; cela me le rendait insupportable (1) ». Cette antipathie s'accentua au point que les deux rivaux en vinrent aux querelles. Le Chevalier nous explique en ces termes le motif de leur animosité : « Voiture dont nous lisons des lettres d'un ton merveilleusement fin et brillant, en écrivait assez qui n'étaient pas de cette nature, et deux ou trois lettres que je lui rebutai nous mirent *fort mal* ensemble. » (2)

Depuis cette rupture, le Chevalier ne se gêna plus pour critiquer celui dont il avait loué le talent, voire le « génie » — et pour le critiquer à outrance ! Il y avait là, certes, un ressentiment profond : l'autre ne se serait-il pas permis de le dénigrer par-ci par-là, au moins de le desservir secrètement ? Leur caractère était trop opposé, ainsi que leurs tendances ; le désaccord devait survenir fatalement, tôt ou tard. Mais Voiture disparut en 1648, à 50 ans — laissant la place libre au survivant qui avait encore 35 années devant lui; sa revanche put être aussi longue que complète.

Il sera intéressant de relever, en premier lieu, quelques critiques isolées qui figurent de loin en loin dans les *Œuvres* diverses de Méré ; la critique générale et à fond fera suite à ces traits piquants, mais sans trop de venin.

Ouvrons les *Conversations* (p. 176, sq.q.) et le dialogue ci-après forme le début de la polémique :

Le Maréchal. — ... « N'admirez-vous point que cet homme que nous avons connu et qui avait tant d'esprit, nous ait laissé de si mauvaises lettres d'amour, lui qui hors de là en écrivait de si bonnes ?

(1) *Lettres du Chevalier de Méré :* CXXVIIIe lettre.

(2) *Ibid. :* CXLIXe lettre.

Comment cela se peut-il faire, et n'est-ce pas toujours le même génie ? »

Le Chevalier. — « C'est bien le même génie, mais le plus accompli du monde n'est jamais également propre à tout... Je m'imagine que le métier de cet homme n'était pas d'aimer, ou du moins qu'il ne l'avait jamais bien su : on ne saurait dire que c'est faute d'esprit... mais c'est de l'esprit mal employé. Lorsqu'il est question de toucher le cœur, il s'amuse à subtiliser et à dire des gentillesses. Il écrit à une dame, dont il était violemment amoureux, que son âme est si faible qu'elle n'a pas la force de le quitter, et que cela lui conserve un peu de vie. Il écrit aussi à quelque autre que ce qui l'empêche de mourir, c'est qu'il y aurait du plaisir et qu'il n'en veut pas recevoir en son absence. Il avait pris ces inventions des Espagnols, mais il en usait à contre-temps... Il exagère tant ses ennuis et son désespoir, que l'on sent que tout cela est faux ».

Plus loin, toujours dans les *Conversations* (p. 183-184), le Chevalier raconte que ce qu'il y a de « bien » dans l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, de Voiture, provient d'une Dame qui avait collaboré à cette histoire. Cette « Dame » est Mlle de Rambouillet, future duchesse de Montausier. A n'en pas douter, le Chevalier savait la chose d'original.

Puisque nous en sommes à cette fameuse Histoire, ajoutons à son sujet cette vive censure. « ...Si l'art ne trompe adroitement, on le méprise, et l'ouvrier paraît ridicule. C'est ce qui arrive à l'égard de Zélide qui se montre une si savante rhétoricienne qu'on dirait qu'elle sort tout fraîchement de l'Ecole d'Hermogène ou de Quintilien ». (1)

On a vu que le Chevalier ne pouvait se défendre

(1) *Œuvres posthumes* : p. 65.

d'admirer certaines lettres de Voiture, mais par contre combien d'autres lui répugnaient — même parmi celles fort prisées du public ! Ainsi, il avouait à un de ses amis : « Voiture se plaignait de la peine que lui avait donnée la lettre de la Carpe, et sans mentir *il en était à plaindre* » (1).

Il serait aussi oiseux que fatigant de s'étendre davantage sur ces détails. Mais il importe de faire remarquer qu'un Traité tout entier (peu volumineux, heureusement) est consacré à la critique des *Œuvres de Voiture :* c'est le traité dit *de la Justesse*, qui parut en 1671 avec la 3e édition des *Conversations*. Là, le Chevalier a développé les arguments qu'on trouve en raccourci dans quelques-unes de ses Lettres ; il y blâma, avec documents à l'appui, les principales fautes de Voiture contre la justesse. La critique, en ce cas, paraît décisive.

Cet écrit aurait été inspiré à son auteur par un grand débat qui eut lieu chez la marquise de Sablé : dans cette entrevue à laquelle assistaient la maréchale de Clérembaut et sans doute la duchesse de Longueville, le Chevalier qui avait encore rappelé le manque de « justesse » de son *rival*, dut jouter énergiquement contre ces dames, toutes trois du parti de Voiture. De part et d'autre, la discussion s'anima et devint très vive. Mais le critique sut administrer les preuves les plus fortes, il accumula arguments sur arguments, au point qu'il finit par convaincre et la duchesse et la maréchale et la marquise. Ce triomphe qui fit du bruit (paraît-il), le décida bientôt à recueillir les raisons invoquées alors par lui et à les produire au grand jour.

L'apparition de cet ouvrage souleva une assez grosse rumeur parmi les partisans de Voiture, qui

(1) *Lettres :* XCIXe lettre.

formaient un camp considérable à Paris et surtout dans les provinces.

L'un d'eux, le fameux Bussy-Rabutin, s'exclama des premiers, tout en ménageant — et pour cause — le Chevalier lui-même : « J'ai vu, écrivait-il le 4 février 1673, j'ai vu un petit *traité de la justesse* du Chevalier de Méré qui me plaît assez ; mais il se moque de Voiture mal à propos : s'il n'est pas toujours juste, sa négligence plaît mieux que la justesse de la plupart des autres, et le secret est de plaire. »

De Bussy à sa « cousine » Mme de Sévigné, la transition est toute naturelle. Se seraient-ils donné le mot ? En tout cas, de son côté, voici ce qu'elle osait écrire à sa très chère fille Mme de Grignan : « Corbinelli abandonne le Chevalier de Méré et *son chien de style*, et la ridicule critique qu'il fait en collet monté, d'un esprit libre, badin et charmant comme Voiture : tant pis pour ceux qui ne l'entendent pas ! »

Cette terrible exécution, doublée de celle d'un Corbinelli, n'a pas fait un grand tort au Chevalier de Méré — pas plus que l'exécution de Racine, qui devait passer « comme le café »...

Si Corbinelli abandonnait le *chien de style* de Méré, quel était donc son style à lui ! Ce « mystique du diable » (1), provenant de l'étranger, usait d'un pathos assez singulier. De plus, prétentieux en esprit et en savoir, que ne croyait-il pas connaître ? De quoi, aussi, ne se sentait-il capable ? Il a osé s'attribuer le mérite d'avoir très activement collaboré aux *Maximes* de La Rochefoucauld... Il faisait l'entendu, partant le difficile : il voulait bien prêter son esprit à La Rochefoucauld, ainsi que sa plume ! Quant à un Méré, il n'y avait (pensait-il), qu'à en faire fi.

(1) C'est ainsi que Mme de Grignan, un peu différente de sa mère sur cet article, avait l'habitude de l'appeler.

Qui sait si, autrefois — entre Mme de Sévigné et le Chevalier (1) — il n'y a pas eu quelque histoire d'amour ? Et qui sait si le Chevalier n'a pas été, pour elle, une victime expiatoire ? Des excès de langage, tels que les traits « trop féminins » cités tout à l'heure, font préjuger bien des choses. Ne serait-ce point là une sorte de vengeance ? Admettons, après tout, que le style de Méré soit monotone, sans couleur, presque endormant ; mais l'est-il plus, vraiment, que le style de Nicole dans les *Essais de morale* ? Or, chacun sait que Mme de Sévigné voulait faire de ces Essais un « bouillon » pour mieux s'en imprégner. C'eût été là, assurément, un bouillon des plus indigestes. Méré réduit en bouillon n'aurait pas eu — peut-on croire — un effet si fâcheux.

La question du style Méré-Voiture se présente devant nous, agitée en divers sens : tranchons-la définitivement, s'il est possible.

Sainte-Beuve, qui fait toujours autorité en Critique littéraire, a dit du Chevalier qu'il est tout à fait un *écrivain* ; son style, a-t-il précisé, « est des plus distingués, des plus marqués au coin de la propriété et de la justesse des termes. Il avait le sentiment du « mieux » et de la perfection dans l'expression. » (1).

(1) Dans les *Œuvres* de Méré, même dans les *Lettres*, le nom de Mme de Sévigné ne figure nulle part. Seulement, çà et là, il y a des allusions d'une transparence lumineuse. Entre autres passages, nous citerons celui-ci détaché de la lettre XXVIII.

« Je songe à cette Dame qui n'y fait pas plus de façon que de « passer les mains sur ses yeux et de dire — « Allons, ma plume ! » — Aussitôt, comme si c'était un charme, elle écrit d'une « vitesse incompréhensible ces belles lettres que nous admirons ».

Il est vrai qu'à la suite il y a une critique mordante. La « même Dame » avait adressé au Chevalier une lettre « fort brillante », toutefois « un peu confuse » ; il lui demanda ce qu'elle avait voulu dire : « Ma foi, répondit-elle, je le savais bien quand j'écrivais, mais je ne m'en souviens plus ».

Par là, le Chevalier ne lui rend-il pas un peu la monnaie de sa pièce ?

(1) Article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1848.

Si Buffon a posé l'axiome *le style, c'est l'homme*, on pourrait ici en retourner les termes — car, chez l'un comme chez l'autre, l'*homme, c'est le style.*

Voiture, qui cherchait à s'amuser et surtout à amuser ses correspondants, écrivait en amateur, sans objet précis, presque à la diable ; Méré, plus sérieux ou plus circonspect, écrivait en auteur, pensait peut-être à la postérité, pesait en conséquence et ses mots et ses idées. Là, c'est un feu d'artifice qui éblouit et qui finit par s'éteindre ; ici, c'est un feu lent, sans éclat, mais qui dure sous la cendre. D'un côté, tout est aux sentiments particuliers, vrais ou faux ; du côté adverse, il y a souvent des idées générales, quasi-philosophiques.

On se plaît à parcourir tel ou tel passage de Voiture. Veut-on par hasard lire posément une série de lettres, ou plutôt une lettre tout entière, le charme est vite rompu, bientôt même la lassitude vous surprend — car cela est fastidieux à force de pointes, de faux-brillants, d'équivoques, d'antithèses, etc... Il n'en est pas de même chez Méré : si l'on trouve des pages plus ou moins fatigantes, pénibles, on a le plaisir d'en voir d'autres, et combien plus ! qui ont de l'attrait et qu'on aime à relire.

Comme l'affirme Sainte-Beuve — auquel il faut revenir en telle matière — il y a réellement des pages du Chevalier « si pures, si châtiées de ton, qu'elles paraissent dignes de Fléchier », quand il n'était encore qu'abbé. Quant à ses Lettres, tout particulièrement, elles sont (d'après lui, encore) « bien plus intéressantes et plus instructives pour nous que celles de Voiture. Elles abondent en particularités qui touchent à la fois à l'histoire de la langue et à celle des mœurs... On ne saurait se figurer, avant de l'avoir lu, ce qui se rencontre parfois chez lui de délicat

comme observation et comme langue ». Et l'illustre critique conclut : « On ferait un *délicieux recueil* de ses pensées et de quelques-unes de ses lettres ».

C'est ce que nous avons pensé nous-même, c'est ce que pense aussi l'Editeur de cet ouvrage dont le désir — depuis longtemps exprimé — se réalise enfin.

PÉRIODE DE DISSIPATION. — JEU. — AMOURS ET GALANTERIE.

On a vu le Chevalier à la Cour et dans le grand monde — l'hôtel Rambouillet à part — il reste maintenant à le voir dans ce milieu intermédiaire que nous appelons le *demi-monde*, c'est-à-dire au sein de cette Société plus ou moins choisie où le plaisir et la volupté, sous toutes les formes, sont les seuls objectifs.

Méré, à la fleur de l'âge, a eu sans doute toutes les dispositions requises pour y briller d'une façon souveraine : il aimait son bien-être avant tout, il se délectait et s'épanouissait dans la fréquentation des femmes, il s'empressait toujours d'assister aux soirées, dîners, bals ou ballets, etc. Homme de sport, il pratiquait au mieux l'escrime, l'équitation, les promenades en voiture, la pêche, la chasse, enfin tout ce qui se rattache aux exercices ou aux distractions physiques. Par-dessus tout, il adorait le jeu et la galanterie.

Parfaitement éclectique au point de vue mondain, s'il lui était agréable d'être au milieu des Courtisans et des dames de la Cour, il frayait aussi de bon cœur — d'une part, avec les esprits libres et indépendants tels que Saint-Evremond, Bussy, La Rochefoucauld, et à un degré inférieur, les Mitton, les d'Elbène, les des Barreaux, les Charleval et autres du même genre — d'autre part, avec les femmes de hauts

fonctionnaires, distinguées par elles-mêmes, MMmes de Mesmes, de la Bazinière, Bitton, Ferrand, puis toujours à un degré inférieur, les simples Précieuses, et plus bas encore les virtuoses de l'amour Marion de Lorme et Ninon de Lenclos. Ce qu'il désirait, ce qu'il voulait surtout, c'était de passer la vie aussi doucement et aussi plaisamment que possible : doué des goûts qu'on lui connaît, pouvait-il trouver mieux — pour atteindre son but — que cette diversité de compagnies ?

Afin de vivre à l'aise en pareils milieux, il ne lui fallait pas trop de scrupules, sous le rapport de la morale comme sous celui même de la religion. Il était catholique, certes ! mais un peu indifférent ; il savait faire la part aux exagérations, aux abus, aux excès de zèle, dont il souriait au besoin (1). S'il fut jamais sceptique, ç'a été seulement des lèvres et pour rire. Outre sa « foi » plus ou moins endormie, n'avait-il pas par devers lui les purs, les grands principes de

(1) Nos lecteurs n'ignorent pas la fameuse affaire, dite *Possession de Loudun*, qui commença en 1632 et aboutit à la condamnation, puis à l'exécution épouvantable en août 1634 d'Urbain Grandier.

17 Ursulines, depuis la supérieure jusqu'à la dernière sœur converse, étaient censées être la proie d'une légion de démons (il s'agissait, d'après la Science de nos jours, d'une question d'hystérie furieuse ou de folie mystique). Toutes durent être exorcisées suivant les rites catholiques.

Le Chevalier de Méré assista, un jour, avec le marquis de La Mothe-Parabère, fils du gouverneur du Poitou à l'un des exorcismes de la sœur *Claire de Sazilli*, parente (a-t-on dit) du cardinal de Richelieu. Il fit lui même trois questions à la religieuse exorcisée : la 1re et la 3e paraissent assez bizarres ; quant à la 2e, elle scandalisa l'exorciste qui ne voulut pas l'admettre.

Cette circonstance est tout à fait significative pour les idées religieuses du Chevalier. Certainement, il n'a pu prendre une telle « possession » au sérieux, et il a cru devoir plaisanter là-dessus. Au fond, son bon sens répugnait à des choses de cette espèce. Cf. *Etudes sur les possessions*, par l'abbé Leriche. Paris. Plon, 1859.

spiritualisme qu'il avait puisés aux leçons de Socrate et de Platon ?

Comme il recherchait — selon ses propres aveux — comme il poursuivait tout le bonheur possible, on doit nécessairement le ranger parmi les Epicuriens. Mais son épicurisme était élevé, supérieur même ; il ne descendit jamais jusqu'à la bassesse ou à la vilenie, il côtoya le vice — en se gardant bien d'y participer. Au besoin, sa délicatesse d'honnête homme l'eût préservé d'une pareille chute.

Cette délicatesse le suivit en tout et partout, spécialement au jeu. Cependant, à cette époque, il y avait certaines grâces d'état pour les joueurs : on cite, par exemple, quelques traits (même à la Cour) qui ne laissent pas d'être répréhensibles. Le Chevalier était au-dessus de ces compromissions; s'il devenait presque de droit le juge du jeu des Maréchaux de France, c'est qu'il avait un renom d'honneur exceptionnel. Et lui-même n'a-t-il pas tracé, par un noble scrupule, les règles du jeu entre amis ?

Il convient d'insister sur ce point, parce que la mauvaise langue de Chapelain a distillé du venin touchant les deux Méré — Josias et Antoine — ne sachant trop auquel appliquer ses médisances : nous ne dirons rien de Josias dont on ignore les détails de la vie, sauf la particularité de « goinfre » ; mais pour Antoine, il faut repousser toutes allégations de l'espèce. Il n'était pas besoin de Balzac, qui s'honora toujours de son amitié, pour le défendre contre de semblables imputations. Son existence, toute d'honneur et de dévoûment, aurait suffi ! Sa conscience d'honnête homme, ses sentiments et ses idées en morale lui faisaient une impérieuse loi d'agir au jeu — comme en toutes choses — le plus correctement, le plus dignement du monde. Les calomnies de Chapelain ne sont que de vagues suppositions, et chacun

savait (surtout Boileau) ce que valait au fond l'envieux bonhomme (1).

Le train de vie du Chevalier paraissait luxueux : cela donnait beaucoup à penser aux Chapelain et aux sous-Chapelain quelconques. Mais un homme habile et ordonné, même à Paris, peut vivre largement avec peu de fortune (2) — à la condition, s'entend, d'être seul ou célibataire. Les Méré étaient alliés, on l'a vu, aux familles les plus considérables et les plus opulentes : par là, en tout temps, il leur était facile de se créer des ressources suffisantes ; le Chevalier, tout personnellement, pouvait s'adresser au besoin à des amis tels que le duc de Roannez, Fouquet, de la Bazinière, Mitton et autres, tous riches et généreux ; enfin, il appartint (comme on disait alors) d'abord à la duchesse de Lesdiguières, puis à la maréchale de Clérembaut. Ces deux grandes protectrices, des plus fortunées, ont pu facilement subvenir à toutes ses dépenses. Mais il y a tout lieu de croire qu'il se garda d'en abuser.

Le jeu, d'ailleurs — en dehors de toute idée malséante, à la Chapelain — n'a-t-il pu lui procurer parfois au moins du superflu ? C'est à croire ; il semble avouer lui-même qu'il était généralement heureux :

(1) Ce serait, sans doute, par une basse vengeance que l'auteur de « La Pucelle » aurait agi en ce cas.

Il avait composé une Ode en l'honneur de Condé (encore duc d'Enghien) : on la lut devant le Chevalier, et on lui demanda son avis. Il répondit que le « poète » avait si bien suivi la chronologie des faits d'armes du Prince qu'on pourrait croire qu'il avait mis en rimes les Gazettes d'Allemagne, mais que — pour l'ode en elle-même — il n'y avait rien de Pindare, rien d'Horace ou de Malherbe.

Balzac a dû rapporter le fait à son ami Chapelain : d'où la colère et le trait de noire vengeance de celui-ci ! (V. *Lettres du chevalier :* lettre III[e], précisément à Balzac).

(2) Tel est le cas très bien observé de Denoisel dans *Renée Mauperin* le chef-d'œuvre des Goncourt à p. 176, s.q.q. de l'édition originale.

« ce qui nous vient, dit-il à un ami (1), de quelque petite faveur de la fortune nous cause toujours un plaisir pur et durable. » Il savait en profiter ! Habile calculateur, il combinait ses coups avec toutes les chances possibles ; très prudent et avisé, il attendait posément les retours de la veine et en tirait bénéfice ; froid, volontaire, il se retirait à temps — la courtoisie sauvegardée — avec un gain suffisant ou (assez rarement) avec des pertes légères. Ainsi, grâce à son tempérament, grâce aussi à la bonne méthode dont il usait, n'était-il pas presque certain de gagner le plus souvent ?

C'est immédiatement après les époques les plus désordonnées (troubles, révolutions, guerres, etc...) que le jeu, comme les autres passions, éclate avec fureur. La Fronde, juste au milieu du XVIIe siècle, a mis le feu aux poudres — sous toutes les formes. Jamais on n'avait vu jusqu'alors, peut-être, tant d'emportement pour les jouissances de la vie, même au-delà de ces jouissances. Et c'étaient les jeunes Seigneurs, les *Petits-Maîtres*, qui donnaient l'élan, qui s'affichaient et qui ne reculaient devant aucune extrémité.

Il nous paraît inutile de rappeler ici les scènes scandaleuses, les orgies épouvantables, les abominations de toutes sortes qui eurent lieu à ce moment et peu après. La plupart des amis de Méré prirent part à ces extravagances — tel des Barreaux, tel Mitton, tel d'Elbène, etc... Lui, avec sa circonspection d'honnête homme, ses goûts délicats, son bon sens supérieur, sut se réserver au milieu de tant d'excès et ne jamais se compromettre. Il évita soigneusement toutes éclaboussures.

Mais tout en se préservant des risques fâcheux, il se

(1) *Lettres du chevalier de Méré*. Lettre XXXIXe.

laissa bientôt aller à ce courant irrésistible, là où sa nature ne pouvait être rebelle : la table, le jeu, l'amour, rien — pour ainsi parler — rien ou presque rien ne lui fut alors étranger. Comme les autres, mais plus sagement, il écuma les délices du monde.

Il avait commencé sa vie de dissipation avant la Fronde ; il la continua, alors, de plus belle et dans tous les sens. Fort, vigoureux, il se trouvait en pleine maturité : il avait donc, comme on dit, tous les atouts en main.

S'il n'eut pas de bonheur (pour fonctions, bénéfices ou pension) du côté du Pouvoir, il avait été presque aussitôt — en revanche — infiniment heureux en amour : qui a pu se prévaloir, en effet, d'avoir été *avant lui* le grand amant favorisé de Ninon de Lenclos, cette « merveille » du Siècle ? Il a dû la connaître lorsqu'elle était dans la première fleur de sa beauté, de cette beauté qui dura si longtemps ! Elle avait vingt-cinq ans environ et séduisait dès lors tout le monde par le plus délicieux visage (yeux noirs d'une grande vivacité, front splendide couronné de jolis cheveux châtains, nez aquilin superbe, lèvres roses, menton à fossette, etc.) ; sa taille était magnifique, ses mains parfaites... Et que dire de son esprit, si brillant et si original tout à la fois ? Elle avait, en outre, des manières exquises, d'une grâce incomparable. Son caractère, enfin, était captivant au suprême degré ; elle savait congédier ses amants, tout en s'en faisant des amis pour toujours.

Combien de temps dura sa liaison avec le Chevalier ? On l'ignore — toutefois elle se prolongea assez longtemps, paraît-il, pour ne pas rester stérile. Qui sait si Richelieu, l'un des « martyrs » de Ninon, ne garda pas contre Méré, le premier des grands « favoris », un souvenir haineux, vindicatif, qui devait l'ex-

citer plus tard à lui refuser encore tout emploi ? Richelieu précisément et l'infortuné La Châtre, ce sont les deux principales victimes de cette grande demi-mondaine qui fit tant d'heureux pendant le siècle de Louis XIV.

Mais il importe d'ajouter que Ninon, devenue *Mlle de Lenclos*, sauvegarda toutes apparences : dans son salon des Tournelles, comme en public, elle observa toujours une décence parfaite, elle parut aussi digne que les Dames du haut rang. De plus, sa probité était proverbiale ; il lui arriva de recevoir des dépôts de 10.000 écus qu'elle s'empressa de rendre dès le premier signe. Aussi Saint-Evremond, qui la connaissait bien, l'a définie admirablement :

L'indulgente et sage nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Non seulement elle parvint à se faire respecter des gentilshommes et des Seigneurs, mais elle gagna même l'estime et l'affection des Dames les plus distinguées; citons parmi elles, MMmes de La Fayette, de Sablé, de La Sablière, etc. : — sans oublier Mme de Maintenon. Il n'était pas jusqu'à un Prince du sang, jusqu'au grand Condé en personne, qui ne s'empressât de la saluer, chapeau bas, toutes les fois et partout où il la rencontrait.

Selon toutes vraisemblances, le Chevalier de Méré n'a pu se défendre de l'aimer vivement, profondément. Mais si elle lui a été fidèle — comme elle le fut avec ses successeurs — tant que subsista leur liaison, elle lui fit comprendre (de même que pour les autres) que son caprice était passé et que, semblable au

papillon, il lui fallait voltiger ça-et-là... La séparation affligea beaucoup le Chevalier, qui ne pouvait oublier tant de charmes, tant de *merveilles* (c'est son mot) ; il lui adressa, peu après, une lettre empreinte d'une amère résignation : « si je n'aï pas eu assez de talent ni de fortune pour vous rendre la vie plus agréable, ne vous en prenez qu'à ma destinée... Oubliez-moi comme si notre engagement n'était qu'un songe... que le ciel vous pardonne ! » (1)

Peu à peu l'éloignement et la diversité des événements — surtout de nouvelles campagnes sur terre ou sur mer — amenèrent chez le Chevalier le calme, l'apaïsement et peut-être quelque oubli. En tout cas, l'amitié survécut à l'amour. Un certain temps après, notamment en 1657, il fréquentait chez elle : il y passa, alors, de longues soirées avec un ami commun, d'Elbène. Enfin, une dizaine d'années s'écoulèrent, et un heureux hasard les mit encore en présence — et où ? Qui le croirait ? chez la duchesse de La Feuillade, la sœur du duc de Roannez, l'ancienne « amie » de Pascal ! Le Chevalier, toujours vert, avait plus de 60 ans, et Ninon elle-même était déjà quinquagénaire ; mais elle avait conservé ses attraits « merveilleux ». Il y eut de la tendresse échangée entre eux : elle lui parut aussi *aimable*, aussi *douce* qu'autrefois, malgré une si longue absence, et elle eut la gracieuseté de lui permettre de faire des visites à l'hôtel des Tournelles.

Après sa liaison avec Ninon, qui fit éclat, le Chevalier demeura sans doute pendant une assez grande période libre et sans attaches ; mais sa nature qui l'entraînait aux galanteries prit enfin le dessus : on

(1) Cette lettre, la 100e du Recueil des *Lettres de Méré*, a eu certainement pour destinataire Mlle de Lenclos - quoique son nom n'y figure pas : la suscription porte simplement « Mademoiselle ».

peut affirmer sans crainte qu'il eut ensuite de nombreuses aventures, soit à Paris (mais plus secrètement), soit en province, soit même à l'étranger.

Laissons cette époque intermédiaire et un peu confuse, et passons à ses grandes *amitiés amoureuses* — d'abord avec la duchesse de Lesdiguières, puis avec la maréchale de Clérembaut.

La première fois que le Chevalier vit la duchesse de Lesdiguières, c'était dans son magnifique hôtel, un palais plutôt ! situé près du Petit-Arsenal — mais elle le reçut au dehors, dans le jardin, en un kiosque ou cabinet plein de fleurs et de plantes vertes : ils étaient seuls... Elle lui plut infiniment, et dès lors elle resta toujours pour lui « la plus aimable personne du monde. »

Fille unique du marquis de Ragny et d'une Gondi, elle s'était mariée en 1632 à François de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, qui devint gouverneur du Dauphiné et maréchal de France : deux fils, dont on sait peu de chose, sont nés de cette union. Le duc devait se distinguer assez tard, dans les armées. Quant à la duchesse, elle se mêla (comme maintes grandes Dames) aux agitations de la Fronde ; cousine-germaine de Retz, elle intrigua fort pour lui, fut un de ses plus actifs intermédiaires et lui avança — dans sa détresse — des sommes considérables. Un exil, qui ne se prolongea guère, suivit presque aussitôt sa participation aux troubles de l'Etat.

La duchesse était très belle et admirablement bien faite. Elle avait beaucoup d'esprit, de goût, de grâce et d'enjoûment. Ce qui la rendait incomparable, c'était un air de distinction vraiment irrésistible, une « noble grandeur » — comme dit le Chevalier — toute simple parce que toute naturelle. Pour comble, elle savait s'habiller de la manière la plus ravissante.

Un mot suffira pour la peindre : c'était une enchanteresse !

Il y a, dans une lettre de Méré, adressée à la duchesse même, un passage remarquable la concernant : « un esprit qui se sent dans un beau corps et qui se communique par une bouche comme la vôtre, s'accoutume insensiblement à ne rien dire qui n'ait du rapport à tant de grâce et de beauté. De là vient que tout ce que vous pensez et tout ce que vous écrivez *enchante* »... (1) Elle écrivait donc et parlait à ravir ; mais elle avait dans la voix des accents, des tons, qui rendaient son langage encore plus séduisant.

Outre le Chevalier, elle compta nombre d'amoureux. Mais il paraît qu'elle se montra quelque peu indifférente envers la plupart, sinon envers tous. Cependant, la tendresse et le dévouement que lui témoigna le Chevalier se maintinrent toujours vifs, toujours parfaits ; aussi pouvait-il lui écrire vers la fin de leur attachement : « je vous ai bien aimée et bien longtemps, et malgré l'absence et le peu de succès, je vous aime encore. »

Un jour, pourtant, elle lui avoua qu'elle commençait à l'aimer, qu'elle l'aimait ! en lui interdisant (maudit revers) de l'aimer elle-même. C'était là une singulière contradiction... Le Chevalier releva cette étrangeté en ces termes : « quand on aime, il me semble que le cœur parle encore plus que l'esprit, et je ne sens pas ce langage dans vos billets. » Un autre jour, comme son ami lui rendait visite dans sa chambre, elle sortit du lit en sa présence, sans plus de souci de sa toilette... quelle émotion en lui ! d'autant plus qu'il s'aperçut que « plus elle était négligée, plus on remarquait en elle de *choses qui plaisent.* »

(1) *Lettres du chevalier de Méré* : XVe lettre.

Pour oser agir ainsi, n'était-elle pas sûre d'elle — et de lui ? D'elle, d'ailleurs, en lui écrivant, il a dit ces mots expressifs : « pour juger (de votre constance), il faudrait vous avoir eue, et cette expérience est difficile ». Il faut donc conclure qu'entre eux il n'y eut jamais d'abandon complet.

Leurs sentiments réciproques s'arrêtèrent au point précis : ce fut là vraiment, comme nous l'avons dit, une *amitié amoureuse*. Malgré ses pensées intimes et parfois ses désirs, le Chevalier déclarait franchement qu' « il songeait beaucoup plus à la servir qu'à lui plaire » (1). De son côté, elle l'assurait qu'« elle-même était la meilleure amie qu'il eût au monde ». Quoi de mieux de part et d'autre ?

Incessamment, la duchesse lui demandait des conseils, elle faisait appel à son expérience et à son savoir : il y a une dizaine de lettres du Chevalier — quelques-unes fort longues — relatives à des questions plus ou moins graves qu'elle lui avait soumises, depuis l'*ordre à mettre dans les actes et les paroles* ou encore la *nature et la différence des agréments*, jusqu'au *jugement en fait d'esprit* et même *la vraie vertu ou la parfaite honnêteté*. D'autres lettres, jui n'ont pas été publiées, traitaient de la pluralité des mondes, de l'immortalité de l'âme, etc.: Il serait curieux de voir comment était développé, approfondi, ce dernier et grand sujet.

Ne peut-on présumer que le Chevalier se plut à instruire les deux fils du duc et de la duchesse de Lesdiguières ? Celle-ci leur était très attachée, très dévouée ; si elle sollicitait de son ami des leçons de choses pour elle-même, pourquoi ne l'aurait-elle pas chargé de leur cultiver un peu le moral et l'esprit ?

En retour, elle sut être délicatement généreuse en-

(1) *Lettres du chevalier de Méré* : IVe lettre.

vers le gentilhomme dont elle s'honorait d'être quelquefois l' « élève ». Comme elle était fort riche, ses dons durent être considérables et fréquents. Le Chevalier a reconnu, proclamé, cet obligeant libéralisme ; il lui écrivait, par exemple : « ... Tant de bontés que vous me témoignez !... Je suis l'homme du monde le plus reconnaissant, surtout lorsqu'on m'oblige de cet air qui vous est si naturel et qui donne du prix à vos moindres faveurs. » La générosité touche d'autant plus qu'elle s'exerce avec plus de délicatesse et de discrétion.

La *Reine des Alpes* (ainsi l'appelait-il d'habitude, parce que le duc était gouverneur du Dauphiné), la Reine des Alpes eut une fin prématurée : elle succomba en juillet 1656 dans toute la plénitude de l'âge.

De la duchesse de Lesdiguières, le Chevalier « passa » — après un certain temps — à la maréchale de Clérembaut : c'est l'anecdotier Ménage qui nous apprend ce fait, que confirment à peu près les « Lettres » et « Discours » de Méré.

Si la différence d'âge entre la duchesse et lui avait été assez peu sensible, elle fut ici des plus grandes ; au lieu d'une douzaine d'années, l'intervalle s'étendit jusqu'à 30 ans ! Il est vrai qu'un quart de siècle séparait le maréchal lui-même de la maréchale. Mais le Chevalier, qui atteignait alors la soixantaine, était toujours vert et robuste, tandis que le maréchal commençait à se ressentir d'une implacable maladie de langueur.

Ce maréchal avait connu le Chevalier aux Armées, durant plusieurs campagnes, et il ne tarda pas à se lier d'amitié avec lui : comme lui, d'ailleurs, il était courtisan, galant, joueur, causeur éloquent (quoique bègue) ; il pratiquait aussi les bienséances et l'honnêteté. Lorsqu'il suppléa le duc de Roannez dans le gouvernement du Poitou, en 1658-1659, leur amitié

devint de l'intimité. C'est de cette époque sans doute, ou peu après, que datent les rapports du Chevalier avec la maréchale. Il lui était réservé de revoir encore le même maréchal en Poitou, quelque temps avant sa fin, lorsque celui-ci séjourna 6 ou 7 mois à Poitiers, en 1664, dans l'espoir d'une convalescence décisive. Il y eut cette fois, entre eux, de nombreux et longs entretiens : c'est de là qu'est issu le premier ouvrage de Méré — *les Conversations* D. M. D. C. — F — D. C. D. M.

La maréchale devenue veuve à 32 ans, en juillet 1665, demeura telle quelle pendant *cinquante-sept* années. C'était, dit-on, une originale fieffée ! Très indifférente, presque de glace (ce que confirme un si long veuvage) elle ne s'attachait à personne, pas plus à une sœur qu'elle avait adorée dès l'abord qu'à ses deux fils — l'un abbé, l'autre lieutenant-général — qui disparurent sans regret pour elle. Fort instruite, savante, qui plus est, et pleine d'esprit, elle causait à merveille quand elle voulait ; puis, tout-à-coup, elle ne disait mot, et cela pendant très longtemps, sous prétexte de mal de gorge ou de poitrine. La beauté lui manquait peut-être, mais elle avait en compensation des charmes d'un « piquant » extrême : yeux noirs très vifs, bouche admirable, bras et mains d'un modelé parfait, gorge splendide, etc.. Ce qu'il y avait en elle de plus agréable, c'était un teint exceptionnel de blancheur et de fraîcheur, qu'elle préservait toujours de l'air, du soleil et d'autres incommodités à l'aide d'un masque de velours noir. Etait-ce aussi pour cela qu'elle ne but jamais que de l'eau ? Elle était extraordinairement riche, mais d'une avarice non moins extraordinaire. Joueuse effrénée, malgré tout, elle eût passé à la table de jeu jour et nuit. Cette originale a été la grande amie de la Princesse Palatine, qui la suivit au tombeau dans le foudroyant

délai de dix jours. Ne pouvant se séparer, elles se rejoignirent dans la mort.

Quels sentiments purent animer le Chevalier à l'égard d'une femme douée de la sorte ? Il n'a voulu voir que les attraits, rien de plus : peu lui importait le reste ! Il a donc constaté que « jamais dame n'a eu des agréments plus rares et plus nombreux que les siens ». Il faut l'entendre lui débiter ces phrases élogieuses : « Les grâces vous suivent partout. Plus on vous considère, plus on vous admire... Les plus belles ne cherchent pas trop à se montrer auprès de vous ; mais si quelqu'une vous dispute en beauté, je prends garde que vous êtes toujours celle qu'on aimerait le mieux. »

S'il l'entourait de soins et de tendresses, elle ne répondit pas à cette vivacité de sentiments ; au contraire, elle souhaitait, elle voulait qu'il demeurât, lui aussi, dans une « affection tranquille et modérée ». Pouvait-il se contenter à si peu de frais ? Et la froideur de la Maréchale n'excita-t-elle point chez lui (comme il est arrivé à tant d'autres) une réaction de plus en plus énergique ?

Oui, à force d'affections, il sembla parvenir à vaincre son indifférence — et elle le préféra enfin à tout le monde. C'est ce qu'elle lui fit entendre par ces mots suffisamment clairs qu' « elle était habituée à son langage et n'écoutait plus ce que les autres lui disaient ». Combien un tel compliment dut lui chatouiller le cœur !

Ajouterons-nous qu'il triompha aussi de son avarice ? Il est certain qu'elle entr'ouvrit au moins sa bourse pour un ami (gêné quelquefois) qui lui resta dévoué pendant près de 20 ans. Il lui montra sa reconnaissance de toutes manières — surtout lorsqu'elle fut nommée « gouvernante des enfants de Monsieur ». A cette occasion, il fit paraître et lui dédia

ses discours ou traités des *Agréments, de la Conversation, de la Délicatesse*, etc. »

Ces fonctions de « gouvernante des enfants de Monsieur » dévolues ainsi à la maréchale de Clérembaut, coïncidèrent — en quelque sorte — avec la retraite définitive du Chevalier : depuis ce temps, les rapports de l'un et de l'autre allèrent en s'atténuant pour s'éteindre avec l'absence.

Notre Chevalier, qui avait le cœur vaste et qui jouit d'un automne aussi doux que prolongé, se consola aisément (peut-on croire) et du « peu de succès » de son amour auprès de la duchesse de Lesdiguières et surtout de l' « indifférence » envers lui de la maréchale de Clérembaut. N'avait-il pas à sa disposition, afin de courtiser, et les autres Dames de la Cour et les « grandes » ou « moyennes » Dames du dehors ?

Il aimait les *brunes* tout particulièrement ; pour lui, sans doute, elles avaient plus d'excitant, plus de « piquant » — selon son terme.

En même temps que la maréchale de Clérembaut, qui était brune, il rechercha une foule de brunes et brunettes avec lesquelles il se plut à flirter à cœur-que-veux-tu. Parmi elles, on citera Mmes de la Bazinière, de Mesmes, Ferrand, Bitton ; les autres, de moindre qualité, ont échappé à la chronique.

MADAME DE MAINTENON ET SON PRÉCEPTEUR

De toutes les brunes que le Chevalier a pu connaître à Paris, en province ou à l'étranger, celle qu'il a peut-être le plus affectionnée et qui — elle ! — l'a tourmenté plus que toutes les autres autant par sa froideur que par son ingratitude, ç'a été Françoise d'Aubigné, mieux connue sous le nom de « femme Scarron », mieux connue encore sous le nom de Mme de Maintenon, mieux connue toujours comme épouse (secrète) du grand Roi Louis XIV.

Qu'on nous permette d'esquisser tout d'abord l'enfance et les premières aventures de cette personnalité singulière.

Elle est née à Niort le 27 novembre 1635 ; son baptême eut lieu le lendemain, très probablement, suivant les usages. — On montre à Niort la pièce du Donjon où elle dut naître : c'était à la conciergerie. Il est à croire que sa mère, Mme d'Aubigné, rendait visite à son mari détenu au Donjon pour crime d'Etat, lorsque les douleurs de l'enfantement la surprirent et la forcèrent à accoucher, sinon dans la prison même, du moins dans les dépendances du rez-de-chaussée, loge ou vestibule du concierge. Une telle naissance semblait être le présage d'une extraordinaire destinée.

Vu les difficultés de l'existence pour Mme d'Aubigné, elle remit bientôt la petite Françoise aux bons soins de sa belle-sœur Mme de Villette qui habitait le

château de Mursay, à quelques kilomètres de Niort. Là, « Bignette » (ainsi la surnomma-t-on) reçut de sa tante le meilleur traitement. Malgré tout, à 7 ans, elle attrapa une maladie terrible, soit la gale, soit la variole, on ne sait au juste ; mais elle sortit encore indemne de cette épreuve. Décidément, le ciel la favorisait !

Quatre ans après, son père, qui avait bénéficié d'une amnistie au début du ministère de Mazarin, obtint par faveur grande les fonctions de gouverneur de Marie-Galante, dans les Antilles. Toute la famille l'y suivit. Pendant le trajet, Françoise souffrit tellement du mal de mer qu'on la crut morte ; de plus, un corsaire faillit s'approcher du vaisseau de la Compagnie des Indes : l'heureuse étoile de « Bignette » conjura encore ce double péril. Arrivé enfin à la Martinique, le gouverneur de Marie-Galante parut s'y plaire au point qu'il oublia de rejoindre son poste. Mais au bout d'une année, après des abus sans nombre, il se sentit malade et s'empressa de revenir en France où il succomba peu après (31 août 1647). Sa famille, qui l'avait accompagné à son retour, se trouva plus que jamais dans un grand embarras.

Que devint alors la jeune Françoise ? Sa bonne tante de Villette la recueillit de nouveau au château de Mursay. C'est à ce moment que « Bignette » changea d'appellation et reçut le « titre » d'*Indienne*. C'est à ce moment, aussi, que — d'après la tradition ou légende, si l'on veut — elle alla, chaussée de sabots, garder quelquefois les dindons dans les prairies voisines du château.

Mais la voici déjà grande, puisqu'elle a 12 ans. Il faut penser à son instruction et à son éducation : n'est-elle pas, comme elle le proclamait elle-même, une *demoiselle* ? Après accord entre ses deux « tantes », MMmes de Villette et de Neuillan, elle quitta

Mursay pour Niort : la comtesse de Neuillan, qui était seulement sa cousine par alliance, mais aussi la mère de sa marraine (Suzanne de Baudéan, future duchesse de Navailles), devait dès lors en prendre soin, surtout pour l'instruction ; à cet effet, toutes facilités lui étaient acquises, car son mari — Charles de Baudéan-Parabère comte de Neuillan — exerçait les fonctions de gouverneur de la ville et du château de Niort. Mais quelle différence ce fut, pour Françoise, entre la dévouée sollicitude de sa tante de Mursay et l'espèce d'abandon où la laissa bientôt sa nouvelle « tante » ! Si elle résidait à l'hôtel du gouverneur et de la gouvernante, elle était obligée chaque jour d'aller en classes au pensionnat des Ursulines, parmi des inconnues de toutes espèces... Combien elle se sentit dépaysée et peut-être amoindrie !

Ici, heureusement, apparaît notre Chevalier de Méré.

Le brillant gentilhomme qu'il était alors (n'oublions pas qu'il entrait à peine dans sa maturité) fréquentait beaucoup chez le Gouverneur et la Gouvernante de Niort. Il y aperçut vite Mlle d'Aubigné dont la beauté naissante le frappa ; il remarqua ensuite qu'elle n'était pas seulement jolie, attrayante, mais qu'elle avait des qualités morales et intellectuelles des plus heureuses.

Sachant les épreuves de sa famille et les difficultés de sa propre situation, n'a-t-il pu s'intéresser tout spontanément à son sort, à son avenir ? L'idée lui vint d'aider, autant que possible, à son instruction — de la façonner pour le monde — de lui apprendre l'art suprême des agréments. La Gouvernante de Niort approuva sans doute un tel dessein, qui devait servir (jugeait-elle) au prompt établissement de sa pupille : c'est ce qu'elle désirait, a-t-on dit, afin de se débarrasser d'elle au plus tôt. Qu'en pensa la jeu-

ne « demoiselle » ? Elle sourit à part elle, mais se prêta de bonne grâce à l'entreprise qui ne lui messeyait pas.

Force est de le reconnaître, le Chevalier avait de réelles aptitudes pour le préceptorat : doux, patient, méthodique, judicieux, il lui eût été facile de connaître à fond ses élèves et de les diriger en conséquence ; rempli, pénétré des meilleurs principes d'éducation, il aurait parfaitement enseigné les bienséances du monde, les règles du savoir-vivre, les notions de la morale ; instruit enfin, savant dans les principales langues anciennes et modernes, il se serait plu à développer, à étendre — suivant leur importance — les connaissances littéraires qui devenaient dès lors nécessaires, indispensables. Parmi les beaux esprits de ce temps, y en avait-il d'assez capables pour mieux enseigner ces éléments essentiels ?

Ce qu'il n'a pu faire à l'égard d'un Prince, d'un fils de Roi, il l'a fait avec plaisir pour une « demoiselle », sa compatriote, douée excellemment. Il lui a inculqué, avant tout, sa science d'*honnête homme* et lui a appris — avec le pur français d'abord, avec un peu de latin ensuite, avec l'italien et l'espagnol à la fin — la littérature en général, la rhétorique, l'histoire et une teinte de philosophie. Déjà sérieuse et ainsi armée, elle pouvait aller loin ; et effectivement elle alla loin, si loin qu'elle atteignit, sans trébucher (au moins en apparence), les plus hauts sommets de ce monde.

Son « précepteur », qui se dévoua de toute âme à cette œuvre, a été fier de Celle qu'il avait formée, stylée de cette sorte vraiment supérieure. Et il a crié sa fierté, çà-et-là, aux meilleurs échos de Paris et de la province...

Sa première confidente à ce sujet, c'était de droit la duchesse de Lesdiguières : « vous voulez, lui dit-il,

que je vous parle de cette jeune *Indienne* que vous appelez mon écolière... Outre qu'elle est fort belle et d'une beauté qui plaît toujours, elle est douce, reconnaissante (il le croyait alors !), secrète, fidèle, modeste, intelligente, et pour comble d'agréments, elle n'use de son esprit que pour divertir ou pour se faire aimer ». (1)

Plus tard, il écrivait à M. de Marillac, intendant du Poitou, qui devait « gouverner 3 ou 4 jours » Mme de Maintenon : « j'ai été *le premier* à l'instruire, et quand elle devrait rougir d'avoir eu un si mauvais maître, je n'ai pas peu contribué à ces manières si délicates et à ces grâces si piquantes que vous admirez en elle. J'espère lui faire avouer en votre présence qu'elle m'en est obligée » (1).

Mais assez d'intermédiaires ! Voyons plutôt ce qu'il lui exprima directement, dans une lettre des plus typiques (2) : ... « je pense avoir été *le premier* qui vous ai donné de bonnes leçons, et je puis dire sans vous flatter que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre personne, que pour avoir le meilleur cœur du monde et l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisais à vous rendre aimable... de sorte que si l'on ne vous regardait aujourd'hui comme une Dame parfaitement accomplie, il ne s'en faudrait prendre qu'à moi, si ce n'était peut-être que la Cour vous eût gâtée... Je vous mets au-dessus de toutes les autres... Vous donnez tant d'admiration qu'il faudrait avoir votre génie et vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez », etc.: De pareilles louanges, si bien assaison-

(1) *Lettres de Mère* : LXIe lettre.

(2) *Lettres de Mère* : LXXVIe lettre.

(3) *Ibid* : XLIIIe lettre.

nées, ne paraissent-elles pas se retourner en partie vers le Précepteur lui-même ?

Les leçons que Mlle d'Aubigné reçut ainsi du Chevalier durèrent — moins quelques intervalles — pendant 4 années environ. Ce fut tantôt à Niort, tantôt à Paris même, qu'eut lieu ce mémorable enseignement, car la comtesse de Neuïllan allait assez souvent (tout comme Méré luï-même) de l'une à l'autre cité, surtout pour intérêts de famille. A Paris, précisément, elle habitait le quartier où demeurait Scarron, déjà renommé à cause de ses ouvrages et à cause de l'Académie mi-littéraire mi mondaine qu'il tenait régulièrement.

Le Chevalier ne manquait pas, on se l'imagine, d'assister aux réunions des beaux esprits, soit chez Scarron, soit ailleurs. Si c'était la mode, c'était surtout son agrément — à lui — son goût ! Entre les habitués du cercle Scarron, se distinguaient (sans l'omettre lui-même tout d'abord) le duc de Vivonne, Miossens, Saint-Pavin, d'Elbène, le marquis de Coligny, etc.; et du côté féminin, Mesdames de La Sablière, de la Suze, Fouquet et plusieurs autres. Le rire, sous la forme du burlesque ou autrement, n'était pas exclu de cette *Académie.*

La réputation grandissante de Scarron, la proximité de son habitation et de l'hôtel Neuillan, l'amitié qui l'unissait déjà au Chevalier, tout cela forma bientôt le trait d'union qui rapprocha de lui la jeune d'Aubigné. Personnellement, il se montra si gracieux envers elle que cette sympathie ne tarda point à la toucher. A bref délai, dès lors, les choses allaient se précipiter jusqu'au mariage...

Il est temps de se demander quels sentiments, quels sentiments intimes, avait conçus peu à peu le précepteur lui-même envers son « écolière ». A 16 ans, la veille en quelque sorte de son union avec

Scarron, l'*Indienne* devait être formée, presque formée du moins, et réunissait sans doute tous les charmes d'une parfaite adolescence. Evidemment, à la voir si souvent et de près, le Chevalier se surprit maintes fois à l'admirer. Or, a-t-on dit, de l'admiration à l'amour, il n'y a guère qu'un pas : ce pas aurait-il été franchi ?

Pendant un voyage à Niort de Mlle d'Aubigné — avec sa « tante » de Neuillan, accompagnée probablement du Chevalier — Scarron qui partageait au moins l'admiration de celui-ci pour l'absente, lui adressa une lettre où se trouve ce curieux passage : « ... Ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir, c'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il prend au pauvre Méré de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudrait, encore qu'il vous voie tous les jours ? Il nous en écrit en désespéré ; et je vous le garantis *âme damnée*, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, et c'est tout dire ! » Il est à présumer que Scarron plaisantait, daubait ainsi sur son ami Méré — mais pour mieux plaider sa propre cause et faire valoir son amour personnel.

Il y a lieu de penser, cependant, qu'à un certain moment le Chevalier gagné, séduit par les attraits de toutes sortes de son « *écolière* », oscilla entre des sentiments indéfinissables. Il avait près de 48 ans, et à cet âge-là il était encore puissant et inflammable Ne rapporte-t-on pas de Turenne qu'il s'éprit de Mme de Coëtquen à 60 ans ? Et nombre de cas de l'espèce se produisirent alors...

Mais il importe d'écouter le Chevalier faire l'aveu de ses impressions — à elle-même, d'abord : « je vous instruisais à vous rendre aimable, et dès lors vous ne l'étiez que trop pour moi » ; — à un de ses amis, ensuite : « je la crains presque autant que je la

souhaite. Elle m'a fait passer de fâcheuses nuits, et si je la revoyais souvent, cela me pourrait bien encore arriver ».

D'aucuns ont conjecturé qu'il avait « songé » au mariage, au mariage avec elle ! La preuve, ou l'indice, c'est qu'il se serait offert lui-même en guise de mari, dans ces termes : « ne dirait-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme ? Mais je n'en sache point de si digne de vous que moi, et je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous était venue, je me laisserais vaincre et que je vous aimerais toujours ». Mais il ajoute aussitôt : « il me semble que si vous étiez un peu plus enjouée et qu'on pût espérer de vous plaire *en badinant*, vous en seriez plus saine et plus heureuse ». ...*En badinant !* Le Chevalier plaisantait donc, et il plaisantait pour mieux faire agréer par elle une recommandation en faveur d'un ami et compatriote.

D'ailleurs, ne savait-il pas qu'un mariage où la disproportion d'âge serait trop grande (30 années !) deviendrait impossible ? Il n'ignorait pas surtout qu'il n'avait encore ni fortune personnelle, ni situation quelconque. Qu'aurait-il offert, en compensation de ses 30 ans de surplus, à une femme qu'il connaissait raisonneuse et ambitieuse ? *Quo non ascendam*, c'était sa devise — à elle — autant que celle même de Fouquet.

Toutes réflexions faites — s'il en eut besoin — il renonça bravement aux velléités de mariage, voire à l'amour, à tout ce qui pouvait le tenter en elle ; il se renferma dans la tendresse, disons (si l'on y tient) dans « l'amitié amoureuse » ou, selon l'expression d'éminents historiens (1), dans un intérêt affectueux mêlé de coquetterie.

S'il est indéniable qu'il eut, en réalité, et qu'il conserva pour elle une profonde tendresse — affec-

tion d'homme, doublée d'affection de précepteur — quelle réciprocité de sentiments montra-t-elle à son endroit ? Tant qu'elle sentit avoir besoin de ses appuis, de ses conseils, elle témoigna de la sympathie et de la déférence ; mais lorsqu'elle parvint à dominer, à s'élever de plus en plus, jusqu'aux approches du trône, elle oublia vite le « *pauvre Méré* » — suivant le terme si juste de Scarron... Et elle l'oublia alors avec bien d'autres ! Dans la lettre à la duchesse de Lesdignières que nous avons citée, le Chevalier avait attribué à son « ex-écolière » mille et une vertus entre autres la « fidélité », la « reconnaissance », etc. Ne doit-on pas affirmer qu'elle ne resta ni fidèle ni reconnaissante pour celui qui l'avait tant aidée, par les meilleures leçons de sagesse et de prudence, à surmonter les obstacles de la vie ?

Cet oubli prolongé, excessif, blessa à la fin et exaspéra le galant homme ainsi méconnu : il ne se contraignit plus pour se plaindre, pour montrer au public même une pareille vilenie. Remarquez que le fait s'est produit à l'instant (ou bien près) de l'ascension suprême de l'oublieuse ; les *Lettres* du Chevalier parurent effectivement en librairie au cours de l'année 1682, et là se trouvent précisés en traits vengeurs — surtout si on lit bien entre les lignes — son amertume, son crève-cœur.

Une demi-rupture avait commencé, au moins par intermittences, longtemps avant cette époque — comme le constate cette première récrimination de l'ancien Précepteur :

« Vous souvenez-vous, Mademoiselle, que dès votre plus jolie enfance, vos petites façons me plaisaient et que vous me promîtes de m'aimer tou-

(1) MM. Hanotaux et d'Haussonville : *Souvenirs sur Mme de Maintenon*, Paris, Lévy, s. d. 3 vol. in-8 : tome Ier, p. V de l'introduction.

jours ? Encore depuis ce temps d'innocence vous m'avez souvent fait la grâce de m'en assurer. Cependant je m'imagine que, sans être trop soupçonneux, je me pourrais défier de mon bonheur, et que si vous ne me donnez sujet de vous regarder comme une déloyale, *au moins je vous puis accuser d'une extrême négligence*... Gardez-vous bien de rompre avec moi : vous feriez paraître en cela *beaucoup d'inconstance* et *tant soit peu d'ingratitude* (1). »

La « négligence » relevée de la sorte ne fit que croître et s'enlaidir ; elle s'accentua, tout spécialement, lorsque Mme de Maintenon devenue gouvernante des enfants (adultérins) du Roi vivait, un peu en recluse, à Saint-Germain. Le Chevalier lui écrivit alors une lettre dont nous citerons ces passages :

... « Tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que *vous négligez vos anciennes connaissances;* et pour ce qui me regarde, *je tiendrais à un grand déshonneur* qu'une personne de si bon goût donnât à penser qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié... » (2).

Les deux lettres précédentes, reproduites en partie, furent adressées sous le voile de l'anonymat ; le voile était transparent, il est vrai, mais laissait subsister des doutes pour quelques-uns. Maintenant, plus de voile ! La lumière éclate d'autant plus vive que l'examie du Chevalier touche au pinacle ; ici, les reproches sont transmis directement, personnellement, à *Madame de Maintenon :*

(1) Cette lettre (la XLVIIe du Recueil de Méré) nous semble bien avoir eu Mlle d'Aubigné — *alias* Mme Scarron — pour destinataire : les particularités visées çà et là l'attestent de la manière la plus plausible.

(2) Mme*** (de Maintenon) est incontestablement la Dame à qui fut adressée cette lettre que distinguent plusieurs traits répétés ailleurs et concernant Mme de Maintenon elle-même. La Beaumelle confirme cette suscription (Voir lettre XXIIIe des *Lettres de Méré.)*

... « Vous m'avez *extrêmement* négligé... Il est pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé je ne sais quoi à redire... On s'imagine donc que *vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée*... Les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne vous en sauraient être fort obligés, parce qu'ils sont déjà si élevés que tout ce que vous ajoutez à leur fortune est presque insensible... Je souhaiterais pour le comble de votre gloire que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes dont le mérite est moins en vue, » etc...

Ainsi, en 1682, le nom de Mme de Maintenon était proclamé devant le public de France, devant le monde, avec une tache qui devait atteindre — disons plus ! — qui devait amoindrir sa personnalité : car qu'y a-t-il de plus blessant, pour une femme, que le manque de cœur, que le défaut de générosité, constatés par qui de droit ? Ce « côté faible », très faible, de Mme de Maintenon a été signalé par Sainte-Beuve qui n'a pas manqué de faire ressortir qu'à mesure que son influence augmentait, elle laissait tomber insensiblement dans l'oubli ses relations du passé (1). C'est la caractéristique de cette femme qui a tout sacrifié à son intérêt personnel.

Par bonheur pour elle, le Chevalier était profondément imbu des sentiments d'honnêteté : sinon, quelle vengeance aurait-il pu tirer de l' « ingrate » ! Par Ninon, il devait savoir, il savait sur elle des histoires tout à fait intimes et plus ou moins avouables. Ninon, en effet, n'a-t-elle pas été du dernier bien (pour ne pas dire davantage) avec la Scarron, surtout avec la « veuve » Scarron ?

(1) Dans un article, déjà cité, de la *Revue des Deux-Mondes*, en date du 1er janvier 1848.

A cette époque de sa vie, celle-ci devenue supérieurement belle et appétissante — « piquante », aurait dit son précepteur — eut nombre de poursuivants fougueux, depuis le beau Miossens jusqu'au cardinal d'Estrées, sans omettre les intermédiaires Villars, Barillon, Guilleragues, etc.. Tous, paraît-il, auraient été malheureux ! Une exception, toutefois, se serait produite en faveur de l'irrésistible marquis de Villarceaux. Qu'y aurait-il eu d'elle à lui, et de lui à elle ? Ninon, dont la véracité n'est pas suspecte, a dit ces mots expressifs : « je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais j'ai souvent prêté *ma chambre jaune* (cette chambre était prédestinée...) à elle et à Villarceaux ». Il y a là, semble-t-il, certain mystère, et on ne saurait vraiment que douter et glisser: comme l'ont déclaré MM. Hanotaux et d'Haussonville eux-mêmes (1), « la période des Villarceaux et des Ninon de Lenclos est périlleuse... à expliquer ».

Pour ceux qui affirment la chute de la veuve Scarron il convient de rappeler la prudente répartie de Mme de Lassay : « comment faites-vous pour être sûrs de ces choses-là ? »

Le Chevalier de Méré, qui a su certainement d'original même et cette affaire et quelques autres, ne s'est pas laissé prendre à ces racontars — si fondés qu'ils parussent être. D'ailleurs, il était au-dessus de ces bassesses, comme il était également au-dessus de tout ressentiment. Lui, certes, n'ignorait pas combien son « ex-écolière » avait de charmes, de séductions, et à quel point elle pouvait affoler les hommes ; mais il n'ignorait pas aussi avec quelle puissance, avec quelle volonté, elle pouvait se retenir elle-même, fût-ce au moment fatal ! Son « mérite extraordinaire », il le reconnaissait volontiers ; sa

(1) *Souvenirs sur Mme de Maintenon* : t. II, p. XXXVI.

« vertu », il l'a vu attaquée, menacée, et par les favoris de la Cour et par les gens de la plus haute finance, prédisant de suite qu'elle soutiendrait bien des assauts avant de succomber. Aussi, comme il la connaissait non moins belle que volontaire, non moins prudente qu'ambitieuse, il s'est plu à annoncer — longtemps à l'avance — soit à des Intendants tels que Marillac et Pellot, soit à des amis particuliers, sa fortune et sa grandeur.

Pour arriver à ses fins, elle a méconnu, sacrifié tout et tous, non seulement ses amis et ses bienfaiteurs, mais encore les sentiments quels qu'ils soient et peut-être jusqu'à l'amour lui-même. C'est pourquoi elle a oublié, tour-à-tour, et trahi

Le Chevalier de Méré,
Vauban,
Pellisson,
Racine,
Fénelon,
Mmes de Brinon,
— de La Fayette, etc., etc.

Le mariage *secret* de Louis XIV avec Mme de Maintenon eut lieu — d'après les historiens les plus autorisés — tout au commencement de 1684, en janvier même, est-il assuré. En ce cas, Méré qui finit précisément avec cette année, dut connaître à temps cette *glorieuse* aventure de son « élève » : ses correspondants de Paris, Mitton entre autres, se firent sans doute un devoir de lui apprendre aussitôt ce fait qu'il pressentait et attendait peut-être.

Qu'en pensa-t-il ?

Il est permis de croire qu'à part le dépit pour une ingrate, il ressentit une satisfaction profonde, presque de la fierté : Mme de Maintenon, après tout, n'était-ce pas son œuvre ?

L'AMITIÉ DE PASCAL

Il n'a pas tenu au Chevalier de Méré qu'à l'exemple de la duchesse de Lesdiguières, de Mme de Maintenon, etc., Pascal lui-même ne devînt son « élève » *urbi et orbi* ; il s'imagina, par une insigne complaisance personnelle, qu'il n'avait pas été étranger — loin de là ! — à la grande « lumière d'intelligence » de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées* et même qu'il lui avait « découvert des choses » qui, sans son aide, lui eussent été à jamais inconnues... Quelle foi en son propre talent ! Quelle méconnaissance, en outre, d'un des plus merveilleux génies du monde !

Mais avant d'aborder ce sujet délicat, il y a lieu de s'enquérir comment le Chevalier a pu connaître Pascal et se lier avec lui d'une façon familière, presque intime.

Entre eux, l'union s'est faite tout naturellement — grâce au duc de Roannez, pair de France, gouverneur du Poitou.

Le duc avait son hôtel, à Paris, près de l'habitation de la famille Pascal : même quartier, même paroisse, tout semblait devoir les rapprocher! La fréquentation de l'Eglise St-Merry les mit en présence, puis en rapport, d'autant plus que Blaise Pascal, déjà célèbre, mais malade et quasi-impotent, suscitait autour de lui un extrême intérêt. Ce qui détermina surtout les entrevues, les rendez-vous, enfin l'amitié entre lui et le jeune duc, ce fut un goût également vif

pour les Sciences, pour les Mathématiques. Et leur amitié alla s'accentuant au point que l'hôtel Roannez devint (pour ainsi parler) leur commune demeure ; c'est dire que Pascal y eut un appartement spécial.

De son côté, Méré avait trois raisons supérieures pour connaître au mieux le duc de Roannez : 1° il y avait de l'un à l'autre certain degré de parenté, 2° la seigneurie de Beaussais se trouvait à proximité des domaines de la famille Roannez et relevait du gouvernement du Poitou, 3° la présence continue — au moins pendant quelque temps — du duc et du chevalier à la Cour, ainsi que dans le grand Monde, avait développé leurs sympathies, leurs affections.

N'allait-il pas de soi que le duc, recevant d'habitude le Chevalier à l'hôtel Roannez, lui présentât certain jour celui qu'il avait fait son intime et qui était même son hôte ? Ce jour-là dut être vraiment mémorable. De quoi parla-t-on ? Comme Méré était aussi plus ou moins mathématicien, l'entretien roula sans doute sur les Sciences. Ainsi, à vrai dire, les Mathématiques servirent entre eux de trait d'union général.

Mais, à ce moment, Pascal dont la santé s'était raffermie commençait à se répandre dans le monde ; possédant alors des ressources suffisantes et une pleine liberté, il préludait même à la vie légère, à la dissipation. L'occasion pouvait-elle s'offrir meilleure pour lui, plus propice, en le mettant en contact avec un mondain accompli tel que le Chevalier ?

Celui-ci ne sut tarder à le produire dans le milieu élégant et choisi qu'il fréquentait lui-même : il lui fit particulièrement connaître ses propres amis — avant tous, son « fidèle » Mitton qui était doué de qualités douces et captivantes. De la sorte, l'éduca-

tion mondaine de Pascal se fit rapidement et le mieux possible.

A ce sujet, il faut entendre le Chevalier en personne. Dans le récit que nous allons reproduire, il se pose en maître — mais il se garde bien de désigner Pascal, de peur (qui sait ?) de se ridiculiser lui-même.

... « Je fis un voyage avec le D. D. R. (duc de Roannez) qui parle d'un sens juste et profond, et que je trouve de fort bon commerce. Mr M. (Mitton) que vous connaissez et qui plaît à toute la Cour, était de la partie ; et parce que c'était plutôt une promenade qu'un voyage, nous ne songions qu'à nous réjouir et nous discourions de tout. L. D. D. R. (le duc de Roannez) a l'esprit mathématique, et pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme d'entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand Mathématicien, qui ne savait que cela. Ces Sciences ne donnent pas les agréments du monde, et cet homme qui n'avait ni goût, ni sentiment, ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant-criminel d'O ; nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser : cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et il ne faisait plus qu'écouter ou qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient. Il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelques observations. Cela fut bien remarquable, qu'avant que nous fussions arrivés à P. (Poitiers), il ne disait presque rien qui ne fût bon et que nous n'eussions voulu dire — et sans

mentir c'était être revenu de bien loin. Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris tout un autre esprit, était si visible que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande ; il nous la faisait connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse ».

(Suivent quelques vers d'à-propos).

« Cependant, continuait cet homme, je ne lais-
« sais pas d'aimer des choses qui ne me pouvaient
« donner que de tristes plaisirs... Mais enfin je suis
« sorti de ces lieux sauvages : me voilà sous un ciel
« pur et serein. Et je vous avoue que, d'abord n'étant
« pas fait au grand jour, j'ai été fort ébloui d'une
« lumière si vive, et je vous en voulais un peu de
« mal. Mais à cette heure que j'y suis accoutumé, elle
« me plaît, elle m'enchante ; et quoique je regrette
« le temps que j'ai perdu, je suis beaucoup plus aise
« de celui que je gagne. Je passais ma vie en exil,
« et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi vous
« ne sauriez croire combien je vous suis obligé ! »
Depuis ce voyage, il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration... » (1).

L'homme entre deux âges, « qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui », *le grand Mathématicien* « qui ne savait que cela », *cet homme enfin* « qui n'avait ni goût ni sentiment », etc., on l'a deviné, reconnu : c'était Pascal ! Assurément, il lui manquait à cette époque bien

(1) Ce passage du traité *de l'Esprit* (de Méré) a été pour la première fois compris, élucidé par M. Collet — dans un article de Revue, la *Liberté de penser*, en date du 15 février 1848, qui fut reproduit aussitôt en brochure (Paris, Joubert, 1848). Tous les critiques ont adhéré au jugement de cet ingénieux professeur, moins Sainte-Beuve, l'Aristarque du XIXe siècle, toutefois, s'est abstenu de motiver son avis.

L'interprétation de M. Collet, à nos yeux, paraît claire comme le jour.

des choses, mais pourquoi tant exagérer cette situation ?

En premier lieu, Pascal était déjà — comme le dit Méré lui-même — un *grand* Mathématicien: par conséquent, à ce point de vue, sa réputation était considérable tant à Paris qu'en province.

En second lieu, *il ne savait pas* seulement *que cela* : ses connaissances s'étendaient jusque dans l'antiquité grecque et latine ; il avait lu Homère, au moins en partie, et pouvait l'apprécier ; il connaissait le latin suffisamment, assez bien (ajouterons-nous) pour écrire en cette langue (1). Enfin, quant au « français », il était loin de l'ignorer, puisqu'il s'en servait déjà mieux que beaucoup d'auteurs : s'il pratiquait du Vair, qui n'était pas à dédaigner, ne faisait-il pas son livre de chevet des *Essais* de Montaigne — et celui-là est resté, à bon droit, l'un des plus grands écrivains modernes. Est-ce que, par exemple, cette préférence pour Montaigne ne dénotait pas chez lui un goût pur et délicat ? Et le sentiment qu'on lui déniait, ne le possédait-il pas aussi à un vif degré du moment qu'il s'était imprégné des sublimes tragédies de Corneille ?

Mais assez argumenter, pour l'instant! Il convient d'établir avant tout les prétentions du Chevalier à l'endroit de Pascal. Nous en avons eu précédemment un joli spécimen — achevons l'inventaire.

Dans une fameuse lettre qu'il aurait adressée au « grand Mathématicien » (voir ci-après, p. 149), il a fait ressortir, à son avantage tout personnel, trois singularités plus ou moins importantes, qui les concernent tous deux — à savoir :

1° Pascal aurait avoué au Chevalier qu' « il n'était plus si convaincu de l'excellence des Mathématiques »

(1) Plusieurs traités de Pascal sont rédigés en latin — savoir : *De numeris multiplicibus*, *Potestatum numericarum summa*, etc...

et même que, grâce à lui (Méré !), « il en était tout-à-fait désabusé » ;

2° Le Chevalier aurait inventé, précisément dans les Mathématiques, « des choses si rares que les meilleurs mathématiciens de l'Europe en ont été surpris et que Huyghens, Fermat, Pascal lui-même les ont admirées et — qui plus est — ont écrit là-dessus » ;

3° Pascal, enfin, aurait déclaré, affirmé qu' « il (Méré toujours !) lui aurait découvert des choses qu'il n'eût jamais vues, s'il ne l'eût connu ».

Et le Chevalier, dans la suite de sa lettre, ne discute rien moins qu'une grande question agitée — paraît-il — depuis longtemps entre eux, la question de la divisibilité à l'infini. Mais il est à remarquer qu'il rend justice à son contradicteur : « *un grand esprit comme vous*, s'écrie-t-il, devrait être au-dessus des Arts et des Sciences, bien loin de s'y laisser empiéter et d'en être esclaves ». Plus loin, il le rapproche même d'Archimède. Enfin, il termine par ce conseil suprême : « je vous avertis qu'outre ce monde naturel qui tombe sous la connaissance des sens, il y en a un autre invisible, et que c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre à la plus haute science... Sachez que c'est dans ce monde invisible et d'une étendue infinie qu'on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche. »

Le Chevalier ne prêchait-il pas là plus haut que lui ?

Mais, en somme, à quoi tendait-il ? D'abord, son idée était de se prévaloir de connaissances extraordinaires en mathématiques ; de plus, malgré ce prétendu savoir, il lui convenait ou semblait lui convenir de désabuser Pascal de ces Sciences et de tout ce

qui s'y rattache ; en outre, comme conséquence sans doute, il lui ouvrait la voie de l'honnêteté, des agréments, de l'art de plaire ; pour comble, il lui faisait entrevoir la plus haute des philosophies.

Dans tout cela, qu'y a-t-il de vrai, de fondé tout au moins ?

Personne ne pensera que Pascal ait eu besoin, en mathématiques, des leçons du Chevalier. C'est le contraire qui aurait pu se produire. Mais les « inventions » dont se targue Méré, quelles sont-elles ? Il n'y en a véritablement... *aucune !* Ses « inventions » ne sont que des énoncés de questions ou problèmes. Il fallait avoir certaine habileté, c'est incontestable — mais rien de plus. Leibnitz l'a jugé ainsi, à ce point de vue : « *vir ingeniosus, sed semidoctus* » (homme ingénieux, ou « habile », mais demi-savant). C'est tout dire en deux mots.

La première « invention » ou plutôt question, est celle-ci : « en combien de coups peut-on amener *sonnez* avec deux dés ? » Fermat, Roberval, Pascal et Méré lui-même résolurent le problème.

La deuxième « invention » (ou question) est la suivante : « quelle est la proportion suivant laquelle l'enjeu doit être partagé entre tous les joueurs, s'ils se séparent sans achever la partie ? » Fermat et Pascal trouvèrent la solution, Fermat avec une méthode assez compliquée, Pascal plus rapidement. On ne dit rien, cette fois, de Roberval. Quant à Méré, il ne put arriver, même de biais, à la juste valeur des parties (1).

(1) A ce sujet, La Place dit fort bien (*Essai sur la probabilité*) « Le Chevalier, trompé par une fausse analogie, pensait que dans le cas de l'égalité des paris, le nombre des coups doit croître proportionnellement au nombre de toutes les chances possibles, ce qui n'est pas exact, mais ce qui approche d'autant plus de l'être, que ce nombre est plus grand. »

Cependant, en dehors des résultats, on doit reconnaître — ainsi que nous l'avons dit — l'habileté du Chevalier, partant ses réelles connaissances en mathématiques ; par cette dernière question, « il donna, suivant les termes mêmes de Leibniz, les premières ouvertures sur l'estime des partis, ce qui fit naître les belles pensées *De Alea* de MM. Fermat, Pascal et Huyghens ». Si habile que l'on soit, la finesse de l'esprit ne saurait suffire en certaines sciences ; il y faut des aptitudes natives, spontanées, que rien ne peut suppléer. C'est ainsi que Méré n'a jamais compris la théorie mathématique des infiniment petits, non plus que la divisibilité à l'infini d'une ligne mathématique. Pascal avait beau s'évertuer pour lui faire entendre ces « vérités scientifiques », il ne réussissait qu'à se rendre — aux yeux du récalcitrant — presque ridicule ou insensé ! A ce sujet, il écrivit à Fermat, le 29 juillet 1654, ces lignes si curieuses : « je n'ai pas le temps de vous envoyer la démonstration d'une difficulté qui étonnait fort M... (Méré sans doute, puisqu'il est cité précédemment), car il a très bon esprit, mais *il n'est pas géomètre* — c'est, comme vous savez, un grand défaut — et même il ne comprend pas qu'une ligne mathématique soit divisible à l'infini et croit qu'elle est composée de points en nombre fini ; et jamais je n'ai pu l'en tirer. Si vous pouviez le faire, on le rendrait parfait. » *Si vous pouviez le faire*, mais cela était-il possible à l'égard d'un caractère irréductible, absolu, tout confiant en lui-même ?

Bien d'autres choses échappaient à Méré, malgré son « vaste » entendement en mathématiques. N'est-ce pas lui, encore, qui est visé par Pascal dans ce passage des *Réflexions sur l'Esprit géométrique ?* — « Je n'ai jamais connu personne qui ait pensé qu'un espace ne puisse être augmenté. Mais j'en ai vu

quelques-uns, très habiles d'ailleurs, qui ont assuré qu'un espace pouvait être divisé en deux parties indivisibles, quelque absurdité qu'il s'y rencontre. Je me suis attaché à rechercher en eux quelle pouvait être la cause de cette obscurité, et j'ai trouvé qu'il n'y en avait qu'une principale, qui est qu'ils ne sauraient concevoir un contenu divisible à l'infini, d'où ils concluent qu'il n'y est pas divisible. » La clef en telle matière, n'est-elle pas indiquée par Pascal de cette sorte concluante : « ce qui fait que de certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ».

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le Chevalier de Méré a fait surgir du terrain scientifique — grâce à ses « questions » — le calcul des probabilités. Mais il ne prévoyait pas sans doute les conséquences que produiraient les solutions à intervenir : Pascal les a prévues, lui ! c'est pourquoi il est allé de l'avant, c'est pourquoi il a posé les principes qui le font le vrai créateur du calcul des probabilités. « C'était là son domaine », comme l'a dit un bon juge, M. Joseph Bertrand (1).

Celui qui se glorifiait d'avoir tant inventé en mathématiques, aurait-il pu vraiment (ainsi qu'il l'a prétendu) *désabuser* Pascal de toutes sciences, même de la Géométrie ?

La réponse est facile. Qui ne doute pas d'une science, quelle qu'elle soit, ne peut en être désabusé. Or, Pascal n'a jamais mis en doute les principes mathématiques, jamais méconnu les axiomes de la Géométrie ou de la Physique : pour lui ces Sciences

(1) *Blaise Pascal*, par Joseph Bertrand (de l'Académie des Sciences et de l'Académie française), 1 vol. in-8, Paris, C. Lévy, 1891, p. 317.

étaient absolument exactes et certaines. Il les avait pratiquées dès son enfance, il les avait aimées avec passion ; ne leur devait-il pas, outre la jouissance du travail, l'honneur et la célébrité ? Il n'a pu, certes, les délaisser et — à quelque moment que ce fût — les considérer d'un œil indifférent.

Faut-il des preuves ? Les voici :

Peu de temps après le fameux voyage en Poitou raconté par Méré, le « grand Mathématicien » continua ses études favorites et composa coup sur coup plusieurs traités importants, entre autres le traité du *Triangle arithmétique* ; plus tard, en pleine conversion, atteint d'une névralgie terrible, il poursuivit à outrance la solution de problèmes sur la *Cycloïde*. Chose étonnante ! La préoccupation poussée alors au point extrême lui fit oublier son mal... Méré l'avait rapproché d'Archimède : c'était le cas, en telle occurence. Archimède, absorbé par une question de physique, ne s'aperçut de rien — ni de la prise de Syracuse, ni de la menace de mort suspendue sur sa tête ; Pascal torturé, martyrisé, a une telle attention pour ce qui l'obsède dans son esprit qu'il en oublie tout, jusqu'au mal lui-même.

Et pourquoi, d'ailleurs, aurait-il abandonné les Sciences, surtout sa chère Géométrie ? Les suggestions de Méré, à ce point de vue spécial, ne pouvaient avoir auprès de lui grande valeur : il estimait, il est vrai, le savoir de ce brillant gentilhomme, mais ce savoir un peu spécieux (il ne l'ignorait pas) n'allait point jusqu'aux principes.

Il est une science, ou plutôt un art, que le Chevalier élevait au-dessus de tout — c'est l' « honnêteté » sociale, c'est-à-dire le savoir-vivre dans sa plus haute acception. Il tirait de là toutes sortes de règles, plus ou moins appropriées : bienséances, agréments,

délicatesses, etc. C'était simplement l'art de plaire entre hommes et femmes, qu'il essaya de codifier.

De ce côté, il prit sa revanche, revanche complète ! sur Pascal : il sut le façonner au mieux, il le transforma à l'exemple des « honnêtes gens » de l'époque.

A ce moment, en effet, Pascal ne savait du monde que la superficie — et qu'est-ce que cela ? C'est bien ici qu'il faut être « désabusé » (au moins quelque peu) si l'on ne veut pas être dupe ou continuer à l'être. Depuis longtemps, Méré avait étudié et pratiqué le monde, et là il n'y avait plus de secret pour lui. Les dames elles-mêmes le savaient : d'aucunes, malgré leur rang et leurs charmes personnels, recherchaient ses entretiens — nous allions dire ses « leçons » — afin de triompher plus sûrement.

S'il a jamais « découvert à Pascal des choses qu'il n'eût vues sans lui », ce sont celles-là ! En l'espèce, il fut reellement son maître. Ce passage de sa lettre nous semble, à se sujet, des plus véridiques : « je vous avertis que vous perdez par là (en voulant raisonner toujours) un grand avantage dans le monde — car lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins, on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit *quantité de choses* qui peuvent beaucoup servir ; et si vous demandiez, *selon votre coutume*, à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations, sur quel principe elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien et que ce ne sont des preuves que pour lui... » Ces preuves, si preuves il y avait, ne reposaient-elles pas sur l'espèce d'instinct dont était doué le Chevalier et aussi sur sa longue et profonde expérience ?

Il est incontestable — suivant nous — qu'à partir de l'époque du voyage en Poitou (relaté ci-dessus) du

duc de Roannez, de Méré, Mitton et Pascal, ne pensant tous qu'à se distraire, ce dernier devint de moins en moins grave ou sérieux, et bientôt de plus en plus mondain : sa réserve naturelle se dissipa et, l'impétuosité de sa nature aidant, les plaisirs, les amusements de la Société le gagnèrent vite, le séduisirent. Les « avertissements » de Méré lui furent précieux, surtout au début ; de par les lumières de ce chef-mondain, les points les plus délicats, trop fréquents d'ordinaire, n'eurent pour lui le moindre souci, le moindre embarras.

Et tout naturellement, ensuite, il put descendre jusqu'au demi-monde. Avec Méré, avec Mitton, il vit et connut les Des Barreaux, les Saint-Pavin, les d'Elbène, les Charleval, les Picot, etc.. Sans participer à leurs débauches, il assista de temps en temps à des parties assez libres où il sut les juger suivant... leurs goûts et leur mérite. Le jeu l'attira, alors, et dut le passionner. Méré et lui, semble-t-il, étaient souvent partenaires — soit chez Mitton, soit chez Bautru, Frédoc ou ailleurs. Qui sait s'il ne connut pas alors, ici ou là, certaines demi-mondaines respectueuses (au dehors) et d'elles-mêmes et des autres ? On peut croire, en tout cas, qu'il entrevit au moins l'*amie* de son ami, Mlle de Lenclos, qui se rangeait depuis quelque temps et sauvegardait toutes bienséances.

Il vient d'être question d' « ami » — du Chevalier en personne. Ce titre, malgré les différences sociales, ne pouvait-il être entre eux de bon aloi ? Si un duc et pair était intime, absolument intime avec Blaise Pascal, *à fortiori* semblait-il permis à un Chevalier d'aller jusqu'à l'amitié. Mais qu'importent, ici, de telles formalités ! Il paraît indubitable que pendant un long temps, pendant plusieurs années, il y eut de l'un à l'autre sympathie profonde et attachement. Sans parler de certaines affinités qui les rappro-

chaient sous le rapport intellectuel (scientifique, surtout), la fréquentation habituelle des mêmes salons, le partage des mêmes plaisirs, le rendez-vous aux mêmes tables de jeu, tout enfin contribua puissamment à resserrer leur liaison. On peut donc affirmer, et nous affirmons que le duc de Roannez, Pascal et Méré furent unis ensemble — à une certaine époque — non seulement par l'amitié, mais encore par la familiarité.

Si grande qu'eût été leur liaison, il faut au point de vue des influences réciproques, il faut nécessairement faire la part pour chacun d'eux de l'âge, du caractère et de la volonté. Le duc de Roannez, plus jeune, moins instruit, d'une nature malléable, flotta sans doute un peu entre ses deux amis ; mais il devait suivre, il suivit celui dont il partageait les idées et subissait déjà l'autorité. Pascal n'était accessible qu'en ce qui le touchait à fond, et encore jusqu'à quelque degré ou pendant un certain temps. De Méré, il ne pouvait y avoir rien, presque rien à attendre : il avait (selon un de ses termes favoris) l'*esprit fait*, c'est-à-dire que tout, ou à peu près tout, était arrêté chez lui, établi à demeure, fixé.

Ne demandera-t-on pas peut-être : le simple talent n'a-t-il point dû s'incliner, malgré tout, devant le génie ? La raison supérieure de Pascal n'a-t-elle pas dominé, quelquefois au moins, le bon sens du Chevalier ? Certes, on ne saurait en douter ! Mais, avouons-le, tout glissait sur Méré, rien n'y pénétrait.

On a beaucoup parlé du scepticisme de Pascal — parlons un peu du scepticisme de Méré. D'abord, lequel des deux a communiqué le doute à l'autre ? La question serait difficile à résoudre, s'il n'était pas certain que le Chevalier dût devenir sceptique (jusqu'à un certain point) avec ces esprits libres d'avant

la Fronde, Saint-Evremond, La Rochefoucauld, Bussy-Rabutin, Bourdelot, Mitton, etc.. Mais quel était son scepticisme ? A franchement parler, ç'a été un scepticisme des lèvres ou d'apparence — rien de plus : il se jouait à la surface, quand le fond, le « fin fond » restait fidèle aux croyances. Tout autre a été le scepticisme de Pascal ! Celui-là ne fut pas un scepticisme pour rire ; il a été profond, absolu, mais il n'a duré heureusement qu'une courte période. Pascal s'est ressaisi, alors, par un effort de volonté, de raison et de sentiment aussi prompt que décisif. Mais cette crise (dont on sent les effets dans les *Pensées*) agit dans l'intimité seule de son être ; personne n'en reçut sans doute la confidence.

Du scepticisme à l'épicurisme, a-t-on dit, il n'y a guère qu'un pas — et Méré le franchit sans difficulté. Cette fois, épicurien il fut, épicurien, il demeura jusqu'au bout. Sa devise était: « bien vivre toujours, vivre avec tranquillité, vivre le plus agréablement possible ». Toutefois, il est à penser que sa délicatesse d'honnête homme le préserva d'erreurs plus grandes. Oh! combien Pascal différa-t-il de lui, à ce sujet! Jamais il ne conçut la moindre idée épicurienne, jamais il ne visa un bien-être exclusif : au contraire, tout aspirait en lui au bonheur du plus grand nombre, à la charité sociale, à la fraternité du bien.

A part les cas exceptionnels où il ne put être entamé, comme il lui manquait à l'origine — vu sa jeunesse, son inexpérience, ses études toutes spéciales — beaucoup de choses concernant le monde, les arts, les belles-lettres, la philosophie en général, il fut assez facile au Chevalier (formé, lui, sous tous ces rapports) d'avoir quelque emprise en telles matières, d'y donner au besoin lumière et impulsion. Il y a donc eu de son côté, très-vraisemblablement, une influence en quelque sorte générale, mais pres-

que impossible à déterminer. On voudra bien nous permettre de reproduire ici ce que nous avons dit ailleurs (1) de ce fait qui a son importance : « à l'endroit de Pascal, le mérite du Chevalier a été de rendre au moins plus forts, plus vifs, le goût et le sentiment qui existaient déjà ; du même coup, il a élevé l'esprit de Pascal au-dessus des simples préoccupations de mathématiques ; il a agrandi peut-être ses idées ; il a donné à sa raison — en la dégageant du matérialisme des Sciences — un élan qui ne s'est arrêté, grâce non à l'élan donné, mais à la force de cette raison, qu'au plus haut degré du sublime et du divin. C'était beaucoup faire, convenons-en ; combien moins, toutefois, qu'il ne l'a dit, qu'il ne s'est laissé dire et qu'on n'a redit après lui ! »

Leur amitié, malgré quelques nuages inévitables, a subsisté au-delà ed la période mondaine du « grand Mathématicien », du « grand Esprit »; elle s'est prolongée pendant les *Provinciales*, et même après. Si reclus, si caché que pût vivre l'auteur des « Petites Lettres », le Chevalier le voyait assez fréquemment — ainsi, du reste, que le duc de Roannez.

On rapporte même que c'est à Méré en personne que serait due l'heureuse, la géniale transition de la 4e à la 5e *Provinciale* : ce sont deux ou plutôt trois Révérends Jésuites qui ont dit et répété cela ! Le P. Rapin, le P. Daniel, le P. Bouhours lui-même (s'il faut en croire certain écho) se seraient entendus à ce sujet — et en avant la fanfare... Ce trait n'est pas indigne d'eux.

Est-il possible, en dehors de tous racontars, que le Chevalier — si personnel, si glorieux — n'ait rien

(1) *Pascal mondain et amoureux*, p. 250. (Cet ouvrage est à l'impression).

révélé de ce fait dans ses écrits, *Lettres* ou *Discours*, *Œuvres posthumes* quelconques ? C'eût été de sa part, en cas de réalité, une idée grandiose, lumineuse, éblouissante ; et il aurait pu, à bon droit, revendiquer alors cette « invention » qui eût laissé loin pour le public les fameuses « inventions » dont il s'est vanté.

Mais n'ayons garde d'oublier que Pascal avait promis, à la fin de la 4e Petite Lettre, de traiter de la morale des P. P. Jésuites ; il tint parole, et Escobar comparut enfin à la barre de l'opinion publique.

Malgré tout, à cette occasion, aurait-il eu besoin d'un avis ou plutôt d'un encouragement ? Soyons large et admettons l'hypothèse. Que le Chevalier ait rencontré, visité Pascal, à ce moment, et qu'il l'ait vraiment décidé à agir de cette sorte, *bravo*, cent fois *bravo* pour lui ; il a bien mérité des Lettres françaises, de la morale et de la postérité.

Quatre ans après cette mémorable histoire, ou environ, Pascal était allé en Auvergne — en dépit de la maladie grave — pour affaires d'intérêt et de famille. Au retour, comme il l'écrivit à Fermat, il dut passer par le Poitou afin d'y revoir le duc de Roannez qui l'en avait prié instamment. Combien de jours demeura-t-il alors à Poitiers ? Quinze jours, tout au plus, selon les probabilités.

N'est-il pas permis de croire que Méré, prévenu par le « bon » duc, s'empressa de se rendre de Beaussais à Poitiers ? Il y eut sans doute, entre lui et l'auteur des *Provinciales*, quelques entretiens suprêmes ; il y eut surtout, de l'un à l'autre, le grand Adieu.....

MÉRÉ ÉCRIVAIN ET CAUSEUR

On dit qu'au moment « solennel » où Buffon se disposait à écrire, il lui fallait toutes sortes de préparatifs : pavillon spécial, ameublement luxueux, fauteuil très doux, vêtement de cérémonie avec manchettes en dentelle, perruque poudrée et frisée, etc., etc.... J'imagine que notre Chevalier a devancé Buffon dans ces apprêts de coquetterie. Le cadre lui était nécessaire : il posait dès lors autant pour lui que pour ses correspondants, autant pour les contemporains que pour la postérité.

Dans tout ce qu'il a écrit, il ne paraît y avoir rien de spontané ou de naturel ; nulle part ou presque nulle part, on ne sent l'élan, la verve, l'inspiration ; tout est pesé et mesuré. Le Chevalier — en un mot — dogmatise, subtilise : c'est du raffinement à jet continu, ou bien près...

Mais comme il avait à un haut degré bon sens et esprit, savoir et jugement, il écrivait le plus souvent avec une correction remarquable. Aussi, Sainte-Beuve (1) a dit de lui qu'*il est tout-à-fait un écrivain*. Son style (a-t-il précisé) a de la manière ; mais, entre les styles maniérés d'alors, c'est un des plus distingués, des plus marqués au coin de la propriété et de la justesse des termes.

(1) *Revue des Deux-Mondes*, article (déjà cité) du 1er juin 1848, reproduit dans les *Portraits littéraires* du même auteur.

Méré visait à la perfection même, ce qui est excessif pour le commun des mortels, surtout pour le commun des prosateurs. A l'exemple de Boileau (versificateur par excellence), il polissait sa phrase et la repolissait sans cesse, quitte à l'atténuer, sinon à l'amoindrir. Il y a, en tel cas, un juste milieu qu'il importe d'observer, mais qu'il a outrepassé à l'extrême.

Sa « rhétorique » personnelle, pourtant, n'était point mauvaise. Les grammairiens critiques de l'époque — Vaugelas, Ménage, Bouhours et autres — ne reconnaissaient pour règles, en matière de langue, que l'*usage* établi par la Cour et aussi par les principaux auteurs ; mais au-dessus de cet usage, si légitime soit-il, n'y a-t-il pas l'autorité de la logique et de la raison ? Le Chevalier savait unir, par la meilleure alliance, l'une et l'autre méthodes — ou plutôt il contrôlait l'usage par la critique rationnelle.

Il ne saurait y avoir de doute à ce point de vue. C'est encore Sainte-Beuve, l'éminent critique, qui a prononcé ce jugement : « on ne peut se figurer, avant d'avoir lu Méré, ce qui se rencontre parfois chez lui de *délicat* comme observation et comme langue... Ses *Lettres* et les *Conversations avec le maréchal de C.* fourniraient matière à une infinité de remarques pour les définitions précises et pour les fines nuances de mots dans le langage poli. » Qu'ajouter de plus à cette appréciation ?

Se figure-t-on la peine infinie que s'est donnée le Chevalier — dont le « métier », souvenons-nous en ! était celui des Armes — pour écrire avec tant de soin et d'attention, et cela (qui plus est) au moment même où notre langue se formait. N'a-t-il pas eu quelque droit de dire, toute modestie à part : « ceux qui se sont acquis ce talent d'écrire et qui pensent des choses nouvelles, ne manquent jamais d'embellir et

d'enrichir la langue... Je me flatte de n'y pas être des derniers » (1). C'était là, sans doute, un éloge excessif que sa *délicatesse* d'honnête homme aurait dû laisser à ses lecteurs l'équité et le plaisir de lui appliquer.

Cependant, il faut bien avouer que, sur les 40 premiers membres de l'Académie française, les deux tiers au moins n'eussent pu se prévaloir — et pour cause — du même mérite que le Chevalier. Qui donc connaît aujourd'hui, je ne dirai pas les œuvres, mais les noms de Laugier, Boissat, Colomby, Bardin, Chastelet, Giry, Baro, et *tutti quanti* ? Ces Académiciens-là ont-ils jamais écrit ou publié quoi que ce soit, surtout quoi que ce soit de remarquable ?

Le Chevalier, qui a eu la vie la plus active et qui a servi très tard dans les Armées, n'a pu sans doute composer des ouvrages pendant une longue période. Ce n'est qu'après sa retraite que l'idée lui est venue — avec les loisirs : il avait alors plus de 60 ans, et à cet âge on ne jouit plus d'ordinaire de l'entrain, de l'ardeur, de la puissance de la maturité. Il est vrai qu'il était encore robuste et même d'une certaine verdeur ; n'empêche ! son beau temps était passé ; il ne pouvait guère servir que du « réchauffé ».

Sa première œuvre parut en 1668. Ce sont les *Conversations* purement et simplement, c'est-à-dire sans plus d'indication, sans *initiale* au titre. Cette édition, sortie de l'imprimerie d'Edme Martin, est excessivement rare ; en voici les détails typographiques : in-8, 7 ff. préliminaires non chiffrés, 285 pp. chiffrées, 1 p. non chif. pour le privilège et 1 f. blanc final. L'exemplaire Rochebilière, fidèle à cette description a été vendu 70 francs. — C'est là, on doit se

(1) Œuvres posthumes de M. de Méré : *Traité de la délicatesse*.

hâter de le dire, ce qu'on appelle l'édition *princeps*, tirée exceptionnellement pour l'auteur et pour quelques personnes.

L'édition dite *originale*, avec initiales cette fois, ainsi titrée *Les Conversations D. M. D. C. E. D. C. D. M.* (du Maréchal de Clérembaut et du Chevalier de Méré), fut publiée en 1669 chez Cl. Barbin ; le format était in-12, au lieu d'in-8 ; il y avait 291 pages chiffrées. — L'édition originale vaut aujourd'hui à peine le tiers de l'édition *princeps*.

La 3ᵉ édition des *Conversations*, parue chez Thierry en 1671, contenait en outre le *Discours de la Justesse*, cette fameuse critique de Voiture. S'il n'y eut pas de tirage à part avant cette publication, ce serait l'édition originale de ce Discours. Mais nous présumons qu'il a dû être fait, au préalable, une reproduction manuscrite ou imprimée, puisque Saint-Pavin en reçut un exemplaire avant sa mort survenue en 1670.

Du vivant de l'auteur, les *Conversations* eurent au moins cinq éditions — sans compter celles de Hollande ou d'ailleurs. On doit reconnaître que leur succès a été considérable.

En 1677, huit ans après l'apparition de cette œuvre, trois Discours du Chevalier se succédèrent chez Thierry et Barbin, savoir :

1° Discours *de l'Esprit*, à Madame de ...

2° Discours *de la Conversation*, à Madame de ...

3° Discours *des Agréments*, à Madame de ...

Ces Discours parurent d'abord séparément, puis ensemble ; ils ne semblent pas avoir eu du public le même accueil que les *Conversations*.

Une plaquette de 132 pages fut éditée chez Barbin, en 1678, avec ce titre : *Les Aventures de Renaud et d'Armide, par M. le Chevalier de Méré*. C'est une traduction du magnifique épisode du poème du Tasse —

mais traduction libre, arrangée, ornée, « embellie » de toutes façons.

Enfin, le principal ouvrage du Chevalier vit le jour en 1682. C'est le recueil de ses *Lettres* ; Thierry et Barbin en étaient les éditeurs. Il formait deux volumes, chacun avec une rubrique en tête : l'un portait « 1re partie », l'autre « suite de la 1re partie (1). » Il manque donc la 2e *partie !* Elle n'a jamais été publiée, et ainsi l'ouvrage est inachevé, incomplet. La mort de l'auteur, arrivée deux ans après, aurait-elle coupé court à la publication de cette « partie » qui promettait d'être des plus intéressantes ?

Cette lacune, dans l'œuvre du Chevalier, est absolument regrettable — car c'est souvent la fin d'une correspondance qui est digne de curiosité, et celle-là devait l'être au suprême degré. Seulement, il est à regretter que toutes les Lettres de « la 1re partie » et de la « Suite de la 1re partie » n'aient aucune date ; il en eût été de même, évidemment, des Lettres de la « 2e partie » : alors, quelle importance s'attache — en dehors de la question littéraire — à des « palabres » qu'on peut s'imaginer produits après coup ? C'a été encore là, paraît-il, un sentiment d'amour-propre de Méré qui rechercha avant tout son intérêt personnel, son intérêt d'auteur. Est-ce que ses idées et sa façon de les exprimer ne primaient pas, à ses yeux, toute autre préoccupation ? peu importait donc le point de vue de ses correspondants, peu importait aussi l'intérêt historique.

Il est à supposer que le Chevalier n'aurait pas mis la dernière main à la 2e *partie* de sa correspondance,

(1) Nous avons eu en notre possession l'exemplaire de Sainte-Beuve ; sa signature seule y figurait ; il n'y avait ni notes, ni remarques — quelques soulignures étaient tracées çà et là. A cause de la provenance, sans doute, l'exemplaire nous avait coûté 40 francs.

quoiqu'il ait eu le temps de la préparer : fallait-il plus de deux ans pour cela ? La belle-sœur du Chevalier, sa légataire universelle, ne pouvait ignorer ce qui manquait, et il lui eût été facile — pensons-nous — d'y suppléer. Pourquoi n'a-t-elle pas autorisé l'édition de ces Lettres supplémentaires, qui aurait bien autrement valu que celle des *Œuvres posthumes* approuvée par elle ? Caprice de femme, peut-être — à moins d'intervention plus ou moins explicable des prieurs ou chapelains qui l'entouraient...

Les *Œuvres posthumes de Monsieur de Méré* ont paru en 1700 chez Guignard : elles consistent en 4 petits traités sans importance, 1° de la vraie honnêteté ; 2° de l'éloquence et de l'entretien ; 3° de la délicatesse dans les choses et dans l'expression ; 4° du commerce du monde. Tout cela n'est guère qu'une répétition, assaisonnée plutôt mal que bien, des Discours des Agréments, de la Conversation, etc.

On a attribué, on attribue encore au Chevalier plusieurs écrits, tels qu'un recueil de « Maximes, sentences et réflexions morales et politiques », les « Disgrâces des Amants », et autres bagatelles. Il y a tout lieu de croire que ces écrits proviennent du Chevalier de Mailly, avec lequel on a confondu parfois « notre » Chevalier.

Ces diverses publications, dont deux au moins ont de la valeur, avaient « illustré » le nom de l'auteur dans le monde des Lettres, autant à l'étranger qu'en France même : les nombreuses contrefaçons, faites surtout en Hollande, mettent hors de doute cette notoriété ou — si l'on veut — cette quasi-célébrité. Ce qui atteste également une telle réputation, c'est la reproduction dans maints Recueils, en France comme au dehors, de fragments ou passages tirés des *Conversations*, des *Lettres* et des *Discours*.

Les citations de ces Ecrits abondent chez les Critiques contemporains, particulièrement dans les ouvrages du P. Bouhours. Celui-ci se plaît à relever nombre de traits qu'il approuve presque toujours, soit touchant les idées, soit au sujet des expressions. Il serait aussi long que fastidieux de rappeler toute cette litanie qui traîne dans les *Remarques nouvelles sur la langue française*, dans la *Suite de ces Remarques*, dans les *Pensées ingénieuses des Anciens et Modernes*, etc.. Y aurait-il eu certaine entente, même de la cordialité, entre l'auteur et son interprète ? Ce serait à penser : d'aucuns, à notre connaissance, ne craignent pas de l'affirmer... S'il en fut ainsi, l'accord eût été rétabli entre les Jésuites et l'ancien « ami » de l'auteur des *Provinciales*.

Le renom du Chevalier avait commencé — en France, du moins — bien avant l'heureuse publication de ses *Conversations avec le Maréchal de Clérembaut*. On se souvient des termes (si grandiloquents), de la dédicace des *Observations de M. Ménage sur la langue française*, où Méré se trouve exalté déjà pour « son esprit », pour « son éloquence », pour « son savoir » — alors qu'il n'avait pas encore atteint sa trentième année. S'il était, dès ce moment, « un des hommes de Paris le plus à la mode », combien le fut-il davantage un peu plus tard, en sa fleur de maturité ! Il est donc à croire et nous croyons qu'il fut supérieur par lui-même, et très sensiblement, à ses diverses productions. C'est pourquoi Dangeau, qui l'avait beaucoup connu à la Cour, dans le monde, surtout au jeu, a relaté sa fin dans le *Journal* qu'il a laissé avec ces mots expressifs : « C'était un homme d'infiniment d'esprit qui a fait des livres qui ne lui font guère d'honneur. » Dangeau, cette fois, avait bien observé et bien jugé.

Ainsi, à vrai dire, l'homme de salon qu'était le

Chevalier valait incomparablement mieux que l'homme de lettres : le causeur dut éclipser l'écrivain. Il était digne, à ce point de vue, de figurer dans son temps aux côtés de Balzac, de St-Evremond, de Bussy-Rabutin, de La Rochefoucauld lui-même.

D'habitude, comme en témoigne Ménage, il montrait en conversant savoir et esprit, mais dans une juste mesure ; de plus, sa tenue était parfaite, son tact exquis, sa douceur de langage extraordinaire. Toutefois, il y avait des cas où cette douceur se changeait en animation, peut-être en éclat : ce phénomène dut se produire par exemple, certain jour — chez le Président Lamoignon — lors d'une grande discussion entre Méré en personne et le P. Rapin (1). Il s'agissait de prouver quel est le premier poète du monde, Virgile ou Homère ! Rapin opta pour Virgile, Méré pour Homère. il fallut développer, de part et d'autre, les arguments décisifs. Or, on sait le culte que le Chevalier professait à l'égard du poète grec : raisons, sentiments, art et génie, tout dut être invoqué par lui d'une façon saisissante. Son esprit brilla d'un vif éclat, son savoir se déploya grandiosement ; et, à l'appui du savoir et de l'esprit, le cœur s'émut bientôt et vibra sans doute à pleins accents. Méré remporta la victoire ! Son adversaire en appela de-

(1) C'est le P. Rapin qui raconte la scène, dans ses OBSERVATIONS SUR LES POÈMES D'HOMÈRE ET DE VIRGILE, mais il se garde bien de nommer son contradicteur ; il dit seulement, dans la dédicace de ces OBSERVATIONS, qu' « il défend les intérêts de Virgile contre *un des plus célèbres et des plus honnêtes hommes du siècle* qui avait soutenu ceux d'Homère ».

Le « célèbre et honnête homme » en question ne peut être, selon nous, que le Chevalier de Méré.

Cette désignation nous paraît. confirmée (dans la même dédicace) par une allusion ironique et vengeresse aux « *docteurs* qui font parade de leur savoir en grec et d'une érudition supérieure ».

vant le grand public par des *Observations* tardives et surannées (1).

Ce talent, ce don extraordinaire de causeur était plein de charme, captivant, irrésistible — car il avait pour double fondement l'expérience et le bon sens. La foi en soi-même du Chevalier, si grande, si forte, ne pouvait nuire aux effets de sa discussion : quiconque est convaincu, inébranlablement convaincu, sait entraîner d'ordinaire ceux qui l'écoutent. Il est curieux de s'imaginer, dans ces conditions, les entretiens, les conversations qu'il put avoir — à esprit et à cœur ouverts — avec des causeurs éminents tels que le maréchal de Clérembaut, Balzac, Saint-Evremond, La Rochefoucauld, sans oublier Pascal !

Il n'y a guère à dire du maréchal de Clérembaut, puisque le livre spécial de Méré, *Les Conversations*, est le reflet (assez exact sans doute) de ses paroles, de ses idées. Quoique bègue, il s'énonçait aussi bien que possible après les premiers mots plus ou moins difficiles à émettre : l'entraînement lui restituait la faculté de parler, de bien parler. Sa réputation d'esprit était incontestable, tant à la Cour que dans la société des Précieuses.

Entre Balzac et Méré, tout ou presque tout roulait — dans leurs entretiens — sur les langues anciennes et modernes. Pour Balzac, en effet, les idées comptaient peu ; ce qui importait, c'était l'art de s'exprimer, c'était la rhétorique, l'éloquence. Le plus souvent, son partenaire adoptait sa manière de voir ou du moins prenait garde de le contredire. Une fois seulement, celui-ci faillit rompre à propos d'une

(1) Sainte-Beuve, en parfait critique, a observé que Rapin avait « peu de fond solide » comme classique, que « le véritable antique l'étonnait », etc. (PORT-ROYAL, t Ier, p. 483) Nous ajouterons ici qu'un *versificateur latin*, tel que Rapin lui-même, devait préférer Virgile à tous autres poètes y compris Homère.

Ode de Chapelain qu'il avait critiquée, voire dédaignée — avec raison, d'ailleurs — à l'encontre de son ami. Son ami ! ai-je dit, le terme n'est point exagéré, parce qu'il y eut, en certain temps, de nombreuses parties de plaisir (où la littérature ne perdait pas ses droits) au château de Balzac, rendez-vous commun des Plassac, des Méré et autres gentilshommes voisins ; notez que le castel de Beaussais était peu distant de Balzac même.

Les relations du Chevalier avec Saint-Evremond ne durèrent pas longtemps, vu le « départ » et l'exil de ce dernier — mais la sympathie de l'un pour l'autre dut être assez prononcée : n'y avait-il pas réciprocité de goûts et parfois d'idée, outre le rapprochement, la fraternité d'armes ? Ce qui les rapprocha encore davantage, ce fut la connaissance presque simultanée de Ninon de Lenclos. Quel échange de propos, de sentiments, de pensées entre ces trois personnages ! On sait que Saint-Evremond n'oublia jamais Ninon pendant son long exil et correspondit avec elle le plus assidûment possible. De son côté, il n'est pas présumable que le Chevalier ait négligé l'exilé — quoiqu'il n'y ait aucune lettre de l'un à l'autre dans la Correspondance qu'il a publiée. Tous deux, du reste, avaient des affinités remarquables durant une période qui s'est prolongée assez tard : scepticisme et épicurisme, professés en commun, les unirent étroitement. Un lien littéraire se forma par surcroît : amateurs de Pétrone autant l'un que l'autre, ils traduisirent — chacun de son côté — le fameux épisode de la *Matrone d'Ephèse*.

La délicatesse et l'honnêteté, voilà quel fut le trait d'union complet entre Méré et La Rochefoucauld ; cela paracheva la connaissance ébauchée du temps où La Rochefoucaud était (de 1646 à 1651) gouverneur de Poitou. « Un si parfait honnête homme »,

s'est écrié le Chevalier en parlant de lui : à son point de vue, c'était tout dire ! Cet « honnête homme », en son privé, avait un tact infini ; de plus, en compagnie choisie, restreinte, il parlait à ravir, avec une douce élégance, avec une grâce des plus insinuantes — et l'auteur des *Lettres* en cite un exemple typique qu'il nous a plu de reproduire. Plutôt que Corbinelli, qui s'est vanté d'avoir collaboré aux *Maximes* de La Rochefoucauld, combien Méré eût été digne d'y participer, d'y prêter son concours en ce qui le touchait spécialement ! Mais nous avons une compensation : nombre de pensées et de sentences, éparses dans les œuvres du Chevalier, peuvent briller encore à côté de celles de La Rochefoucauld.

Si Mitton avait réalisé l'*honnête homme* dans la classe dite moyenne, La Rochefoucauld réalisa ce type au suprême degré dans l'aristocratie même, au plus haut de l'échelle sociale : outre ses qualités extrinsèques, ce fut là pour Méré le motif déterminant de sa sympathie, de sa préférence à son endroit. Ce sentiment alla chez lui — on l'a vu — presque jusqu'à l'enthousiasme.

Il sied d'en convenir : à cette époque, peu après la Fronde, la chose était rare et ceux qui la représentaient si bien, à l'instar de La Rochefoucauld, méritaient estime, honneur, et plus encore, admiration !

Selon le Chevalier, on ne peut être vraiment « honnête homme » qu'à la double condition, 1° de se connaître à toutes sortes de bienséances ; 2° de savoir les pratiquer au mieux. Sur cette théorie fondamentale — à ses yeux — reposent des idées secondaires qui la complètent et même l'agrandissent. Ainsi, il faut s'enrichir l'esprit, s'orner le cœur des qualités ou vertus les meilleures ; enfin, il faut faire participer à cet idéal le monde qui vous approche et

vous entoure (1). En somme, l'honnêteté, la vraie honnêteté, c'est le pivot auquel tout doit aboutir, afin d'être heureux soi-même et de rendre les autres heureux. Bien penser et bien faire, après tout, n'est-ce pas réellement la morale ? N'est-ce pas la philosophie même, comme le dit Sainte-Beuve, revêtue de tous ses charmes ?

Ces théories-là, à franchement dire, ces idées avaient de la valeur et de l'importance au milieu du XVIIe siècle, surtout après la Fronde — au sortir de ces troubles si graves où la Société se trouvait en désarroi et où il n'y avait plus guère de moralité ni de civilité.

Le Chevalier a eu du mérite à se faire alors le prosélyte de la bonne honnêteté ; mais à quoi bon persister à pousser les choses jusqu'au bout, quand Louis XIV avait imposé le *decorum* (au moins en apparence) à la Cour, à la haute Société et de là au reste du monde ?

Grâce à un style net, précis et d'ordinaire élégant, il a su exprimer d'une manière séante, gracieuse même, des idées qui — sous une autre plume — auraient choqué ou paru déplaisantes. C'était donc, il convient

(1) Par contre, on peut vraiment se demander si ce monde-ci, en général, vaut bien tant de bonnes intentions, tant d'efforts. — Imaginez-vous de faire le gentil, l'agréable, le charmant chaque jour, et du matin jusqu'au soir, pour la société d'alentour, pour la galerie : en avant les sourires, les poignées de mains, les minauderies, etc., etc... Eh ! pourquoi tout cela, pourquoi la bouche en cœur à perpétuité ? Certes, si votre entourage est composé de braves gens, il n'y aura rien à rgretter. Quelle heureuse exception, alors ! Mais qu'est-ce donc que la généralité des hommes, qu'est-ce au fond que ce monde dont le Chevalier se préoccupe avant tout ? N'y a-t-il pas la moitié ou plutôt les deux tiers qui n'ont ni bonne foi, ni honneur, ni sentiments quelconques ? De notre temps, en ce siècle de positivisme, de civilisation à outrance (quand ce n'est pas le contraire), les intérêts matériels ont pris tellement de force, d'extension, d'empire que la plupart ne voient, ne sentent, ne raisonnent, ne jugent enfin que par là... L'*honnête homme* du Chevalier serait de mode en l'an 1921 !

de le redire, un véritable écrivain : il avait sa langue à fond, c'est indéniable, et d'autant mieux qu'il connaissait aussi parfaitement que possible les langues d'où elle dérive, le latin et le grec.

Une question intéressante se pose ici : quelle place faut-il attribuer au Chevalier de Méré parmi ses contemporains — parmi ceux, bien entendu ! qui ont écrit avec finesse et art, sinon avec éloquence ? Sainte-Beuve le met à la suite des deux « Epistolaires » de l'époque, Voiture et Balzac. « Ses *Lettres*, dit-il, participent de la manière de tous deux ; il a beaucoup plus de finesse et d'observation morale que Balzac, il sait par moments le monde tout autant que Voiture : son analyse est des plus nuancées... Voiture quoi qu'il en dise, avait l'à-propos, la rapidité, le don du moment — ce qui n'empêche pas aujourd'hui les *Lettres du Chevalier* d'être bien plus intéressantes et plus instructives pour nous que les siennes. » (1) Si le Chevalier, d'après ce jugement, doit être classé à la suite de Voiture et de Balzac, il est à noter, à retenir, qu'il a des qualités de grande importance très supérieures à l'un et à l'autre.

Un éminent professeur, M. Lanson, a publié quelques lettres du Chevalier dans son *Choix de Lettres du* XVII*e siècle*, mais il ne détermine pas le rang qui lui reviendrait d'après lui ; il intercale seulement la correspondance de Méré entre celles de Patru et de Blaïse Pascal lui-même.

Un mot encore — un mot important ! Sainte-Beuve avait complété son jugement sur le Chevalier en affirmant qu'*on ferait un délicieux recueil de ses pensées et de quelques-unes de ses lettres*. Telle a été notre propre opinion à ce sujet : c'est pourquoi nous avons essayé de faire le « délicieux recueil » ainsi prévu.

(1) Voir l'article (déjà cité) de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1848.

SA RETRAITE A BEAUSSAIS. — SA FIN.

Lorsque le Chevalier revint blessé, après sa dernière campagne sur mer, il demeura un assez long temps au château patrimonial de Beaussais ; remis sur pied, convalescent ou guéri, il ne put s'empêcher de revoir Paris, la Cour et la brillante Société d'autrefois. Mais tout était changé, plus ou moins profondément — le monde autant que les habitudes : ceux qu'il avait fréquentés jadis n'étaient plus ou vivaient retirés ; la Cour et la Société s'étaient modifiées à bien ou à mal ; Paris lui-même commençait à prendre un développement nouveau, qui pouvait paraître assez étrange au premier coup d'œil.

Le Chevalier dut se trouver quelque peu dépaysé : à part Mitton, toujours aussi fidèle et dévoué, il n'avait plus presque personne à voir d'ordinaire, en demi-liberté. Restaient les visites à cérémonie, à grande étiquette ! Mais ce train de vie, qui lui avait tant convenu dans son beau temps, n'allait plus à son âge ni à ses goûts.

Le temps de la retraite ne tarda guère à sonner pour lui. Où aurait-il pu mieux être alors, qu'à Beaussais, dans le vieux château de la famille, avec son frère Charles et sa sœur Anne, demeurés tous deux célibataires? C'est ce qu'il fit sans doute, à bref délai, laissant enfin le monde et tous regrets de côté.

D'ailleurs, il avait sa plume, et il lui appartenait, aux moments perdus, de l'exercer tout à loisir. Sa

première occupation, semble-t-il, fut de rédiger les grandes *Conversations* qu'il avait eues à Poitiers, quelques années auparavant, avec le maréchal de Clérembaut ; cette œuvre parut en 1668-1669, et il y a tout lieu de croire qu'il se rendit à Paris pour cette publication. Le succès répondit à son attente. Il reprit la plume, plein de courage, d'espérance et de désirs de gloire.

Mais en 1673, son frère Charles succomba, lui laissant en toute propriété le château et le domaine de Beaussais : il devint dès lors « seigneur de Beaussais et dépendances » ; comme tel, il fut le vassal du duc de Mazarin, baron de Saint-Maixent.

Il avait encore devant lui *dix années*, même plus de dix années — mais à vivre, cette fois, presque en toute indépendance et avec une fortune bien suffisante à la campagne.

Qu'était Beaussais, à cette époque ?

Le château était déjà délabré, mais il y avait encore d'assez beaux restes ; l'ameublement devait être confortable, sinon luxueux. Et quant aux dépendances immédiates, elles ressortissaient assez dignement au principal.

Le jardin situé à côté et derrière le château, mais lui attenant, avait une grande étendue : il touchait par un bout à la douve ou petit étang qui dormait à l'avant du château. Sa situation, sur un léger côteau, paraissait des plus favorables, d'autant qu'il s'offrait au soleil levant.

Tout autour s'étendait le domaine dit « de Beaussais. »

Il était composé de quatre fermes ou métairies — savoir :

1° Métairie du Bourg,

2° Métairie des Chaulmes,

3° Métairie du cimetière de Ruchape,

4° Métairie du Courtioux (subdivisée en « petit » et « grand » Courtioux). Deux moulins s'y rattachaient, l'un à eau, l'autre à vent. Enfin, deux chapelles — à La Touche et à la Challerye — complétaient la seigneurie.

Château et domaine valaient, alors, plus d'un demi-million de francs (de nos jours) ; le revenu variait, bon an mal an, de 12 à 15.000 fr. toujours de notre monnaie — y compris, s'entend, les accessoires ou « menus suffrages » qui avaient chaque année quelque importance.

Or, 12 à 15.000 fr. de revenu à la campagne, lorsqu'on a déjà logement, produits de basse-cour et de jardin, chauffage, vin, etc..., n'est-ce pas suffisant pour un homme seul, fût-il même gentilhomme ?

Le Chevalier qui avait subi — surtout pendant ses campagnes de terre et de mer — nombre de vicissitudes, d'ennuis et de privations, s'est estimé heureux, très heureux de cette existence : il a vécu ainsi, pendant plus de dix ans, en propriétaire, en hobereau, en seigneur; tantôt se promenant, tantôt écrivant; au besoin, le jeu et les autres distractions ne lui manquaient pas, et au besoin aussi les excursions au gré de sa fantaisie, soit chez les gentilshommes ses voisins, soit à Niort, ou à Poitiers.

A la mort de son frère aîné, il demeura seul avec sa sœur Anne qu'il affectionnait vivement... Elle disparut aussi en 1676. Mais, par bonheur, sa solitude ne tarda point à être fréquentée, puis égayée par une autre femme, toute jeune et charmante : cette femme était sa belle-sœur utérine — ou *nièce*, à la mode du Poitou — Charlotte du Plantis du Landreau, veuve peu après son mariage avec le marquis de Sepvret.

Le Chevalier, on le sait déjà, était épicurien, voire

quelque peu sybarite ; de plus, il était gourmet. Il aimait fort toutes ses aises, ainsi que les satisfactions de la table.

Il est curieux de l'entendre lui-même célébrer les enchantements, les merveilleux produits du pays qu'il habitait :

« Ma maison est située dans un agréable vallon « et environnée de prés et de fontaines. Le terroir « me donne les meilleurs fruits et les meilleures « viandes qu'on puisse désirer... Perdreaux, cailles, « carpes, truites, truffes, champignons, *melons*, pê-« ches, muscats, figues, etc..., je trouve de tout « cela sans sortir de chez moi, et du vin, Dieu mer-« ci ! qui ne le cède guère à celui du clos d'Avenet « ni des Célestins de Mantes » (1).

Les melons ornaient souvent sa table — et il en a fait même une apologie des plus senties. Parlant des melons de Moissac, il dit qu' « ils ont un goût délicieux et une odeur plus suave que celle de l'ambre » ; puis il ajoute : « le melon a cet avantage sur tous les autres fruits qu'il s'accommode avec toutes sortes de viandes, qu'on en mange tout le long du repas et qu'il augmente la bonté du vin au lieu que les autres le diminuent. » A l'éloge des melons, il fait succéder l'éloge des ananas et celui des oranges, tant de la Chine que du Portugal.

Après un bon déjeûner, il lui plaisait sans doute de faire çà-et-là des promenades au soleil, à travers la campagne pleine de fraîcheur et de verdure, car, comme il l'a écrit, « il aimait les chants des oiseaux dans les bocages, le murmure d'une eau vive et claire, les cris des troupeaux dans les prairies... Personne ne goûtait plus que lui l'air vif et gai du printemps, ni

(1) Tous les passages cités ici sont extraits des *Lettres du Chevalier*, particulièrement de celles adressées à Mitton.

les plaisirs de l'automne. En tous temps, un beau jour, une douce nuit le charmaient. »

Le voilà, n'est-ce pas ? en plein bucolisme. Mais ne craignez qu'il abuse jamais d'une sentimentalité quelconque. Non, il l'a déclaré il n'abuse de rien : il est devenu philosophe ou plutôt « sage » et réservé, prudent surtout. En quelques mots expressifs, et sans doute sincères, il a dépeint son existence à Beaussais :

« Je goûte ici beaucoup de repos, rien ne m'in-
« commode, je me porte bien ; je me promène pour
« avoir de l'appétit ; je rêve, je lis, j'*écris* ; je dors
« 5 ou 6 heures de bon sommeil... »

Cette vie-là, c'est la vie du bourgeois-gentilhomme : après tant d'agitations de toutes sortes, après tant de campagnes sur terre et sur mer, Méré pouvait-il aboutir à mieux ? Eût-il pensé, imaginé, qu'il mènerait — sur la fin de ses jours — une existence plus calme, plus douce, meilleure enfin à tous points de vue ?

Entre autres occupations (distractions, voulons-nous dire), il avoue qu'il *écrivait*. Qu'écrivait-il donc ? Passé un certain âge, la plume doit tomber des mains, à moins d'obligations impérieuses. Tel n'était point son cas, vu l'aisance et la liberté dont il jouissait. Une autre exception est tolérée, autorisée même : c'est lorsque le vieillard — qui a été quelqu'un, au moins quelque chose — croit devoir laisser des « Mémoires ». Sans conteste, les Mémoires du Chevalier auraient un vif intérêt. Quels récits émouvants, en ce cas, sur le mouvement littéraire de la première moitié du siècle, sur la vie mondaine avant et après la Fronde, sur les dessous politiques du temps de Richelieu et de Mazarin, sur les débuts du Grand Règne, avant tout sur certains faits de la

vie de Mme de Maintenon et aussi de Pascal lui-même ! Tout cela est perdu pour nous : Méré n'a rien écrit là-dessus ; personne, du moins, ne l'a su ou ne l'a dit.

Et pourtant, son intention ferme était bien de composer un *grand ouvrage qui n'aurait jamais péri*... Dans une lettre à Mme Bitton (1), il avoue ce projet : « j'observe les secrets de la nature pour y découvrir de nouvelles beautés qui puissent prendre la place de celles qui remplissaient mon cœur et mon esprit, et je dis quelquefois

Laissons, avant que de mourir.
Des traits si vifs d'une peinture
Qu'on ne la puisse voir périr
Qu'en la perte de la nature.

« A quelque heure, Madame, vous jugerez si j'aurai bien su peindre. »

D'autre part, il aurait dévoilé le même dessein d'un *grand ouvrage* à son ami dévoué Mitton — mais, cette fois, sans spécifier l'objet de son œuvre. Mitton lui répondit : « Vous me mandez que vous songez à faire un ouvrage qui ne périsse jamais. Je sais bien que, si quelqu'un pouvait en venir à bout, ce serait vous ! Mais le monde en vaut-il la peine ? Ces choses-là ne se font pas sans beaucoup de travail. On incommode sa santé par des méditations profondes, et la récompense en est bien légère ; le parti le plus sûr, ce me semble, est de ne songer qu'à des choses simples, et même badines, et d'en revenir toujours là. »

Le Chevalier a-t-il jamais commencé le grand ouvrage en question, quel qu'il fût ? Il n'en est resté, paraît-il, aucune trace, aucun vestige. Notre opinion

(1) *Lettres du Chevalier de Méré* : XLIXe lettre.

est qu'il a suivi tout simplement les conseils de Mitton, qui ne sont pas à dédaigner — surtout lorsqu'on devient octogénaire.

D'ailleurs, sa *nièce* ou belle-sœur (comme il plaira de la qualifier), la marquise de Sepvret devait remettre à l'abbé Nadal les *manuscrits* laissés par lui et consistant en quatre petits traités sur l'Honnêteté, l'Eloquence, la Délicatesse et le Commerce du monde. L'abbé Nadal se fit un devoir de publier ces écrits, sans faire dans sa Préface la moindre allusion à autre chose — nous voulons dire sans allusion au « grand ouvrage » projeté. Ne pourrait-on croire que ces *Œuvres posthumes* seraient une partie, au moins, de ce grand ouvrage? L'Honnêteté demeura l'idée fixe du Chevalier, et tout, selon lui, y devait aboutir. S'il en fut ainsi, ce qui est bien probable, ces 4 pauvres traités ressembleraient à l'ombre d'un « grand » feu d'où ne peut sortir que l'ombre d'une fumée.

L'Editeur aussi distingué que consciencieux des *Œuvres de Pascal*, M. Brunschvicg, a découvert à la Bibliothèque Mazarine (legs Faugère, n° 4556) un manuscrit qui proviendrait du Chevalier de Méré (1). Ce serait là, au premier coup d'œil, une espèce de Mémoires du Chevalier : mais tout d'abord le manuscrit n'est point autographe, puis il ne porte pas — que nous sachions — sa signature personnelle. Il semble qu'un auditeur, disciple ou secrétaire quelconque, aurait recueilli chaque jour les paroles du Maître — paroles sans suite et sans liaison aucune. Tout est écrit à bâtons rompus. Disons le mot : c'est une série perpétuelle de coq-à-l'âne.

Un professeur émérite, M. Boudhors, a fait de ce

(1) Voir *Œuvres de Pascal* (Hachette, 1908), t. III, p. 110, sqq.

manuscrit une Etude spéciale (1), et il paraît ajouter foi à toutes, à presque toutes les choses ainsi rapportées.

Il nous est impossible d'admettre, non seulement l'authenticité, mais les apparences mêmes de réalité des racontars compilés de cette façon, pêle-mêle, à la diable. Autrement, il faudrait supposer que le Chevalier serait, à son déclin, tombé réellement en enfance.

Laissons-lui — comme de droit — le bénéfice, l'honneur de ses 80 ans vraiment dignes et intacts.

80 ans ! C'est l'âge où tout homme (qui a pu l'atteindre), entrevoit le dernier horizon, où il dit vaguement adieu au passé, où il va s'apprêter pour la vie future plus ou moins lointaine encore ; désormais, sans se désintéresser du présent, il se détache peu à peu des choses ordinaires, vit davantage au dedans de soi-même et s'élève, autant par ses sentiments que par ses pensées, au-dessus de l'humanité.

Le Chevalier allait, sans doute, se recueillir en prévision de cette destinée que lui faisaient prévoir les fatigues de ses longues et rudes campagnes militaires. Mais voici qu'au début même de sa 80e année, il apprit une grande, une étonnante nouvelle — le mariage de son ancienne élève, Françoise d'Aubigné, avec le Roi de France, avec S. M. Louis XIV en personne ! Il avait prévu, il est vrai, de belles destinées pour cette femme, car il savait de quelle intelligence et de quels charmes elle était douée... Et ces charmes, ne les devait-elle pas jusqu'à un certain point à Méré lui-même, qui avait su les affiner au point de les rendre irrésistibles ? Mais, malgré tout, de là au mariage légitime (quoique secret) avec un

(1) 1 vol. in-8, de 54 pp. (extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*). Paris, A. Colin, 1913.

Souverain de cet ordre et de cette puissance, quelle distance prodigieuse, inouïe ! Il dut en être flatté pour lui-même en dépit des « oublis » de son élève — et ç'a été là, sans doute, sa dernière, sa suprême satisfaction mondaine.

Lui qui avait été épicurien durant sa longue vie, renia-t-il vers la fin ses idées favorites ? Il put atténuer, alors, réduire ou modifier cette doctrine — mais l'abandonner, jamais ! Ce qu'on a professé et pratiqué pendant plus d'un demi-siècle ne saurait être délaissé ou méconnu. L'abbé Nadal a certainement exagéré, quand il a dit de celui dont il éditait les *Œuvres posthumes* : « il épura dans la solitude des sentiments qui l'éloignaient encore de Dieu. » Tel nous l'avons vu, tel il est resté — à peu de chose près — jusqu'au bout.

Si l'épicurisme s'allie avec le catholicisme, ce qui s'est vu souvent et se voit encore, on peut penser que, tout en restant épicurien, il s'est rapproché de plus en plus de la religion de Celui qu'il appelait *in extremis* le « Sauveur du monde ». Mais, pour nous, un pareil amalgame ne saurait être — à moins d'inconséquence. Combien plus Pascal l'aurait repoussé au nom de l'orthodoxie !

Quant au scepticisme, il ne lui fut pas difficile de s'en dépouiller tout à fait, car il n'en avait jamais eu que les apparences. Il a été sceptique des lèvres, rien de plus, avec ses compagnons de jeunesse. Au fond, n'avait-il pas toujours conservé les principes mêmes du spiritualisme puisés dans Platon ? L'influence de sa belle-sœur, la marquise de Sepvret, l'amena peu à peu et sans trop de difficultés des idées platoniciennes aux idées chrétiennes.

N'avait-il pas subi également le contre-coup lointain, mais durable, de ses discussions avec Pascal ? Celui-ci déposa peut-être dans son esprit (même à

son insu) quelque germe religieux qui devait se développer et s'agrandir à l'occasion.

En somme, croyons-nous, le Chevalier n'avait pas de ces convictions profondes que l'on se fait soi-même et qui sont plus fortes que la mort.

Le 29 décembre 1684, vers huit heures du soir, il jouait au piquet — près d'un bon feu, sans doute — avec sa jeune et charmante belle-sœur. Tout-à-coup, il s'affaissa, perdit connaissance et exhala un suprême, un dernier soupir. C'en était fait d'Antoine de Gombaud, Chevalier de Malte, Seigneur de Beaussais !

Les archives de la commune actuelle de Beaussais contiennent l'acte d'inhumation (1) qui est conçu en ces termes : « aujourd'hui, trentième décembre mil six cent quatre-vingt-quatre, a été enterré en cette Eglise, au-devant du grand autel, messire Antoine Gombaud, Chevalier, Seigneur de Méré, après avoir reçu tous les saints sacrements de l'Eglise. Il mourut sur les 8 heures du soir, le 29 dudit mois de décembre en présence des soussignés »

Suivent les signatures :

« Charlotte du Plantis du Landreau,

« Comenge,

« M. Devallée, prieur de Beauvais. »

Ainsi, il est dûment constaté que le Chevalier mourut en présence de sa belle-sœur et de deux abbés, Comenge et Devallée. Mais s'il mourut presque subitement, comment fut-il possible de l'administrer ?

(1) Cet acte est reproduit dans une brochure de M. Brémond d'Ars (Niort, L. Clouzot, 1869).

Comment, surtout, lui donna-t-on *tous les sacrements* de l'Eglise ? N'ayons garde d'insister.

Il est à penser (ce qui est très probable) que Méré avait fait un dîner exquis en compagnie de sa belle-sœur et des deux abbés, qu'il avait bu alors du meilleur vin de son terroir, et qu'ensuite — pour digérer au mieux — il eut l'idée de jouer aux cartes avec sa belle-sœur ; c'est alors qu'une congestion dut l'emporter d'une façon soudaine. Heureuse fin, après tout, pour celui qui avait vécu presque toujours en épicurien et qui, après une longue période d'agitation, sut goûter pendant dix bonnes années tous les agréments de la vie de campagne.



LE CHEVALIER DE MÉRÉ

LETTRES

ET

FRAGMENTS CHOISIS

SECONDE PARTIE

LETTRES

PASCAL ET MÉRÉ
aux débuts de leur liaison

Le récit qui va suivre éclaire un côté assez obscur de la vie de Pascal : il explique son détachement (passager) des mathématiques, ses rapports avec les beaux-esprits de l'époque, sa première échappée vers la vie mondaine. C'est là un fait historique d'un vif intérêt.

Je ne vois rien de si rare, ni qu'on doive tant rechercher, que d'avoir du goût et de l'avoir fin — surtout dans les choses qui concernent l'esprit et les agréments... Avoir de l'esprit en tout et bien juger de tout, c'est presque une même chose... Cet esprit, la nature en donne une partie, et le commerce du monde l'autre, mais principalement les profondes méditations ; en cela, les bons maîtres sont fort nécessaires.

Du reste, ce n'est pas une occupation pénible ni fâcheuse que d'acquérir de l'esprit. Les plus attachés à leurs sens et les plus libertins s'y plaisent, quand on leur en ouvre l'entrée et qu'on les y mène

agréablement. Tout ce qui nous apporte cette lumière d'intelligence nous agrée, et je vous assure qu'il n'est pas difficile de l'acquérir.

Outre que je comprends la chose en elle-même, je le sais par tant d'expériences qu'il m'est impossible d'en douter ; je vous en dirai une, s'il vous plaît de l'entendre.

...Je fis un voyage avec le D. D. R. (duc de Roannez) qui parle d'un sens juste et profond, et que je trouve de fort bon commerce. M. M. (Mitton) que vous connaissez et qui plaît à toute la Cour, était de la partie ; et parce que c'était plutôt une promenade qu'un voyage, nous ne songions qu'à nous réjouir et nous discourions de tout.

Le D. D. R. (duc de Roannez) a l'esprit mathématique, et pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme (*c'était Pascal !*) entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela. Ces Sciences ne donnent pas les agréments du monde ; et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair, et nous rapportait les bons mots du Lieutenant criminel d'O ; nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser : cependant, nous lui parlions de bonne foi.

Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et, ne faisant plus qu'écouter ou qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelques observations. Cela fut bien remarquable, qu'avant

que nous fussions arrivés à P. (Poitiers), il ne disait presque rien qui ne fût bon et que nous n'eussions voulu dire — et, sans mentir, c'était être revenu de bien loin.

Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris un tout autre esprit était si visible, que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande ; il nous la faisait connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse :

Quel subit changement du sort qui me conduit !
J'étais en des climats où la neige et la glace
  Font à la terre une horrible surface
Pendant cinq ou six mois d'une profonde nuit.

Après, quand le soleil y revient à son tour,
Il se montre si bas, et si pâle et si sombre,
  Que c'est plutôt son fantôme ou son ombre
Que l'aimable soleil qui ramène le jour.

Dans un triste silence et comme en un tombeau
Je cherchais à me plaire, où l'extrême froidure
  Ensevelit au sein de la nature —
Par un nuage épais — ce qu'elle a de plus beau...

« Cependant, continuait cet homme, je ne laissais pas d'aimer des choses qui ne me pouvaient donner que de tristes plaisirs, et je les aimais, parce que j'étais persuadé que les autres ne pouvaient connaître que ce que j'avais connu. Mais enfin je suis sorti de ces lieux sauvages ; me voilà sous un ciel pur et serein. Et je vous avoue que d'abord n'étant pas fait au grand jour, j'ai été fort ébloui d'une lumière si vive — et je vous en voulais un peu de mal : mais, à cette heure que j'y suis accoutumé, elle me plaît, elle m'enchante, et, quoique je regrette le temps que j'ai perdu, je suis beaucoup plus aise de celui que je

gagne. Je passais ma vie en exil, et vous m'avez ramené dans ma patrie. Aussi, vous ne sauriez croire combien je vous suis obligé. »

Depuis ce voyage, il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son abjuration.

(Extrait du DISCOURS DE L'ESPRIT.)

LETTRE A MONSIEUR PASCAL

DISCUSSION SCIENTIFIQUE ENTRE PASCAL ET MÉRÉ

D'après le récit qui précède, le Chevalier croyait Pascal absolument distrait, désabusé même des mathématiques ; mais c'était là une erreur. Dès qu'il s'en aperçut, il tenta une nouvelle mainmise à son endroit et lui fit — en cette lettre — une leçon pleine de hauteur, sinon d'impertinence. En tout cas, il y discute contre lui certaines questions scientifiques, entre autres la divisibilité de l'infini.

La lettre est longue, mais il importe — vu les deux personnalités en jeu — de la reproduire tout entière.

Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois que vous n'étiez plus si persuadé de l'excellence des Mathématiques ? Vous m'écrivez à cette heure que je vous en ai tout à fait désabusé et que je vous ai découvert des choses (1) que vous n'eussiez jamais vues si vous ne m'eussiez connu.

Je ne sais pourtant, Monsieur, si vous m'êtes si

(1) Le Chevalier exagère ici singulièrement, et on peut douter de la lettre que lui aurait « écrit » Pascal... Si Pascal lui avait écrit à tel sujet, pourquoi n'a-t-il pas reproduit sa lettre, comme il l'a fait pour d'autres de ses correspondants ?

obligé que vous pensez. Il vous reste encore une habitude que vous avez prise en cette Science à ne juger de quoi que ce soit que par vos démonstrations, qui le plus souvent sont fausses. Ces longs raisonnements tirés de ligne en ligne vous empêchent d'entrer d'abord en des connaissances plus hautes qui ne trompent jamais.

Je vous avertis aussi que vous perdez par là un grand avantage dans le monde, car lorsqu'on a l'esprit vif et les yeux fins on remarque à la mine et à l'air des personnes qu'on voit quantité de choses qui peuvent beaucoup servir ; et si vous demandiez, selon votre coutume, à celui qui sait profiter de ces sortes d'observations sur quel principe elles sont fondées, peut-être vous dirait-il qu'il n'en sait rien et que ce ne sont des preuves que pour lui.

Vous croyez, d'ailleurs, que pour avoir l'esprit juste et ne pas faire un faux raisonnement, il vous suffit de suivre vos Figures sans vous en éloigner, et je vous jure que ce n'est presque rien — non plus que cet art de raisonner par les règles, dont les petits esprits et les demi-savants font tant de cas. Le plus difficile et le plus nécessaire pour cela dépend de pénétrer en quoi consistent les choses qui se présentent, soit qu'on veuille les opposer ou les comparer, ou les assembler ou les séparer, et dans le discours en tirer de conséquences bien justes. Vos nombres ni ce raisonnement artificiel ne font pas connaître ce que les choses sont : il faut les étudier par une autre voie ; mais vous demeurerez toujours dans les erreurs où les fausses démonstrations de la Géométrie vous ont jeté, et je ne vous croirai point tout à fait guéri des Mathématiques tant que vous soutiendrez que ces petits corps dont nous disputâmes l'autre jour se peuvent diviser jusqu'à l'infini.

Ce que vous m'en écrivez me paraît encore plus éloigné du bon sens que tout ce que vous m'en dîtes dans notre dispute. Eh ! que prétendez-vous conclure de cette ligne que vous coupez en deux également, de cette ligne chimérique dont vous coupez encore une des moitiés, et toujours de même jusqu'à l'éternité !.. Mais qui vous a dit que vous pouvez ainsi diviser cette ligne, si ce qui la compose est inégal comme un nombre impair ?

Je vous apprends que, dès qu'il entre tant soit peu d'infini dans une question, elle devient inexplicable, parce que l'esprit se trouble et se confond. De sorte qu'on en trouve mieux la vérité par le sentiment naturel que par vos démonstrations.

Vous m'alléguez qu'on ne se peut figurer un corps si petit qu'on ne lui donne une circonférence, un côté droit, un côté gauche, un dans le haut, l'autre dans le bas, et qu'ainsi on le voit toujours divisible. Que voulez-vous conclure par là ? Mais que dites-vous du Globe, quand il tourne sur son centre qui demeure immobile ? Est-ce quelque chose que ce centre, ou rien du tout ? Si ce n'est rien, vos démonstrations se fondent sur une chimère, et vous n'y devez pas avoir beaucoup de foi. Que si c'est je ne sais quoi à sa mode, je n'ai pas plus de peine à me représenter ce je ne sais quoi rempli que vide ; et néanmoins il faut que je me le figure indivisible, si je veux qu'il soit fixe et sans mouvement quand le Cercle tourne sur son point du milieu.

Je crois que l'erreur où vous êtes vient principalement de ce que les géomètres n'ont pas pris garde qu'une chose peut bien être matérielle sans être un corps ; car on entend — sous ce mot de corps — une matière composée de plusieurs parties, de sorte que la conséquence est bonne que ces parties se peuvent

diviser les unes des autres, mais ce n'est pas à dire que chaque partie considérée en elle-même soit divisible. Et, de fait, cette portion de matière qui n'occupe que le centre du Globe, si elle avait des côtés, ne serait pas immobile quand le Globe tourne. Que si vous répondez qu'il n'y a que l'espace qui demeure fixe et sans mouvement au milieu du Globe ou de la Sphère, vous ne songez pas que vos premiers maîtres qui croyaient vous apprendre quelque chose en vous disant cela ne vous auraient pourtant rien dit, puisque de sa nature l'espace du lieu se trouve inébranlable et qu'il demeure éternellement dans un même état, comme l'espace du temps ne s'arrête jamais.

Vous savez que j'ai découvert dans les Mathématiques des choses si rares que les plus savants des Anciens n'en ont jamais rien dit et desquelles les meilleurs mathématiciens de l'Europe ont été surpris ; vous avez écrit sur mes inventions, aussi bien que M. Huyghens, M. de Fermat et tant d'autres qui les ont admirées. Vous devez juger par là que je ne conseille à personne de mépriser cette Science. Et, pour dire le vrai, elle peut servir pourvu qu'on ne s'y attache pas trop, car d'ordinaire ce qu'on y cherche si curieusement me paraît inutile, et le temps qu'on y donne pourrait être bien mieux employé.

Il me semble aussi que les raisons qu'on trouve en cette Science — pour peu qu'elles soient obscures ou contre le sentiment — doivent rendre les conséquences qu'on en tire fort suspectes, surtout (comme j'ai dit) quand il s'y mêle de l'infini. Une de nos Reines se plaisait à faire disputer sur de pareils sujets où jamais on ne s'accordait, comme si l'oiseau était plus ancien que l'œuf ou l'œuf que l'oiseau — et ses *Mémoires* témoignent bien qu'elle était savante et qu'elle

avait de l'esprit : mais supposez que l'oiseau ne puisse venir sans l'œuf, ni l'œuf sans l'oiseau, comment peut-on décider lequel des deux est le premier ? Les points et les moments sont imperceptibles : qui que ce soit n'en a l'idée bien distincte et ne les voit bien clairement ; néanmoins, on ne laisse pas de les vouloir rapporter les uns aux autres dans une extrême justesse et d'en discourir bien ponctuellement. Nous ne comprenons les points et les moments que de cela seul qu'ils ne sont pas divisibles. Et voyez-vous que ce soit connaître une chose que de savoir seulement ce qu'elle n'est pas ? Cette ignorance fait perdre du temps à chercher tant de fausses démonstrations qui renversent le bon sens, comme de prouver par des conséquences qui paraissent vraisemblables que deux corps se peuvent toujours approcher sans jamais se joindre, et tant d'autres de cette espèce. Mais il se faut souvenir que le bon sens ne se trompe guère et qu'à la réserve des choses surnaturelles tout ce qui le choque est faux.

« Je ne conçois pas, dites-vous, que rien de matériel soit indivisible ». Peut-être ne le conçois-je pas non plus que vous, et je vois pourtant bien que la conséquence que vous en tirez — à savoir, qu'il s'y trouve une infinité de parties — n'est pas juste. Eh ! que savez-vous si ce n'est point le défaut de votre imagination, ou même celui de ce petit corps qui, pour sa petitesse, ne peut venir à la connaissance des sens ? Ne conclurons-nous pas de la même sorte que tout ce que nous ne pouvons comprendre n'est qu'un songe ? Et comprenez-vous bien une chose que vous êtes contraint d'avouer par vos principes qu'un grain d'or suffirait à dorer tout l'argent, tout le cuivre, tout le plomb, tout le fer, tout le bois, et toutes les matières qui se peuvent dorer ? « Oui, me direz-vous,

pourvu que ce grain fût bien ménagé ». Mais comment ménager quand il faut faire une dépense infinie ? Et puis, à quoi bon ménager ce qui ne se peut épuiser ? Il me semble qu'un grand esprit comme vous devrait être au-dessus des Arts et des Sciences, bien loin de s'y laisser empiéter et d'en être esclave.

Je vous demande encore si vous comprenez distinctement qu'en la cent-millième partie d'un grain de pavot il y pût avoir un monde non seulement comme celui-ci, mais encore tous ceux qu'Épicure a songés. Pouvez-vous comprendre dans un si petit espace la différence des grandeurs, celle des mouvements et des distances (1) ? — de combien le soleil est plus grand que ce petit animal qui luit quelquefois dans la nuit, et de combien la vive clarté de ce grand astre surmonte cette faible lueur ?

Pouvez-vous concevoir, en ce petit espace, de combien le soleil va plus vite que Saturne, ou si le soleil est immobile comme quelques-uns en sont persuadés ? Pourriez-vous supputer — ni vous, ni Archimède — en un lieu si serré, de combien le mouvement du boulet qui sort du canon surpasse l'allure d'une tortue ? Trouverez-vous dans un coin si étroit les justes proportions des éloignements, de combien les étoiles sont au-dessus de la terre au prix de la lune ? Mais sans aller si loin, vous pouvez-vous figurer dans ce petit monde de votre façon la surface de la terre et de la mer, tant de profonds abîmes dans l'une et dans l'autre, tant de montagnes, tant de val-

(1) Au sujet de cet alinéa et de ce qui suit, Ernest Havet a noté : « il y a beaucoup de bon sens dans tout ce badinage » C'est très vrai, mais on observera que Méré confond dans cette lettre et la divisibilité de l'espace et la divisibilité de la matière, ce qui est, et doit être distinct, sous peine d'ambiguité. Par là, on peut se donner beau jeu, et Méré n'y manque pas.

lons, tant de fontaines, de ruisseaux et de fleuves, tant de campagnes cultivées, tant de moissons qui se recueillent, tant de forêts dont les unes sont debout et les autres coupées, tant de villes, tant d'ouvriers dont les uns bâtissent et les autres démolissent ? Et quelques-uns font des lunettes d'approche qui ne laissent pas de servir parmi ces petits hommes, parce que leurs yeux et tous leurs sens sont proportionnés à ce petit monde. Quoi donc ! tous ces voyages de long cours, ces grands et petits vaisseaux qui font le tour du monde et dont les uns sont si bons voiliers qu'ils ne craignent point les corsaires ; ce grand nombre de combats sur la terre et sur la mer ; la bataille d'Arbelles, où le roi de Perse fut vaincu au milieu de deux cent mille chevaux et de huit cent mille hommes de pied, sans compter tant de chariots armés ; — considérez aussi la bataille de Pharsale où César mit Pompée en fuite, et celle qu'Auguste donna sur la mer où tant de vaisseaux furent brûlés et toutes les forces du Levant dissipées... La bataille de Lépante me semble encore plus considérable, en ce petit monde, à cause du grand bruit de l'artillerie. Et cet épouvantable combat des souris et des grenouilles qu'Homère a chanté d'un si haut ton !

En vérité, Monsieur, je ne crois pas qu'en votre petit monde on pût ranger dans une juste proportion tout ce qui se passe en celui-ci, et dans un ordre si réglé et sans embarras. Surtout, en des villes si serrées, on devrait bien craindre pour le danger des embrasements de faire des feux de joie et de fondre des canons et des cloches. Pensez aussi qu'en cet univers de si peu d'étendue il se trouverait des géomètres de votre sentiment qui feraient un monde aussi petit au prix du leur que l'est celui que vous formez en comparaison du nôtre, et que ces diminutions n'auraient

point de fin. Je vous en laisse tirer la conséquence (1).

Nous ignorons plusieurs choses dont nous ne devons parler que douteusement, comme nous en connaissons beaucoup d'autres que nous pouvons décider ; et, parmi les personnes qu'on pratique, je ne trouve pas moins incommode de ne pas dire ce qu'on sait que d'affirmer ce qu'on ne sait point. Doutons si la lune cause le flux et le reflux de l'Océan, si c'est la terre ou le ciel qui tourne et si les plantes qu'on nomme « sensitives » ont du sentiment : mais assurons que la neige nous éblouit, que le soleil nous éclaire et nous échauffe, et que l'esprit et l'honnêteté sont au-dessus de tout.

Pour ce qui regarde le sujet de notre dispute, je vous dirai franchement ce que j'en pense. Il me semble donc que toutes les parties matérielles dont le monde est composé sont comptées ; leur Créateur en sait le nombre : elles ne croissent ni ne diminuent, puisque rien ne se peut créer ni se réduire au néant, du moins selon l'ordre de la nature. Chaque petite partie que Dieu voit en elle-même a son être à part, et ce petit corps pour subsister n'a que faire d'un autre corps, car rien ne subsisterait nécessairement et tous les corps se pourraient anéantir puisqu'il n'y

(1) Afin de ridiculiser, si possible, les idées de Pascal sur la divisibilité à l'infini, le Chevalier pousse les choses à l'extrême et plaisante d'une façon un peu vive quoique assez spirituelle Pour mettre l'argumentation au point, il faudrait connaître la réponse de Pascal qui n'a pas dû rester court ; malheureusement, on ignore la lettre à laquelle répond ou est censé répondre le Chevalier on ignore aussi la réplique à toutes les curieuses arguties amoncelées par lui en l'espèce. N'aurait-il pas eu quelque intérêt à passer sous silence, les reparties (peut-être trop fortes) de son adversaire ?

Cependant, il est possible d'imaginer la réponse qui aurait été faite d'après certains passages des *Pensées* (Voir édition Havet, 1852, p. 5, sqq. et 356) et surtout d'après les fragments de *L'Esprit géométrique* (même édition Havet, p. 440, sqq.)

en a point qui ne se puisse séparer. Le monde corporel est composé de ces petits corps qui sont de différente nature ; et quoiqu'ils soient si petits qu'ils ne sont presque rien, cependant — à les bien considérer — ce sont les seuls dont l'être est réel et nécessaire. Car les composés, comme un arbre, une fleur ou un fruit, ne subsistent que par hasard et pour un temps, parce que ces petites parties qui les composent se séparent comme elles s'assemblent : de sorte que, selon leur diverse nature plus ou moins noble et leur proportion plus ou moins juste, nous trouvons ce qui s'en compose plus ou moins parfait, et de là vient — pour ces sortes de choses — tout ce qu'on aime et qu'on admire.

Du reste, vous espérez de connaître tout à force d'étudier le monde, je veux dire le monde naturel dans la simplicité qu'il a plu à Dieu de le créer. Car pour le monde artificiel qui dépend des institutions des hommes, vous le négligez en comparaison de l'autre, et je vous en sais bon gré. Aussi, je prends garde que les gens de ce monde artificiel ne se mettent pas en peine de l'autre ; et lorsqu'on leur en parle, c'est un langage qui les surprend.

Mais je vous avertis qu'outre ce monde naturel qui tombe sous la connaissance des sens, il y en a un autre invisible, et que c'est dans celui-là que vous pouvez atteindre à la plus haute science. Ceux qui ne s'informent que du monde corporel jugent pour l'ordinaire fort mal et toujours grossièrement, comme Descartes que vous estimez tant, qui ne connaissait l'espace des lieux que par les corps qui les occupaient, ni l'espace du temps que par la durée de chaque chose. Car il soutient que, si l'on ôtait tous les corps qui sont entre Paris et Madrid, ces deux villes se toucheraient, et chose étrange ! qu'elles se touche-

raient sans s'être approchées : « elles se toucheraient, dit-il, puisqu'il n'y aurait rien qui les séparât ; et elles se toucheraient sans s'être approchées, puisqu'elles seraient encore dans le même endroit... »

Mais sans m'arrêter à le convaincre de cette erreur, sachez que c'est dans ce monde invisible et d'une étendue infinie qu'on peut découvrir les raisons et les principes des choses, les vérités les plus cachées, les convenances, les justesses, les proportions, les vrais originaux et les parfaites idées de tout ce qu'on cherche.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE ***

UNE CONVERSATION DE LA ROCHEFOUCAULD

Cette lettre, suivant la remarque de Sainte-Beuve, est d'un intérêt moral tout particulier : elle nous rend l'entretien d'un si doux et insinuant causeur, qui n'avait de chagrin que ses Maximes, *et à ce titre, elle devrait s'ajouter — dans les éditions de La Rochefoucauld — à la suite des* Réflexions diverses *dont elle semble une application vivante.*

Vous voulez que je vous écrive, Madame, et vous me l'avez commandé de si bonne grâce et si galamment que je n'ai pu vous le refuser. Mais ce qui m'a engagé à vous le promettre me devrait empêcher de vous le tenir. Car je vois par là que vous êtes si délicate en agréments qu'il faut qu'une chose — pour être à votre goût — soit excellente et d'un prix bien rare.

Aussi, Madame, je ne vous écris pas tant par l'espérance de vous plaire que par la crainte de vous désobéir. Et peut-être qu'il serait encore de plus mauvais air de vous manquer de parole que de ne vous rien dire d'agréable. Quoi qu'il en soit, vous me donnez le moyen de me sauver de l'un et de l'autre, en m'ordonnant de vous rapporter la conversation que j'eus avant-hier avec Monsieur de La Rochefoucauld : car il parla presque toujours, et vous savez comme il s'en acquitte.

Nous étions dans un coin de chambre, tête à tête, à nous entretenir de tout ce qui nous venait dans l'esprit. Nous lisions de temps en temps quelques rondeaux, où l'adresse et la délicatesse s'étaient épuisées.

— « Mon Dieu ! me dit-il, que le monde juge mal de ces sortes de beautés ! Et ne m'avouerez-vous pas que nous sommes dans un temps où l'on ne se doit pas trop mêler d'écrire ? »

Je lui répondis que j'en demeurais d'accord, et que je ne voyais point d'autre raison de cette injustice, si ce n'est que la plupart de ces juges n'ont ni goût ni esprit.

— « Ce n'est pas tant cela, ce me semble (reprit-il), que je ne sais quoi d'envieux et de malin qui fait mal prendre ce qu'on écrit de meilleur ».

— « Ne vous l'imaginez pas, je vous prie (lui repartis-je, et soyez assuré qu'il est impossible de connaître le prix d'une chose excellente sans l'aimer, ni sans être favorable à celui qui l'a faite. Et comment peut-on mieux témoigner qu'on est stupide et sans goût, que d'être insensible aux charmes de l'esprit ?

— « J'ai remarqué, reprit-il, les défauts de l'esprit et du cœur de la plupart du monde ; et ceux qui ne me connaissent que par là pensent que j'ai tous ces

défauts, comme si j'avais fait mon portrait. C'est une chose étrange que mes actions et mon procédé ne les en désabusent pas ».

— « Vous me faites souvenir, lui dis-je, de cet admirable génie (1) qui laissa tant de beaux ouvrages, tant de chefs-d'œuvre d'esprit et d'invention, comme une vive lumière dont les uns furent éclairés et la plupart éblouis. Mais parce qu'il était persuadé qu'on n'est heureux que par le plaisir ni malheureux que par la douleur (ce qui me semble, à le bien examiner, plus clair que le jour), on l'a regardé comme l'auteur de la plus infâme et de la plus honteuse débauche, si bien que la pureté de ses mœurs ne le put exempter de cette horrible calomnie.

— « Je serais assez de son avis, me dit-il, et je crois qu'on pourrait faire une maxime que la vertu mal entendue n'est guère moins incommode que le vice bien ménagé.

— Ah ! Monsieur, m'écriai-je, il s'en faut bien garder ! Ces termes sont si scandaleux qu'ils feraient condamner la chose du monde la plus honnête et la plus sainte.

— « Aussi n'usé-je de ces mots, dit-il, que pour m'accommoder au langage de certaines gens qui donnent souvent le nom de vice à la vertu, et celui de vertu au vice. Et parce que tout le monde veut être heureux, et que c'est le but où tendent toutes les actions de la vie, j'admire que ce qu'ils appellent vice soit ordinairement doux et commode, et que la vertu mal entendue soit âpre et pesante. Je ne m'étonne pas que ce grand homme ait eu tant d'ennuis ; la vérita-

(1) Il s'agit là d'Epicure D'après ce philosophe, le but de la vie humaine doit être le bonheur, et le bonheur provient soit de l'activité physique sous toutes les formes, soit plutôt du bien moral. Sa doctrine, d'apparence spécieuse, a été fort dénaturée par ses successeurs et disciples.

ble vertu se confie en elle-même, elle se montre sans artifice et d'un air simple et naturel, comme celle de Socrate. Mais les faux honnêtes gens, aussi bien que les faux dévots, ne cherchent que l'apparence, et je crois que — dans la morale — Sénèque était un hypocrite (1) et qu'Epicure était un saint.

« Je ne vois rien de si beau que la noblesse du cœur et la hauteur de l'esprit : c'est de là que procède la parfaite honnêteté, que je mets au-dessus de tout et qui me semble à préférer — pour l'heur de la vie — à la possession d'un royaume.

« Ainsi, j'aime la vraie vertu comme je hais le vrai vice ; mais, selon mon sens, pour être effectivement vertueux (au moins pour l'être de bonne grâce), il faut savoir pratiquer les bienséances, juger sainement de tout et donner l'avantage aux excellentes choses par-dessus celles qui ne sont que médiocres.

« La règle, à mon gré, la plus certaine pour ne pas douter si une chose est en perfection, c'est d'observer si elle sied bien à toutes sortes d'égards ; et rien ne me paraît de si mauvaise grâce que d'être un sot ou une sotte, et de se laisser empiéter aux préventions. Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons, pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces coutumes soient mauvaises ; mais nous ne leur devons que l'apparence : il faut les en payer et se bien garder de les approuver dans son cœur — de peur d'offenser la raison universelle qui les condamne.

« Et puis, comme une vérité ne va jamais seule, il arrive aussi qu'une erreur en attire beaucoup d'autres. Sur ce principe, qu'on doit souhaiter d'être heureux, les honneurs, la beauté, la valeur, l'esprit,

(1) **Sa mort héroïque, a-t-on dit, racheta les faiblesses de sa vie.**

les richesses et la vertu même, tout cela n'est à désirer que pour se rendre la vie agréable. Il est à remarquer qu'on ne voit rien de pur et de sincère, qu'il y a du bien et du mal en toutes les choses dans la vie, qu'il faut les prendre et les dispenser à notre usage, que le bonheur de l'un serait souvent le malheur de l'autre, et que la vertu fait l'excès comme le défaut. Peut-être qu'Aristide et Socrate n'étaient que trop vertueux, et qu'Alcibiade et Phédon ne l'étaient pas assez ; mais je ne sais si, pour vivre content et comme un honnête homme du monde, il ne vaudrait pas mieux être Alcibiade et Phédon qu'Aristide ou Socrate.

« Quantité de choses sont nécessaires pour être heureux, mais une seule suffit pour être à plaindre ; et ce sont les plaisirs de l'esprit et du corps qui rendent la vie douce et plaisante, comme les douleurs de l'un et de l'autre la font trouver dure et fâcheuse. Le plus heureux homme du monde n'a jamais tous ces plaisirs à souhait. Les plus grands de l'esprit, autant que j'en puis juger, c'est la véritable gloire et les belles connaissances — et je prends garde que ces gens-là ne les ont que bien peu, qui s'attachent beaucoup aux plaisirs du corps. Je trouve aussi que ces plaisirs sensuels sont grossiers, sujets au dégoût et pas trop à rechercher, à moins que ceux de l'esprit ne s'y mêlent. Le plus sensible est celui de l'amour, mais il passe bien vite si l'esprit n'est de la partie. Et comme les plaisirs de l'esprit surpassent de bien loin ceux du corps, il me semble aussi que les extrêmes douleurs corporelles sont beaucoup plus insupportables que celles de l'esprit.

« Je vois, de plus, que ce qui sert d'un côté nuit d'un autre, que le plaisir fait souvent naître la dou-

leur , comme la douleur cause le plaisir, et que notre félicité dépend assez de la fortune et plus encore de notre conduite... »

Je l'écoutais doucement quand on nous vint interrompre, et j'étais presque d'accord de tout ce qu'il disait.

Si vous me voulez croire, Madame, vous goûterez les raisons d'un si parfaitement honnête homme, et vous ne serez pas la dupe de la fausse honnêteté.

LETTRE A MONSEIGNEUR LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

Le Chevalier le félicite du mariage de son petit-fils, de La Roche-Guyon, avec Mlle de Louvois, fille du ministre — qui eut lieu en 1679.

Il me semble, Monseigneur, que vous n'êtes guère touché de tout ce qui regarde la fortune. Car, soit qu'elle vous ait été favorable ou contraire, on ne vous a jamais vu changer de visage ni de sentiment. De sorte qu'il ne faut pas prétendre que des lettres de réjouissances sur ses caresses, non plus que de consolation sur ses disgrâces, vous puissent beaucoup plaire.

Cependant, je ne saurais m'empêcher de me réjouir avec vous, aussi bien que tant d'amis et d'amies d'importance que vous avez, du mariage de Monsieur de La Roche-Guyon avec Mademoiselle de Louvois.

Je m'imagine qu'on vous remet devant les yeux

que le cardinal de Richelieu, qui avait déclaré la guerre à votre Maison, employa tout son crédit pour empêcher qu'elle ne fût honorée de la Duché-Pairie, et qu'on vous fait souvenir de la haine d'un si puissant Ministre d'Etat pour vous rendre plus agréable — s'il est possible — l'alliance de ces deux excellents hommes (1) qui se sont dévoués au Roi.

Je prends garde, d'ailleurs, que Monsieur de Marsillac (2) n'est pas mal à la Cour et qu'il a sujet d'en être content.

Toutes ces prospérités ne vous doivent pas être indifférentes, et j'en ai bien de la joie ; mais je vous avoue que ce qui me touche encore plus vivement, c'est que je vous trouve toujours un des plus braves et des plus honnêtes gens du monde. Aussi, vous avez eu les aventures les plus glorieuses que vous pouviez souhaiter, et si cette éloquence dont vous charmez le monde se voulait employer à nous les dire, il serait assez difficile d'inventer un plus beau roman.

J'espère que vous ne serez pas fâché que ce soit principalement de ces sortes de choses que je me réjouisse avec vous, Monseigneur, puisqu'elles sont des preuves de votre mérite extraordinaire, et que je me réjouisse encore de ce que vous me témoignez en toute rencontre que vous êtes bien aise que je sois — avec un tendre respect — votre très humble et très obéissant serviteur.

(1) C'est-à-dire Louvois lui-même et Michel Le Tellier, son père.

(2) Marsillac était le fils de La Rochefoucauld ; il était aussi le père du jeune marié.

LETTRE A MADEMOISELLE ***

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ, AVANT DE S'ALLIER A SCARRON
SES QUALITÉS, SA RÉSERVE, SA FIERE MÉLANCOLIE

Nous pensons — avec Sainte-Beuve — que la correspondante du Chevalier ne peut être ici que Mlle d'Aubigné, la future Mme Scarron, plus tard Madame de Maintenon.

Cette lettre et les trois suivantes découvrent le vrai caractère de cette femme qui sut être à la fois douce et sévère, charmante et réservée jusqu'à l'ingratitude, très patiente parce que surtout ambitieuse.

Je n'ose vous écrire, Mademoiselle, quoique vous m'ayez fait la grâce de me le permettre et que ce ne soit pas la première fois que j'ai pris cette liberté. J'étais bien plus hardi dans un temps que j'avais moins l'honneur de vous connaître ; et je trouve que plus je vous ai vue, plus vous m'avez inspiré de respect.

Je crois que si vous n'étiez que la plus belle et la plus agréable personne du monde, je vous dirais librement tout ce qui me viendrait dans la fantaisie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix que, lorsqu'on vous écrit ou qu'on vous parle, il est bien malaisé de ne vous pas craindre ; et je remarque en vous un mérite si pur et si rare, que j'aurais de la peine à me persuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de votre entretien.

Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant ni de bon air ; même, quand il m'arrive de tourner

ma pensée vers ces Dames chez qui j'allais quelquefois (1) — lorsque je ne pouvais être auprès de vous — cette idée ne me donne pas des sentiments bien vifs, et je ne songe aux plus accomplies que pour vous mettre au-dessus d'elles. Encore que vous les effaciez et que vous soyez l'admiration de Paris, et des mieux faites de la Cour, il est pourtant vrai, Mademoiselle, que c'est principalement dans mon esprit que vous conservez tous vos avantages. De la sorte que je les regarde et qu'ils me sont chers, il me semble que les plus grands Princes — quoiqu'ils soient contents — ne sauraient être heureux sans vous, et que, plus ils ont de fortune et de grandeur, plus ils sont à plaindre de ne vous avoir pas. Aussi, Mademoiselle, si je m'étais aperçu que les manières brillantes vous plussent (1), je vous pourrais assurer qu'Alexandre et César vous eussent préférée à toutes leurs conquêtes.

Mais est-il possible qu'avec tant de raisons que vous avez d'aimer le monde et la vie, il arrive pourtant que vous ne laissez pas quelquefois d'être bien sombre et d'avoir de tristes pensées. Je vous ai souvent vue en cet état, et vous me faisiez souvenir de ces temps bas qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillants jours de l'été.

Mais ce qui me plaisait tant ne me tourmentait pas moins, et puisque votre présence qui m'est si

(1) Mesdames de Rambouillet — et autres de la Société précieuse.

(1) Le Chevalier a bien fait de mettre cette restriction, car le madrigal qui suit et qui ne vaut guère par lui-même, perd ainsi presque toute valeur.

Toutefois, n'aurait-il pas pressenti à certain moment (et bien longtemps après cette lettre) le caprice de Louis XIV et les visées de l'ambitieuse ? Nous ne supposons pas qu'il eût inspiré à son « élève » ces visées là...

chère ne m'empêchait pas de souffrir, parce que vous étiez mélancolique, imaginez-vous si je suis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre tristesse me revient à l'esprit ! Croyez-moi, vous devez mieux goûter ce que vous valez : je vous le conseille sincèrement et vous en conjure de tout mon cœur.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES

LA VERTU DE Mme SCARRON

Le mérite de Mlle d'Aubigné, devenue très jeune Mme Scarron, est célébré — à tous les points de vue, surtout en ce qui concerne les mœurs — dans les lignes qui suivent et qui semblent empreintes d'une parfaite véracité.

Vous voulez que je vous parle de cette jeune Indienne (1) que vous appelez mon écolière, et je vous dirai, Madame, que c'est une des personnes que je connaisse qui mérite autant qu'on lui donne de bonnes leçons.

Je souhaiterais fort qu'elle fut aussi votre écolière et qu'elle eût devant ses yeux ce qu'on ne lui

(1) Quand Mlle d'Aubigné parut dans le monde, elle avait à peine 15 ans ; elle était revenue, depuis deux ans et demi environ, de la *Martinique* où elle avait séjourné avec sa famille pendant plus d'une année (1646). De là, le surnom qui lui fut donné de « jeune indienne ».

Un an après, à 16 ans, elle épousait Scarron — bon gré, mal gré.

peut montrer en votre absence que par une faible idée. Si vous l'eussiez menée avec vous (1) de la sorte que vous l'aviez résolu, et comme elle s'y attendait, si son mari eût pu se passer d'elle si longtemps, elle fût revenue toute autre — et c'eût été un chef-d'œuvre !

Je vous assure aussi, Madame, que votre voyage en eût été plus agréable, car — outre qu'elle est fort belle, et d'une beauté qui plait toujours — elle est douce, reconnaissante, secrète, fidèle, modeste, intelligente ; et, pour comble d'agrément, elle n'use de son esprit que pour divertir ou pour se faire aimer.

Et ce que j'admire d'une si jeune personne, c'est que tous les galants ne sont bien reçus auprès d'elle qu'autant qu'ils sont honnêtes gens, et, suivant cette règle, il me semble qu'elle n'est pas en grand danger : cependant, les mieux faits de la Cour et les plus puissants dans les Finances l'attaquent de tous côtés. Mais comme je la connais, elle soutiendra bien des assauts avant que de se rendre ; et ce qu'on la voit si libre, et qui engage beaucoup de gens auprès d'elle, ne leur doit pas faire espérer d'en venir à bout, car ce n'est qu'une marque de sa confiance, et qu'elle sait bien à quoi s'en tenir.

Ce qui me fâche d'elle, je vous l'avoue, c'est qu'elle s'attache trop à son devoir malgré tous ceux qui tâchent de l'en corriger. Je m'aperçus qu'elle avait cet horrible défaut dernièrement que son mari — qui ne se peut tourner d'un côté de son lit à l'autre — se mit en fantaisie d'aller aux Indes (2), s'imaginant que le séjour de ce pays-là le remettrait

(1) Probablement, en Dauphiné, dans le gouvernement même du duc de Lesdiguières.

(2) C'est en septembre ou octobre 1652 que Scarron voulut entreprendre ce voyage.

dans sa première santé. Je vis l'heure qu'il allait partir, et cette jeune femme qui se devrait plaire en France, était prête de l'accompagner et de revoir encore une fois l'Amérique.

Je trouve par là qu'une grande Reine qui parle toujours avec beaucoup d'esprit et juge si bien de tout, ne l'avait pourtant pas bien connue, quand elle dit à ce malade que sa femme était le meuble le plus inutile de sa maison.

LETTRE A MADAME ***

LA SCARRON EN FAVEUR MÉCONNAIT SES AMIS

*Madame *** est sans doute Madame Scarron elle-même, sur le point de devenir Madame de Maintenon. Chargée alors de l'éducation des enfants de Louis XIV et de Mme de Montespan, elle commençait à être en faveur — ce qui s'accentua peu à peu jusqu'au plus haut degré. Rompant avec le passé, elle érigea bientôt en système sa froideur, son éloignement, à l'endroit de ses anciennes amitiés.*

J'ai une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame, et quelquefois aussi que je vous rencontre, il me semble que vous en êtes bien aise et qu'au moins vous ne me fuyez pas.

Je fus tout hier à Saint-Cloud, avec Madame la Maréchale de Clérembault (1), et nous parlâmes de

(1) Madame de Clérembault, veuve du maréchal de ce nom (grand ami de Méré), était devenue gouvernante des filles de Monsieur, c. a. d. du frère du Roi.

vous à peu près comme vous l'eussiez pu désirer. Je vous louais sans flatterie et, de temps en temps, je vous blâmais sans médisance. Madame la Maréchale enchérissait volontiers sur les louanges que je vous donnais, et quand je trouvais quelque chose à redire en vous, elle tâchait toujours de l'excuser ou de l'adoucir. Enfin, comme elle vit que je voulais reprendre le chemin du Cours et m'en retourner, elle me chargea de vous aller prier de sa part et de la mienne de l'attendre ce matin à dîner.

Je m'étais levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commission, et voilà que Madame la Maréchale me mande que Mademoiselle (2), qui devait aller ce matin voir la Reine, a remis ce voyage à la semaine qui vient.

Ce changement ne m'empêcherait pas d'aller à Saint-Germain (3), s'il ne me venait dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile, et que si je vous demandais inutilement, cela pourrait vous faire tort et me nuire aussi : car il est vrai, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connaissances ; et pour ce qui me regarde, je tiendrais à un grand déshonneur qu'une personne de si bon goût donnât à penser qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié.

D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de fée dont on vous accuse, et je cherche ordinairement la solitude au milieu de Paris.

Ainsi, quelque estime et quelque inclination que nous ayons l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on

(2) On nommait ainsi la fille aînée de Monsieur.

(3) Mme Scarron résidait à St-Germain, où étaient élevés les enfants du Roi et de la Montespan : par sa situation même elle était obligée — vis-à-vis du public — à une certaine discrétion.

nous rencontre souvent ensemble, et j'en ai beaucoup de regret. Je vois pourtant qu'il ne tiendra qu'à nous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser : car nous pouvons par là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir ni sans nous écrire que bien rarement. Pour moi, je vous assure, Madame, que je ne cesserai jamais de témoigner partout que je suis votre très humble et très obéissant serviteur.

LETTRE A MADAME DE MAINTENON

RAPPEL DES « BONNES LEÇONS » D'UN PRÉCEPTEUR
ET DE SA VIVE AFFECTION.
RECOMMANDATION POUR UN COMPATRIOTE

Enfin, voici la veuve Scarron devenue Madame de Maintenon ! Elle s'approche des marches du trône... N'est-ce pas l'instant propice pour les recommandations ? Le Chevalier, qui n'a pu rien obtenir personnellement, ose appuyer auprès d'Elle un gentilhomme du Poitou, « très honnête homme » ; à cette occasion, il lui rappelle le passé, plaisante sur leur amitié et même — d'une façon délicate — sur les « leçons » qu'il a su lui donner.

En vérité, Madame, il serait bien malaisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la Cour, et d'estimer constamment ceux qui n'y sont de rien — quand ce serait les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire. Mais du temps

que j'avais l'honneur de vous approcher, je m'apercevais que vous saviez toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune, et cela me fait espérer que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier qui vous ai donné de bonnes leçons, et je puis dire sans vous flatter que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour le charme de votre personne que pour avoir le meilleur cœur du monde et l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisais à vous rendre aimable, et que dès lors vous ne l'étiez que trop pour moi ; de sorte que si l'on ne vous regardait aujourd'hui comme une Dame parfaitement accomplie, il ne s'en faudrait prendre qu'à moi — si ce n'était peut-être que la Cour vous eût gâtée.

Aussi, Madame, en quelque lieu que je sois, je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous, et je ne sais si c'est par estime ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-dessus de toutes les autres. Si cela vous paraît peu vraisemblable à cause que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprends qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement : c'est que les gens de bon goût, qui vous ont bien connue, ne vous sauraient quitter de quelque adresse que vous usiez pour vous en défaire — et j'en suis un fidèle témoin.

Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue, et dont vous devriez vous désabuser. Car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer, et la défiance que vous avez de pouvoir conserver celui qui vous aurait plû pour le mariage est très mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point, sur

ma parole ! Je vous jure que de tant de belles personnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, et je vous conseille d'en prendre le hasard. Car encore que votre abord gagne aisément ceux qui vous voient, vos attraits les plus piquants ne se montrent pas si vite ; et plus on aura goûté de vos bonnes grâces, plus on en sera charmé.

Ne dirait-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme ? Mais je n'en sache point de si digne de vous que moi, et je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous était venue, je me laisserais vaincre, et que je vous aimerais toujours.

Il me semble, Madame, que si vous étiez un peu plus enjouée, et qu'on pût espérer de vous plaire en badinant, vous en seriez plus saine et plus heureuse. Aussi bien, le monde est si peu de chose que c'est être bien fou que d'être si sage.

Mais, sérieusement — puisque vous êtes si sérieuse — celui que vous auriez choisi ne serait-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puisse désirer, de passer sa vie auprès de la plus agréable personne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration qu'il faudrait avoir votre génie et vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le méritez ?

Il est pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé je ne sais quoi à redire, et je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchise et la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignez assez que vous êtes bonne et bienfaisante, tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour observent que vous ne favorisez que des gens qui ne

vous en sauraient être fort obligés, parce qu'ils sont déjà si élevés que tout ce que vous ajoutez à leur fortune est presque insensible — encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterais pour le comble de votre gloire que vos bontés s'épandissent sur quelques personnes, dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paraîtriez plus généreuse, vous feriez des créatures qui n'auraient rien de cher pour reconnaître vos bienfaits.

On m'a dit que Monsieur de Villette (1), qui n'a rien de fou ni d'étourdi que d'être toujours huguenot, vous avait parlé d'un très honnête homme qu'on appelle Monsieur de Vieux-Fourneaux (2). Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être je ne voudrais perdre si peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon ! Je suis persuadé qu'on ne lui saurait commettre rien de noble ni d'exquis, dont il ne soit capable ou du moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain.

Comme je le vois souvent, je lui ai dit tout ce que je savais — et plût à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire ! Car toujours m'en reviendrait-il cet avantage que vous seriez bien aise que je fusse éperdûment, comme je suis, votre très humble et très obéissant serviteur.

(1) Philippe de Villette était cousin-germain de Mme de Maintenon. Marin intrépide, il se distingua dans les guerres maritimes et parvint au grade de Lieutenant général des armées navales. Après plus de 15 ans d'obsessions, de la part de sa cousine, il finit par se convertir au catholicisme.

(2) Etienne Savignac, Seigneur de Vieux-Fourneaux, fut échevin et capitaine du régiment royal de Niort. Ami du chevalier, il se rendit souvent à Beaussais pour le voir, s'entretenir avec lui et s'occuper de pêche, de chasse, de jardinage, etc..

LETTRE A MADAME LA MARÉCHALE DE ***

ASSAUT DE BEAUTÉ ENTRE LES DUCHESSES DE LESDIGUIÈRES ET DE MONTBAZON. TRAIT DE MŒURS DANS LES SALONS DU MONDE, AU XVIIe SCIÈCLE

La curieuse lettre qui suit est adressée, sans doute, à la maréchale de Clérembault, dont le mari est cité au cours de ce récit.

Il y a là deux épisodes vraiment remarquables : d'abord, le Chevalier met très joliment en scène les duchesses de Lesdiguières et de Montbazon, réputées comme les plus belles femmes de leur temps ; puis, il est piquant d'y constater le revers (poussé à quelle limite !) de ce beau monde du Grand Siècle.

Puisque vous êtes si curieuse, Madame, que de vouloir apprendre tout ce qui se passa au rendez-vous d'avant-hier, j'aurai tantôt l'honneur de vous voir et vous en dire jusqu'aux moindres circonstances.

Cependant, vous saurez qu'il y eut un excellent concert, et qu'après que les musiciens furent las de chanter, on se mit à discourir.

Il y avait sept ou huit des plus belles personnes de la Cour, entre lesquelles la duchesse de Montbazon paraissait fort parée et dans une grande beauté — de sorte qu'on n'avait les yeux que sur elle. On avait espéré que la duchesse de Lesdiguières s'y trouverait ; et comme on ne s'y attendait plus, elle parut, et nous la vîmes poindre avec cet air fin et brillant que vous savez, et qui plaît toujours. La duchesse de Montbazon, qui s'avança vers elle, lui parla tout bas,

et lui fit ensuite des compliments mêlés de louanges — et de la meilleure foi du monde, comme vous pouvez juger. L'autre se couvrait de temps en temps de son manchon et, d'un air modeste et même timide en apparence, faisait semblant de n'oser paraître auprès d'une si belle personne ; mais on sentait bien, à la regarder, que ces façons ne tendaient qu'à vaincre plus sûrement et de meilleure grâce.

Sitôt que tout le monde fut assis : « La conversation dit Monsieur le Maréchal, a été fort agréable, mais — à cause de Madame — il faut renouveler d'esprit ; elle mérite qu'on n'épargne rien de galant ». La belle duchesse ne répondit qu'avec un doux sourire. Mais elle parut si aimable qu'on s'attacha plus que devant à dire de bons mots et de jolies choses.

Ce dessein ne réussit pas toujours, et principalement lorsqu'on témoigne de le souhaiter, si bien que je ne laissai pas de vous trouver fort à dire.

Aussi, je m'en allais si l'on ne m'eût retenu, et je n'ose vous écrire combien la débauche fut grande : vous le pouvez conjecturer par l'emportement du sage *** qui ne se contenta pas de nous parler des *secrètes beautés* de sa femme, et qui voulait encore que nous en pussions juger par nous-mêmes. Elle s'en mit fort en colère — et les autres Dames, les plus sévères, ne faisaient qu'en rire. Même il y en eut une qui, pour l'apaiser, lui représenta que son mari ne lui voulait faire autre mal que de nous montrer qu'elle avait la peau belle, qu'on n'en usait pas autrement parmi les Dames de conséquence et d'excellente beauté, surtout un jour de réjouissance comme celui du carnaval. Ces raisons l'adoucirent bien fort, et je vis l'heure qu'elle était persuadée ; mais enfin elle dit que cet homme, qui paraissait si sage, n'était qu'un fou dans la débauche et qu'elle ne désarmerait

point qu'on ne l'eût mis dehors — car elle avait pris mon épée et menaçait d'en tuer le premier qui s'approcherait d'elle.

On fit pourtant le traité à des conditions plus douces, et le tumulte finit agréablement.

LETTRE A Mme LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES

LES AVANTAGES DU « SAVOIR LIRE »

Cette lettre est signalée par les critiques comme l'une des meilleures du Chevalier. Sainte-Beuve, entre autres, la trouvait charmante, d'une grande pureté de langage et très châtiée de ton : « c'est tout un petit roman (a-t-il dit) finement touché, tendre et discret, un tableau peint des couleurs du temps qui — à demi passées — font sourire et plaisent encore... » On verra, par l'extrait suivant, qu'on ne saurait mieux juger.

...Je vous dirai dans une grande sincérité ce que vous me demandez sur la manière de s'instruire pour exceller dans tout ce qu'on entreprend.

Ce qui me semble de meilleur à cela, ce serait premièrement de chercher un bon maître. Car, quelque rare esprit et quelque beau naturel qu'ait un jeune homme — fût-il plus heureusement né qu'Homère, que Platon,. que Démosthènes, qu'Apelle, qu'Archimède ou que César — il est impossible, en quoi que ce puisse être, qu'il prenne d'abord les meilleures voies sans instruction ; et plus je considère le prix des savants maîtres, plus je les estime et les crois nécessaires. J'aimerais mieux qu'on ne fût qu'un mois sous un excellent maître qu'un an sous un médiocre...

Ensuite, je serais d'avis de commencer par ce qu'il y a d'aisé, afin de trouver plus de facilité en tout le reste. Il est dangereux de débuter par où les plus accomplis finissent, quand même on serait assuré d'y réussir : car, lorsqu'on sait les plus grandes choses, je vois presque toujours qu'on néglige d'apprendre les plus petites, qui néanmoins sont si nécessaires que la plupart des gens ne tiennent pas compte des plus grandes à ceux qui ne savent pas les plus petites...

Il me semble aussi qu'il faut essayer de se plaire le plus qu'on peut à tout ce qu'on entreprend et, quand on se repose, considérer ce qu'on a fait, afin de le mieux faire une autre fois.

Mais, pour revenir aux excellents maîtres, le mal est qu'on n'en voit que bien rarement, et puis ils sont d'ordinaire si libertins qu'on ne les a pas comme on veut ; de sorte qu'on est contraint, en plusieurs rencontres, de s'instruire de soi-même — et ce qu'on doit faire alors, c'est de se former le plus qu'on peut sur les plus rares modèles. Le meilleur expédient pour apprendre une chose en peu de temps et sans maître, c'est de s'imaginer qu'on n'a que cette seule voie pour obtenir ce qu'on souhaite le plus. Les violents désirs sont industrieux, et c'est ce qu'on dit que « lorsqu'on aime, on ne trouve rien d'impossible ».

Un de mes amis, fort galant homme, m'étant un jour venu voir, lisait je ne sais quoi que j'avais écrit, et le lisait d'une manière que j'en fus charmé — quoique je n'eusse jamais eu de plaisir à le lire moi-même. Je lui demandai comment il avait acquis cette science.

« Ah ! me répondit mon ami avec un profond soupir, de quoi m'allez-vous parler ! En revenant

de Rome, je passai par une ville de France ; c'était sur la fin de mai, et le soir, prenant le frais dans un jardin où les dames se promenaient, j'en vis une qui me blessa dans la foule, sans dessein de me nuire, car elle ne m'avait pas regardé, et je ne lui avais pu dire un seul mot. Cependant j'en devins, en moins de deux heures, si ardemment amoureux que je fus toute la nuit sans dormir. Son visage et sa taille, son air à marcher et sa mine enjouée avec un sourire flatteur me repassait devant les yeux, et ses paroles m'avaient tant plu qu'il me semblait que je l'entendais encore discourir — et j'en étais enchanté : de sorte que, le lendemain, je la cherchais partout ; et comme je m'en informais, j'appris qu'il y avait peu de temps qu'elle était mariée et que, dès le matin, elle était partie pour retourner dans une maison de campagne, et que cette maison était dans un désert. Je sus aussi que son mari était inaccessible aux gens du monde, qu'il ne songeait qu'à son ménage et qu'à goûter le repos et les douceurs de la retraite. Je ne cherchais que des personnes qui me pussent parler d'elle, et j'en trouvais assez, parce que tout le monde l'aimait ; et tant de choses qu'on m'en disait augmentaient le désir que j'avais de la revoir et m'en ôtaient l'espérance. J'étais bien triste, et je ne savais par où me consoler, car de l'ôter de mon cœur, cela me semblait impossible ; et, quoique le peu d'apparence de passer ma vie auprès d'elle m'eût désespéré, je me plaisais trop à m'en souvenir pour essayer de l'oublier.

« La maison où demeurait cette Dame était au milieu d'une grande forêt, et située entre deux collines par où passe une petite rivière dont l'eau est aussi claire et aussi pure que celle d'une source vive ; et ce qui la rend bien considérable, c'est que cette

Dame s'y est quelquefois baignée. La ville où j'étais est à cinq lieues de cette maison, et j'allais souvent rôder de ce côté-là, non pas en espérance de voir cette aimable personne, mais — comme je ne me sentais malheureux que par son absence — il me semblait que plus je m'approchais du lieu où elle était, moins j'étais à plaindre. « Voilà, disais-je, l'endroit qui possède tout ce qui m'est cher au monde, et le seul qui m'est défendu ! » Plus je le considérais, plus j'étais vivement touché, et je ne pouvais m'en éloigner sans redoubler mes soupirs et mes plaintes. « Hélas ! disais-je en soupirant, que ses domestiques sont heureux qui peuvent la regarder et lui parler ! Mais n'en pourrais-je pas être en me déguisant ? Je ne puis vivre en l'état où je suis, et je n'ai plus à garder ni mesure ni bienséance !... »

« Je savais que son mari avait deux enfants encore jeunes, d'une première femme, et je m'allai mettre dans l'esprit de feindre que j'étais de ces précepteurs libertins qui courent le monde.

« Un jour que je n'en pouvais plus, un de mes gens, qui m'avait suivi, m'avertit que la nuit s'approchait et qu'il n'y avait point de lune ; je m'arrêtai dans un village, à l'entrée de la forêt, et là, — parce que cet homme était secret et fidèle — je lui communiquai mon dessein qui l'étonna, mais il fallut m'obéir. Je le fis partir tout à l'heure avec ordre de ce qu'il avait à faire, d'envoyer mon équipage chez moi, de dire que j'avais pris une autre route, et de m'apporter un habit comme je le voulais (c'était lui qui m'habillait), et je lui recommandai surtout de ne pas tarder.

« Je fus en ce lieu deux jours dans une grande impatience de commencer le rôle que j'allais jouer. Enfin, mon homme revint sur le midi, et tout aussi-

tôt je montai à cheval et perçai dans la forêt pour changer d'habit. J'avançais insensiblement du côté de la maison, et n'en étant plus qu'à deux mille pas, je descendis de cheval dans une touffe d'arbre fort épaisse, et je fus longtemps à m'ajuster : car, encore que je me voulusse déguiser, je songeais beaucoup plus à prendre l'air et la mine d'un honnête homme. Quand je me fus mis le plus décemment que je pus, mon homme prenant mon cheval se retira du côté de la ville — et je demeurai seul avec un petit sac de hardes que je portai sous mon bras jusqu'à une ferme proche de la maison, et je priai la fermière de me le garder.

« Après, j'entrai dans la cour où il y avait trois ou quatre dogues qui se voulaient déchaîner. Le maître vînt à ce bruït, et je le saluai. C'était un homme avancé en âge, fort timide et d'une faible constitution ; mais il aimait à se faire craindre, et parce qu'il avait cru que ses dogues m'avaient épouvanté, il me dit qu'il serait bien dangereux de se promener la nuit autour de chez lui. Puis, me faîsant entrer dans une salle, il me demanda ce que je cherchais :

— « Je suis, lui dïs-je, un homme de lettres qui me mêle d'instruire les jeunes gens.

— « Vous êtes propre et leste, reprit-il, mais n'avez-vous ni bonnet ni chemise ? Et marchez-vous comme cela sans hardes ?

« Je lui répondis que j'avais laissé mon paquet chez une femme proche du château, pour me présenter plus respectueusement et pour offrir mon service de meïlleure grâce.

— « C'est bien fait ! me dit-il, et je me doute que vous savez chanter et faire quelques méchants vers. Tous vos confrères se mêlent de l'un et de l'autre ; ce sont des vagabonds qui ne vont de çà, de là, que

pour apporter du scandale et séduire quelque innocente, et quand on les pense tenir, ils ne manquent jamais de faire un trou à la nuit. »

« Je lui répondis que j'étais d'un esprit plus modéré, que j'avais passé deux ans et demi chez un gentilhomme de Normandie à élever ses enfants et que je ne les avais point quittés qu'ils ne fussent bons latins et bons philosophes ; du reste, qu'il n'avait pas besoin d'un autre que de moi pour apprendre à Messieurs ses enfants à faire des armes ni à danser, que je savais tous les exercices, parce que j'avais été cinq ans à Rome auprès d'un jeune homme de qualité qui m'aimait et me faisait instruire par ses maîtres. Et pour lui montrer mon adresse, je me mis en garde avec une canne que j'avais, j'allongeai et parai, j'avançai et reculai en maître, et puis — ayant quitté ma canne — je fis quelques pas forts de ballets et plusieurs caprioles qui le réjouirent ; mais ce qui lui plut encore, je ne fus pas difficile pour mes appointements.

« Il m'ordonna de me reposer, et monta dans l'appartement de Madame pour lui raconter cette aventure. Elle m'envoya quérir tout aussitôt, et cette nouvelle, quoique je n'en dusse pas être surpris, m'ôta presque la respiration. Je ne pouvais vivre en l'absence de cette aimable personne, et je n'osais l'aborder ; j'avais tant d'amour et de joie, tant de respect et de crainte, que — quand je me voulus lever — il me prit un tremblement comme d'un accès de fièvre.

« Enfin, m'étant remis le mieux que je pus, j'entrai dans un cabinet fort propre où je fis la révérence à la plus belle femme qu'on ait jamais vue : je me baissai avec beaucoup de respect pour lui baiser la robe, mais elle m'en empêcha et me voulut bien

saluer aussi civilement que si je n'eusse pas été déguisé. Elle tenait un livre d'*Astrée* entre ses mains, et sur ses genoux la *Jérusalem* du Tasse, car elle savait parfaitement la langue italienne, et faisait cas de ces deux livres comme une personne de bon goût — de sorte qu'elle aimait à s'en entretenir, et même à les ouïr lire d'un ton agréable. Je m'en aperçus bien vite, parce qu'en s'informant de ce que je savais, elle me demanda si je savais lire ; et comme son mari trouvait cette question fort plaisante de s'enquérir d'un docteur s'il savait lire, et qu'il en riait à ne s'en pouvoir apaiser : « il y a dit-elle, plus de mystère à lire qu'on ne pense ». Et cela me fit bien connaître qu'elle s'y plaisait et qu'elle avait le sentiment délicat. Aussi, pour dire le vrai, c'était le principal divertissement qu'elle pût avoir dans une si grande solitude.

« On les vint avertir qu'on avait servi à souper, et Monsieur me fit mettre auprès de ses enfants et me dit qu'il souhaiterait bien de les voir savants, mais de la science du monde plutôt que de celle des docteurs.

— « Autrefois, continua-t-il, j'étudiai plus que je n'eusse voulu, parce que j'avais un père qui, n'ayant pas étudié, rapportait à l'ignorance des Lettres tout ce qui lui avait mal réussi. Cela l'obligea de me laisser jusqu'à l'âge de 22 ans au collège et, lorsque j'en fus sorti, je connus par expérience qu'excepté le latin que j'étais bien aise de savoir, tout ce qu'on m'avait appris m'était non seulement inutile, mais encore nuisible, à cause que je m'étais accoutumé à parler dans les disputes sans entendre ce qu'on me disait, ni ce que je répondais — comme c'est l'ordinaire. J'eus beaucoup de peine à me défaire de cette mauvaise habitude quand j'allai dans le monde, et

même à ne pas user de ces certains termes qui n'y sont pas bien reçus, outre que je me trouvais si neuf et si mal propre à ce que les autres faisaient que je ne m'osais montrer en bonne compagnie. Je m'imagine donc que tout ce qu'on doit le plus désirer pour aller dans le monde, c'est d'être honnête homme et d'en acquérir la réputation ; mais, pour y parvenir, que jugeriez-vous de plus à propos et de plus nécessaire ? »

« Alors, je m'écriai d'une façon modeste et respectueuse :

— « Ah! Monsieur, que vous parlez de bon sens et en habile homme ! Si vous vouliez vous-même instruire ces Messieurs, ils n'auraient que faire d'un autre précepteur ni d'un autre gouverneur pour se rendre aussi aimable par leur procédé que par leur présence — et pour répondre à ce que vous me faites l'honneur de me demander : il me semble que, dans le dessein de se rendre honnête homme et d'en acquérir la réputation, le plus important consiste à connaître en toutes choses les meilleurs moyens de plaire et à savoir les pratiquer. Car ce n'est seulement que pour être agréable qu'il faut souhaiter d'être honnête homme, et qui en veut acquérir l'estime doit principalement songer à se faire aimer... Je trouve qu'il sied bien de se montrer d'une humeur douce, enjouée et même plaisante, autant que l'occasion, le génie et la bienséance le peuvent permettre : cette façon de procéder ouvre des entrées que l'air grave et sérieux ne donne pas, et fait bien souvent qu'on s'émancipe au-dessus de sa volée et de bonne grâce... Surtout, il faut être hardi en effet sous une apparence modeste... Le cœur n'est pas moins nécessaire que l'esprit pour être d'un commerce agréable... Il faut avoir toujours je ne sais quoi de noble et d'exquis

qui élève un honnête homme au-dessus d'un autre honnête homme... Enfin, je voudrais nourrir ces Messieurs d'une telle manière que la faveur des plus grands Princes ne leur put jamais rien donner qui ne parût au-dessous de leur mérite. »

« Comme je discourais de la sorte, Madame m'écoutait avec une attention qui témoignait assez qu'elle se plaisait à m'entendre. Monsieur, de son côté, prenant un visage riant, but à ma santé et, me faisant goûter d'excellent vin, m'en demanda mon avis. Il aimait la bonne chère, et sa table était bien servie. Madame aussi, qui plaisait partout, était de bonne compagnie à la table, et nous y fûmes plus d'une heure sans qu'elle fit le moindre semblant d'en vouloir sortir. A la fin, s'étant levée, elle se retira dans son cabinet — et le maître en son appartement fort éloigné de celui de Madame, où il n'allait que bien peu, car on eut dit qu'il ne l'avait épousée que pour l'ôter au monde.

« On me donna une chambre fort commode, et je m'étonnais qu'en un lieu si sauvage il y eût tant d'ordre et de propreté ; mais j'admirais principalement qu'une si rare personne y fût cachée. « Que je serais heureux, disai-je en soupirant d'amour et de joie, si je me pouvais insinuer dans son cœur ! Le meilleur moyen qui s'en présente dépend de bien lire. Il faut donc que je tâche de lui plaire en tirant la quintessence de tous les agréments qui la peuvent toucher par la meilleure manière de lire : elle consiste à bien prononcer les mots et d'un ton conforme au sujet du discours ; que ma parole la flatte sans l'endormir, ou qu'elle l'éveille sans la choquer, que j'use d'inflexions pour ne la pas lasser, que je prononce tendrement et d'une voix mourante les choses

tendres, mais d'une façon si tempérée qu'elle n'y sente rien d'affecté. »

« Je fis en peu de jours tant de progrès en cette étude qu'elle ne se plaisait plus qu'à me faire lire et qu'à s'entretenir avec moi. Son mari en était fort aise, parce que je la désennuyais et qu'elle ne lui parlait plus d'aller dans les villes. Encore, pour la divertir, je lui contais souvent quelque aventure à peu près comme la mienne — et je voyais qu'elle était souvent attendrie et que, pour m'en ôter la connaissance, elle se cachait de son éventail, car je fus longtemps sans m'oser déclarer... »

Mon ami, après m'avoir dit ce qui l'avait rendu si bon lecteur, se voyant quitte de ce je lui avais demandé, se tint dans un morne silence.

J'avais eu tant d'attention à son discours que j'allais le prier de continuer, quand je vis dans ses yeux une tristesse si tendre et si profonde que je crus qu'il était près de s'évanouir. Il commençait à extravaguer, et je le remis le mieux qu'il me fut possible.

Je sus depuis toute cette aventure, et je n'en fus guère moins touché que lui.

Je voudrais vous la pouvoir conter tout d'une suite, car je crois que vous seriez bien aise de l'apprendre ; mais, Madame, outre que cela ne serait pas si tôt fait et que je me lasse fort aisément, il me semble qu'il y a plus de huit heures que je vous écris, et je suis accablé de sommeil.

LETTRE DE Mme LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES A MONSIEUR LE CHEVALIER DE MÉRÉ

REGRET DE SÉPARATION - MAIS DÉSIR DE CORRESPONDANCE

La correspondance « intime » du chevalier de Méré et de la duchesse de Lesdiguières offre beaucoup d'intérêt ; nous croyons devoir en détacher deux lettres — celle-ci et la suivante — qui nous paraissent les plus remarquables autant par le style que par l'esprit. L'une et l'autre font honneur à la duchesse comme au chevalier lui-même dont les « leçons » semblent avoir été mises à profit.

Tant que nous avons été ensemble, je n'ai pas songé que je vous trouverais à dire sitôt que je ne vous verrais plus. Vous souvenez-vous de cet air d'imprudence qui vous plaisait tant ? Je ne m'en suis pas encore bien défaite ; et ,sans mentir, je n'ai bien connu ce que vous valez qu'après vous avoir perdu.

Je croïrais bien que la même chose vous serait arrivée à mon égard, et qu'en un si long temps que vous m'avez vue vous n'avez pas pris garde que vous vous plaisiez avec moi... Je vous jure que j'en serais ravie. Et ne m'avouerez-vous pas que vous le mériteriez bien ? Car pourquoi n'êtes-vous pas venu avec moi (1) ? Je vous avais assez fait entendre que je n'en seraïs pas fâchée ; et vous qui connaissez tant la bienséance et qui m'en faites des « leçons », quand

(1) Sans doute en Dauphiné, gouvernement du duc de Lesdiguières.

je ne vous en eusse rien témoigné, il me semble que vous le deviez vouloir.

Quoique vous puissiez dire, je prévois que nous aurons de la peine à rien faire de bon l'un de l'autre. Premièrement, vous êtes fort peu docile et tout à fait libertin : que n'essayez-vous, pour le moins, de vous en corriger ! Et moi, quoique je sois la personne du monde qui souhaite autant d'avoir de l'esprit, vous savez que je hais les moindres choses qui m'embarrassent. Vous savez aussi qu'encore que je me plaise à écrire, il m'est impossible d'observer ni règle ni méthode, et j'ai bien de la joie que vous ne soyez pas trop régulier. Je ne crois pourtant pas que j'en puisse beaucoup profiter : je vous ai perdu pour longtemps, et vous êtes le seul qui me pouvez éclaircir de tout ce que je suis bien aise d'apprendre. Je ne connais personne qui s'explique comme vous, et c'est dommage que vous n'ayez appris de bonnes choses ; mais il se rencontre heureusement que je suis contente de celles que vous savez.

Il faut donc délibérer de ce que nous avons de meilleur à faire jusqu'à mon retour.

Ce qui me vient dans l'esprit, c'est de nous écrire librement, avec notre franchise ordinaire. Et je vous commande, non seulement comme « Reine des Alpes », mais encore comme *la meilleure amie* que vous ayez au monde, de m'écrire le plus souvent que vous pourrez et sur les mêmes sujets que nous avions coutume de prendre en nous promenant l'automne passé ou, si vous le jugez plus à propos, de la sorte que vous m'écriviez quand j'étais à Saint-Germain — mais toujours sans façon et sans rien déguiser, comme vous en usiez avec cette jeune Indienne que vous me fîtes voir et qui me plut tant

que je l'aimai du moment que je l'eus vue. Vous me ferez plaisir de m'apprendre de ses nouvelles.

Adieu, gardez-vous sur toutes choses de m'oublier ! Souvenez-vous aussi que je ne serais pas contente de plaire si je ne savais d'où cela me pourraït venir.

RÉPONSE DU CHEVALIER A MADAME LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES.

UN ESPRIT QUI SE SENT DANS UN BEAU CORPS BRILLE ET « ENCHANTE » TOUJOURS.

Suivant le désir exprimé à la fin de la lettre qui précède, le Chevalier définit — dans sa réponse — l'art de plaire particulier, tout personnel à la « Reine des Alpes » : cette explication est faite, paraît-il bien, aussi délicatement que possible.

Toutes vos lettres m'enchantent, Madame, et jamais vous ne me faites l'honneur de m'en écrire de si négligées qu'elles ne passent de mon esprit dans mon cœur...

Je vous assure, avec cette sincérité que vous m'ordonnez, que j'ai des amis fort épurés qui, dans votre manière d'écrire — quoique irrégulière, comme vous dites — remarquent de grandes beautés, et principalement de certaines grâces que les plus habiles n'ont point. Et ce ne sont pas seulement mes amis qui vous admirent, mais les plus honnêtes gens de ma connaissance : tous ceux qui ont le plus de goût et d'esprit trouvent je ne sais quoi qui les charme dans les moindres choses que vous écrivez.

Je vous avoue que la plupart des personnes de la Cour, et surtout les Dames, croyaient ou feignaient de croire que le plaisir qu'on prend à vous entendre parler vient plutôt de votre bouche et de vos tons que de vos sentiments et de vos pensées : car il est vrai que jamais personne n'a parlé comme vous. Mais vos lettres désabusent le monde et, malgré l'envie, on demeure d'accord qu'elles ne plaisent pas moins que votre conversation.

Cela paraît bien étrange qu'on puisse savoir une chose si rare et si difficile sans l'avoir apprise. Je voudrais bien vous en dire des raisons, car je me souviens que je ne suis guère auprès de vous à discourir que vous ne m'en fassiez chercher.

Ne serait-ce point que la beauté la plus naturelle est celle qu'on aime le mieux, et que les grâces sont si libertines qu'elles renvoient bien loin l'art et l'étude? Ne serait-ce point aussi que, par un instinct de justesse et de proportion que la nature a mis en nous, *un esprit qui se sent dans un beau corps*, et qui se communique par une bouche comme la vôtre, s'accoutume insensiblement à ne rien dire qui n'ait du rapport à tant de grâce et de beauté ? De là vient que tout ce que vous pensez et tout ce que vous écrivez *enchante*, et que même votre silence est agréable. Si vous écoutez, vous inspirez de l'esprit, et si vous parlez, il en brille en tous vos discours.

Je connais bien peu de Dames qui ne s'en voulussent tenir là. Mais vous jugez qu'en tout ce qui regarde l'esprit et l'intelligence, il ne faut pas se borner, et que la plus sûre voie pour aller bien loin de ce côté-là, c'est — quand on est ensemble — de parler ce langage que vous aimez et — quand on ne se peut voir — de s'écrire sur les mêmes choses.

Vous voulez donc que, pour me consoler de votre

absence, je rappelle les charmes de votre entretien et que je vous écrive de tout dans une extrême liberté, comme vous trouviez bon que j'eusse l'honneur de vous parler dans les Tuileries. Mon Dieu ! que je vous obéirais de bon cœur, si je le pouvais de la sorte que je le souhaite ! Mais, Madame, vous ne songez pas que, depuis que vous êtes partie, il n'y a plus ici de cet esprit qui m'animait ; et je n'y vois point de remède, si ce n'est que vous m'écriviez souvent de cet air que vous avez accoutumé Votre enjoûment qui plaît toujours et vos manières délicates me donneront des idées que je n'aurais pas de moi-même, et qui vous pourront divertir.

Pour ce qui est d'en user sans façon, je pourrais bien oublier que vous êtes « Reine des Alpes » ; mais je ne vois pas que je puisse penser à vous, Madame, sans avoir toujours devant mes yeux cette noble grandeur qui vient du mérite, et qui me donne plus de respect que la plus riche couronne du monde. Il est vrai qu'il n'y a que le faux respect d'embarrassant, ce respect qu'on doit à la fortune — et si vous l'avez remarqué, celui que les belles qualités font naître n'est pas incommode. Il me semble, au contraire, qu'on a du plaisir à le rendre comme à le recevoir.

Adieu, Madame : je ne vous oublierai pas, et vous verrez par le premier ordinaire si j'observe bien vos ordres.

LETTRE A Mme LA DUCHESSE DE LESDIGUIÈRES

LA MATRONE D'EPHÈSE — D'APRÈS PÉTRONE

Après le petit roman, genre moyen-âge, esquissé (p. 180) sous la rubrique « les avantages du savoir-lire », voici — à titre de comparaison littéraire ou morale — un récit romanesque, genre gréco-romain, emprunté à Pétrone : c'est le fameux conte de la MATRONE D'EPHÈSE.

La traduction du Chevalier, pensera-t-on avec Sainte-Beuve, est une « belle infidèle » ; en tout cas, elle est des plus agréables à lire.

C'est un bruit commun, Madame, que vous êtes la personne de toute la Cour qui vous expliquez le plus agréablement, et vous m'assurez que si vous avez quelque grâce à parler vous m'en avez l'obligation. Je sais ce que j'en dois croire ; mais je me tiens toujours bien glorieux d'avoir une si savante et si charmante élève.

Aussi, quand je lis les plus excellents auteurs comme Homère, Platon, Xénophon, Démosthènes, Cicéron, Térence, Virgile, l'Arioste, le Tasse, ou même quelque bizarre espagnol, quand je lis ces auteurs et que je rencontre quelque endroit qui me touche sensiblement, je ne me réjouis pas tant de l'avoir trouvé pour le plaisir qui m'en revient que pour vous en faire part en le mettant dans notre langue — non pas toujours comme il est dans l'original, mais comme je crois qu'il y devrait être ; et pour réussir en cela, je cherche toute la grâce et toutes les délicatesses des expressions...

Tant de gens vous ont parlé de Pétrone que vous m'avez ordonné de vous le faire connaître, au moins

de la sorte que je le puis. Je vous avertis, Madame, que ce sont plutôt des fragments qu'un ouvrage entier et bien suivi. Cependant, on y découvre en beaucoup d'endroits des choses de fort bon air, et je ne sais quoi de maître et d'un beau génie.

Vous m'en direz votre sentiment à notre première vue, et je vous donne le bonjour.

. . . .

« Nous ne fûmes pas plutôt embarqués que j'aperçus Climène après un an d'absence — Climène que j'avais aimée et que je ne pouvais encore oublier. Elle fut étrangement surprise de me rencontrer avec l'agréable Phryné pour qui je l'avais quittée : elle en rougit de colère et, feignant de ne pouvoir souffrir la mer, elle pria le maître du vaisseau de la remettre sur le rivage.

« J'essayais en vain de l'apaiser et de la retenir, quand Eumolpe qui savait notre aventure s'avisa de nous tirer tous deux en particulier ; cet homme avait tant de raisons — les unes graves et les autres badines — qu'il était bien malaisé de n'en pas goûter quelqu'une, outre qu'à dire le vrai les personnes qui se sont fort aimées ne se peuvent revoir sans quelque sentiment de tendresse. Ainsi, Climène voulut bien pour ce jour-là ne se pas souvenir de mon infidélité, mais à condition qu'à l'avenir elle pourrait reprendre toute sa haine. Eumolpe, après nous avoir accordés de la sorte, se mit (selon sa coutume) à parler de tout ce qui lui venait dans l'esprit, et d'un ton comme s'il eût harangué :

« Jouissons, disait-il, des présents que nous font
« les dieux, goûtons la douceur d'un si beau jour et
« le plaisir d'être ensemble. En peut-on en souhaiter
« un plus accompli que celui d'une compagnie d'hon-

« nêtes gens et de belles femmes qui vivent dans une « agréable intelligence, et qui savent prendre et don- « ner de l'amour? Ne remettons pas au lendemain « à nous rendre heureux. Si nous pouvions fixer ce « qui nous plait et nous assurer de nous y plaire tou- « jours, nous n'aurions pas sujet de porter envie à « ceux qui sont dans le ciel. Mais quoi ! ce qui nous « charme le plus change, et nous-mêmes ne chan- « geons-nous pas de goût et de sentiment? Tout passe « comme un songe, et les moments s'écoulent sans « que nous y prenions garde. Cela me donne à penser « qu'il y a dans la nature quelque démon qui veut « bien nous laisser sentir ce que c'est que la félicité, « mais qui ne permet pas qu'elle nous passe en habi- « tude et qu'elle nous devienne propre et naturelle. « Jouïssons donc du bonheur présent, tant que la « fortune le souffre, et croyons que c'est être heureux « selon notre condition que de l'être un jour seule- « ment. »

« Les choses qu'il nous disait et sa manière de les dire nous rendaïent fort attentifs, et tout le monde l'écoutait avec un extrême plaisir — hors une jeune femme, fort belle et nouvellement mariée, qui ne se lassait point de caresser son mari jusqu'à l'en importuner, parce que les caresses l'empêchaient d'entendre un si habile homme.

« Eumolpe, qui s'en aperçut et qui ne perdait pas l'occasion de discourir sur le moindre sujet, nous entretint là-dessus du bonheur et des incommodités du mariage. Ensuite, se tournant de tous côtés : « Voulez-vous, nous dit-il, que je vous raconte une aventure merveilleuse et dont je vous puïs assurer comme un fidèle témoin ?... »

« Du temps que je voyageais par la Grèce et que je cherchais les plus éloquents maîtres d'éloquence,

il y avait à Ephèse une dame si bien faite et de si bon air que les plus honnêtes gens et les plus galants du pays tâchaient de lui plaire et de gagner ses bonnes grâces : mais les plus heureux n'eurent pas sujet de s'en vanter, car elle était si sage et si retenue que leurs soins ne servaient qu'à faire parler d'elle comme d'un exemple de vertu.

« Elle perdit son mari qu'elle aimait de tout son cœur, et le déplaisir qu'elle eut de sa mort fut si grand qu'elle ne se contenta pas de s'arracher les cheveux, de s'outrager le visage et de paraître le sein découvert, tout baigné de larmes, comme les autres femmes qui témoignent le plus de regret ; mais encore elle accompagna son corps jusque dans un mausolée où il fut mis, selon la coutume des Grecs. Et ce qui vous doit combler d'admiration, la violence de sa douleur la fit résoudre à passer auprès de ce mort le peu de temps qu'elle avait à vivre, et de s'y consommer en soupirs et en plaintes. Ses parents et les principaux de la ville essayaient de la consoler ou du moins de la détourner d'un si terrible dessein, mais elle demeura ferme comme une roche, et toute leur peine fut inutile : elle passa trois jours et trois nuits de la sorte, sans rien prendre, avec une de ses femmes qui avait soin d'allumer quelques bougies qu'elle demandait pour ne pas perdre de vue ce qu'elle aimait si chèrement.

« On ne s'entretenait d'autre chose en toute la contrée, et les moins disposés à juger favorablement s'étonnaient d'une affection si pure et si constante.

« En ce même temps, le Gouverneur ou l'Intendant de la Province fit exécuter des voleurs auprès du sépulcre où cette pauvre désolée s'affligeait incessamment. Un soldat, qui les gardait pour empêcher qu'on ne leur donnât sépulture, aperçut au travers de la

nuit un peu de lumière et, s'avançant de ce côté-là, il entendit quelques plaintes qui venaient de ce tombeau. La curiosité d'apprendre ce que c'était l'y fit descendre : il voit cette femme, et quoique — malgré ses ennuis et son désespoir — elle fût toujours belle, il ne laissa pas d'en être épouvanté comme s'il eût vu un fantôme.

« Mais, après avoir considéré ce mort et celle qui se désespérait, il comprit aisément cette aventure et, s'étant en quelque sorte insinué par ses larmes dans l'esprit de cette pauvre affligée, il alla quérir ce qu'il avait à souper et lui vint tenir compagnie. Tout ce qu'il sut lui dire ne fit d'abord que renouveler sa douleur : elle s'égratigna le visage et s'arracha les cheveux qu'elle jeta sur le corps de son mari.

« Cet homme, pourtant, ne désespéra pas de la pouvoir consoler, la conjurant toujours de manger et de ne pas perdre une si belle vie. La femme, qui se tenaït auprès d'elle et qui n'était pas si résolue à la mort, se laissa vaincre aux prières du soldat : elle but et mangea, et le vin l'ayant un peu remise lui donna d'autres pensées, si bien que — se sentant toute autre — elle tâchaït aussi de secourir sa maîtresse :

— « A quoi bon, Madame, (lui disait-elle), de vous laisser mourir, faute de prendre un peu de nourriture ? Que sera-ce enfin ? Voulez-vous rendre l'esprit avant que les Dieux en ordonnent ? Ah, Madame, à quoi pensez-vous de vous enterrer toute vive ! Et croyez-vous faire en cela quelque chose qui plaise à celui qui n'a plus ni sentiments ni pensées ?

Les morts dans le tombeau ne nous connaissent plus,
Et pour eux nos regrets sont regrets superflus.

Espérez-vous de le rappeler au monde par vos

plaintes ? Mon Dieu, Madame, ce corps qui vous montre combien la mort est triste et hideuse vous doit plus faire désirer de vivre que vous n'avez jamais fait... »

« Ces raisons la persuadèrent si puissamment qu'elle mit fin à cette longue abstinence qui l'avait fort abattue. Et cet homme, n'étant pas satisfait de l'avoir à demi vaincue, espéra de lui gagner le cœur par la même voie qu'il avait prise pour l'empêcher de mourir ; et, sans mentir, il n'y réussit pas mal tant par ses caresses que par les persuasions de la confidente, de sorte qu'en peu de jours il eut tout ce qu'il souhaitait de la plus chaste et la plus sévère Dame que le monde eût jamais vue.

« Cependant, ceux qui passaient et qui n'entendaient plus ses plaintes crurent qu'elle avait expiré sur le corps de son mari.

« Mais ce soldat, cet homme était si heureux auprès d'elle qu'il ne la quittait que bien rarement ; et les parents d'un de ces voleurs dont la garde lui était confiée, remarquant qu'il était mal gardé, le détachèrent pour l'enterrer.

« Cela mit le soldat au désespoir : il raconte son malheur à celle qui l'avait causé, lui déclare qu'il se veut tuer plutôt que d'attendre la sentence du juge et la supplie enfin de lui donner place auprès du corps de son mari. Comme elle était d'un naturel tendre, cette résolution la fit pâlir, et quand elle eut un peu rêvé : « Je ne sais, dit-elle, à quoi me résoudre... Mais comme j'ai déjà mis au tombeau tout ce que j'aimais, les Dieux me préservent de perdre encore un homme qui m'est si cher et de le perdre par ma faute ! Car, après tout, ne vaut-il pas mieux abandonner un mort qu'un vivant ? » Aussitôt, elle

fit tirer du sépulcre le corps de son mari pour le supposer au lieu de celui du voleur qu'on avait enterré.

« Et, le lendemain, tout le peuple admirait comment cela s'était fait, et de quelle sorte ce mort avait pris la place de l'autre. »

Ici finit, à proprement parler, l'histoire de la Matrone d'Éphèse. *Mais le Chevalier a cru devoir prolonger les péripéties du voyage d'Eumolpe, de Climène, de Phryné et de son amant — ainsi que de Lycas : le voyage aboutit au naufrage...*

Pendant qu'Eumolpe se plaisait à discourir et qu'on était bien aise de l'entendre, je pensais aux doux moments que j'avais passés avec la charmante Climène, et je crois qu'elle s'en souvenait aussi. Je tournais de temps en temps les yeux vers elle, quoique Phryné m'observât et qu'elle en eût de l'inquiétude ; mais la moindre caresse que je lui faisais l'apaisait.

On n'eût su demander un plus beau temps : il ne faisaït qu'autant de vent qu'il en fallait pour gouverner notre vaisseau et pour achever notre route. Aussi ne pensions-nous qu'à rire et qu'à nous divertir.

Mais, sur le haut du jour, comme nous approchions des côtes de Sicile, l'air s'obscurcit, et nous vîmes de gros nuages qui s'assemblaient. Ensuite, il y eut des éclairs et des coups de tonnerre, puis tout le ciel parut en feu ; de sorte que la tempête fut si grande qu'en moins d'une heure nos voiles et nos mâts furent brisés, et tout le monde se crut abîmé. Parmi la crainte, le bruit et la confusion, Lycas tomba — je ne sais comment — dans la mer où je m'imagine qu'on le laissa de fort bon cœur. Pour sa femme,

ses esclaves la descendirent dans la chaloupe, et je la crus bienheureuse de se sauver et de se voir défaite en même temps du plus haïssable mari qui fût au monde. J'appris aussi que Climène l'avait accompagnée et qu'elle était hors de péril.

J'en avais de la joie, mais j'étais au désespoir que Phryné fût dans un si grand danger... « Quoi ! disais-je, est-ce ainsi que doit finir un si parfait amour ? Faut-il que nous périssions de la sorte ? Phryné, pour la dernière fois, que je te presse entre mes bras et que je meure sur ton sein ! « La frayeur l'avait un peu changée, et je la vis en ce moment plutôt blanche que pâle, comme une fleur de jasmin, et jamais elle ne m'avait paru si aimable. Elle se jette à mon cou, et s'appuyant la tête contre moi : « Ne nous plaignons point, me dit-elle, de notre destinée. Eh ! ne sommes-nous pas heureux de mourir ensemble ? La mer nous jettera sur le rivage, et quelqu'un touché de pitié nous mettra dans une même sépulture. Mais faisons en sorte que rien ne nous puisse séparer. » Elle avait une longue écharpe qu'elle défit, et la passant deux fois autour de nous, elle la noua et la serra avec assez de force pour des mains si délicates.

En cet état où nous ne pensions qu'à goûter les derniers moments de la vie, nous aperçûmes de petits bateaux de pêcheurs qui s'attachèrent à notre bord. Ces pauvres gens nous venaient secourir dans l'espérance de profiter de quelque chose en ce naufrage — et nous avions grand besoin de secours, car l'eau nous gagnait de tous côtés.

Nous conclûmes d'abord qu'il fallait sortir du vaisseau le plus promptement qu'il serait possible. J'appelais Eumolpe et, ne sachant ce qu'il était devenu, je m'imaginais qu'un coup de vent l'avait précipité

dans la mer. En descendant, nous passons près d'une chambre où je l'entends murmurer tout seul. Je mets la tête au-dedans, et je le trouve assis avec une plume, du papier et de l'encre. Je m'étonnai qu'un homme — dans un naufrage — s'amusât à faire des vers, aussi peu alarmé que s'il eût été sous des feuillées ; je lui représentai le danger où nous étions et le priai de se remettre en son bon sens: « Que vous êtes fâcheux, nous dit-il, de me venir interrompre ! J'achève mon poème, et je vous demande encore une heure ou deux : après cela, je suis à vous. » Il avait tant d'esprit et son entretien était si divertissant que nous ne voulûmes pas l'abandonner à son imprudence. Nous le prîmes donc, Phryné d'un côté et moi de l'autre, et le tirâmes de là — malgré qu'il en eût ! — car il criait encore comme si nous l'eussions voulu égorger. Enfin, quoique le désordre fût grand, nous parvenons à nous sauver, et je crois qu'il n'y eut que Lycas qui se perdît.

A peine étions-nous sur le rivage que nous vîmes couler à fond notre vaisseau. Le soleil se couchait. Nous étions dans un pays inconnu, et nous courions fortune de passer mal la nuit si le pêcheur qui nous avait secourus ne nous eût menés en sa cabane.

Le lendemain, parce qu'il faisait beau, nous nous promenions sur la côte, et consultant ce que nous avions à faire, nous aperçûmes flotter un corps que la mer approchait insensiblement. Eumolpe, qui le regardait, s'écria : « Voyez comme la mer est trompeuse et perfide ! Peut-être que cet homme avait une femme qui l'attend bien loin d'ici, et qu'en lui disant adieu elle espérait de le revoir dans peu de jours... » Pendant qu'Eumolpe le plaignait comme un inconnu, les vagues le jetèrent sur le sable le visage en haut, et nous vîmes que c'était le cruel Lycas qui — le

jour de devant — faisait trembler le monde sous sa puissance.

— « O Lycas, Lycas ! reprit Eumolpe, où sont tes richesses ? Te voilà dans un pauvre état pour un homme de si grande autorité ! Les Dieux se sont souvenus comme tu traitais tant de misérables... Toi qui commandais nombre de vaisseaux, tu n'as pu conserver une planche pour te sauver du naufrage... Après celà, remplissez votre esprit d'espérances, faites desseins sur desseins, établissez-vous par toutes sortes de méchancetés et d'injustices ! Je m'assure que, depuis deux jours, il avait supputé ses trésors et la valeur de ses domaines. Mais ce n'est pas seulement sur la mer que les hommes périssent : les uns sont tués à la guerre, les autres sont écrasés sous les toits des maisons ; celui-ci, en tombant de cheval, s'est rompu le cou, celui-là s'est étranglé pour avoir mangé trop avidemment ; et cet autre s'est fait mourir, à force de régime et d'abstinence. Enfin, si nous regardons de près, nous trouverons qu'il n'y a point d'endroit sous le Ciel qui soit exempt de naufrage. Que si nous plaignons ceux qui' n'ont point de sépulture, ce n'est que faute d'en bien juger, car enfin que nous importe si c'est l'eau, ou le feu, ou le temps qui nous détruise et nous consomme ! »

LETTRE A MADAME LA MARÉCHALE DE ***

HYGIÈNE PHYSIQUE ET MORALE POUR LES DAMES

On nous permettra — pour plus de brièveté et d'intérêt, tout à la fois — d'intercaler dans cette lettre, adressée à la maréchale de Clérembault, quelques traits typiques concernant la Maréchale elle-même et recueillis

en la longue corespondance dont le Chevalier l'a gratifiée.

Il lui recommande deux choses essentielles : d'abord, ne pas trop se préoccuper de la santé ; puis, n'être ni trop sévère ni trop prude envers les honnêtes gens.

Je suis encore à Paris, Madame, et je ne croyais y pouvoir demeurer deux jours quand je vous dis adieu. Je ne sais ce qui m'empêche d'en partir, si ce n'est le regret de m'éloigner des lieux où je me plaisais tant avec vous ! Je vous cherche en tous ces endroits, comme si j'espérais de vous y trouver, et que je ne susse pas où vous êtes : cela m'a rendu si triste que pour vous écrire quelque chose qui vous réjouît, j'attendais que je fusse un peu remis de votre absence ; mais je sens que mon mal empire de jour en jour, et que le temps — qui d'ordinaire console de tous les autres déplaisirs — ne sert qu'à mieux faire connaître qu'on est malheureux de vous avoir perdue.

Il serait donc bien difficile que mes lettres vous pussent tant soit peu divertir. Aussi, Madame, je ne vous écris que pour vous demander de vos nouvelles.

Je souhaite principalement d'apprendre à quel point de santé vous vous trouvez, car je me suis aperçu que vous en savez marquer tous les degrés et qu'il n'y a point de thermomètre plus juste. Je crois pourtant qu'un peu de négligence est un excellent régime, et qu'il serait bon — pour se bien porter — de ne pas avoir le sentiment si délicat, ou du moins de n'y pas regarder de si près. Car lorsqu'on pense toujours à s'empêcher d'être malade, un si grand soin (qui fait tout craindre) trouble les agréments de la vie et remplit l'imagination de beaucoup de

maux qu'on n'aura jamais. Outre que ces maux ne laissent pas de tourmenter, quoiqu'ils ne soient que dans l'esprit, je prends garde qu'ils en font souvent naître de bien effectifs.

Je vous parle volontiers de votre santé, Madame, parce que c'est la seule chose qui vous puisse manquer (1) pour être parfaitement heureuse. On ne saurait s'imaginer rien de rare qui ne soit en vous et dans la plus haute perfection. Vous avez plus d'esprit que personne au monde, et de cet esprit qui plaît toujours. Vous n'êtes pas de ces beautés qui surprennent d'abord et qui n'ont que la première vue, mais de celles que plus on les considère, plus on s'en trouve charmé : c'est que l'agrément ne vous abandonne jamais. Encore ai-je pris garde que vous avez de certains moments que vous pourriez effacer toutes les autres. Je trouve aussi que votre réputation ne saurait être plus belle ni plus pure, et qu'on y sent je ne sais quoi de si noble et de si exquis qu'on vous aime sans vous avoir vue. Ainsi, Madame, si je vous disais qu'il y a bien longtemps que je suis à vous, ne comptez pas du jour que je vous rendis mes très humbles respects...

Que serait-ce donc, aujourd'hui, si j'étais auprès de vous ! Et pourrais-je demeurer dans cette affection tranquille et modérée que vous souhaitez ? Le plus saint homme du monde et le plus respectueux s'y trouverait bien empêché...

Pour vous, d'ailleurs, votre esprit qui dans sa situation naturelle paraît au-dessus de tout, ne laisse pas néanmoins de s'employer aux moindres choses

(1) La maréchale était une malade quelque peu imaginaire : elle a vécu 90 ans, et sans infirmités notables. — Elle nous rappelle une centenaire (de nos parents) qui se plaignait toujours, mais qui a enterré toute sa famille et son voisinage.

de la sorte que vous voulez, tant pour les affaires du monde que pour les agréments de la vie. C'est que rien ne l'attache et que vous en disposez comme il vous plaît. Cette haute intelligence et ce parfait dégagement vous doivent causer des plaisirs bien purs ; et j'avoue, Madame, que vous avez pris le bon parti de vous être conservé le cœur libre et sans pitié : vous ne savez ce que c'est que les tendresses d'un adieu, non plus que la douleur d'une absence...

Je ne vois rien de cruel et d'inhumain qui ne me remette votre sévérité devant les yeux. J'avoue avec cela que vous êtes la meilleure amie du monde, et je m'étonne que tant de bien et tant de mal se puisse rencontrer dans une même personne... Ceux qui n'ont rien trouvé de plus aimable que la vertu n'avaient pas senti de ces grâces piquantes qui paraissent dans votre personne et dans vos moindres actions. C'est un enchantement secret qui confondrait la plus haute sagesse...

Mais avec tous ces avantages comment vous pouvez-vous résoudre de passer l'hiver à la campagne, et dans un temps que toute la Cour se rend à Paris ? Vous êtes encore bien jeune ; mais le temps va bien vite, et vos plus beaux jours s'écoulent dans un désert.

LETTRE A MONSIEUR DE BALZAC

EXÉCUTION DE CHAPELAIN — EN TANT QUE POÈTE

Balzac et Méré, qui étaient presque voisins à la campagne, et tous deux d'origine « saintongeaise », se connurent bientôt ; le Chevalier, moins sédentaire, rendit souvent visite à Balzac dont l'étonnement fut grand de voir un « guerrier » si lettré et si judicieux.

Cependant, il y eut — entre eux — une altercation au sujet de Chapelain, grand ami et correspondant de Balzac : Méré critiqua une ode de « Monsieur » Chapelain, ce qui froissa au vif l'illustre saintongeais. Par cette lettre, le critique essaya de se disculper auprès de lui, tout en maintenant son jugement sur le poète.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Monsieur, que vous m'estimez plus que je ne mérite, et que j'en ai des preuves dont je ne saurais douter.

Dès les premiers jours que j'eus l'honneur de vous voir et le plaisir de me promener avec vous dans vos bois, et sur les bords de la Charente, vous m'assurâtes que j'avais le goût bon et que je disais des choses nouvelles qui vous surprenaient agréablement. Vous me donniez encore bien d'autres qualités qui m'étaient si avantageuses que, de les rapporter en toute leur force, cela sentirait un esprit vain. Aussi, Monsieur, je n'en parle que le plus modestement que je puis, et beaucoup moins pour me louer que pour vous témoigner que je n'en suis pas ingrat. Ensuite, vous me demandâtes mon amitié que déjà vous aviez acquise par vos beaux écrits, mais qui s'augmenta merveilleusement par votre entretien dont je fus charmé ; et vous me promîtes la vôtre, qui me sera toujours très précieuse. Aussi, je m'en vante partout, et si j'avais les bonnes grâces de ces belles Dames (1) dont vous me croyez enchanté, je ne m'en tiendrais pas si glorieux.

Mais pour revenir à la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous avoue que la fin m'en a moins plû que le commencement. On dirait même

(1) [illegible] les Dames de l'[illegible] Vi-tu[illegible] ne fré-qu[illegible]

que vous ne m'avez d'abord tant loué que pour me disposer à recevoir doucement les reproches que vous m'alliez faire.

Eh ! de quoi vous avisez-vous de m'accuser de *barbarie* pour avoir dit je ne sais quoi qui n'a pas plû au « premier homme de notre temps », comme vous le nommez ! J'aurais eu de la peine à le deviner, si vous ne m'en aviez dit autre chose.

Mais voyons ce que c'est. Je vous dirai donc — sans rien déguiser — que je me rencontrai dans une compagnie de gens savants, où quelqu'un lut une Ode que ce « premier homme du temps » a faite pour Monsieur le Prince ; et comme chacun disait son avis de ces vers, Monsieur le Marquis de M*** et Monsieur Costar me questionnèrent sur le jugement que j'en faisais. Je leur répondis franchement que l'auteur avait rangé dans un ordre bien exact, sans oublier la moindre circonstance, tous les hauts faits d'armes de ce grand Prince, et qu'il semblait que ce poète avait pour but de mettre en rimes les Gazettes d'Allemagne plutôt que de composer une Ode à la manière de Pindare, ou d'Horace, ou de Malherbe.

Si j'ai mal jugé, vous deviez — ce me semble — vous contenter de m'en avertir ; et si j'ai mieux jugé que vous n'eussiez souhaité pour l'intérêt de votre ami, n'êtes-vous pas injuste de m'en vouloir mal ? N'aviez-vous jamais rien découvert de cette affection bizarre, et pouvais-je deviner qu'un homme dont je ne suis pas abusé vous fût si cher ?

Encore suis-je en doute s'il est votre ami, quoique vous me l'écriviez, et peut-être qu'on vous en fait bien accroire en votre solitude. Je sais qu'en matière d'amitié il est moins honteux d'être la dupe que le pipeur ; mais il est bon de n'être ni l'un ni l'autre, et de se connaître en gens. Est-ce un tour d'ami que

de s'être vanté que de certains vers sont de sa façon — j'entends ces beaux vers que vous avez faits pour Madame la Marquise de Rambouillet ? Si cela vous surprend et vous paraît peu vraisemblable, vous n'avez qu'à vous en informer.

Je vous parle en ami, Monsieur, et si je ne puis vous conserver que par la flatterie, je ne vous garderai pas longtemps. J'en aurai bien du regret, puisque je suis — par estime et par inclination — votre très humble et très obéissant serviteur.

De Paris, le 10 de mai.

LETTRE A MONSIEUR DE BALZAC

JUGEMENTS CONTRADICTOIRES SUR LES « ILLUSTRES » ROMAINS

Ici encore le Chevalier se trouve en désaccord avec Balzac — mais cette fois touchant les Romains que celui-ci a trop surfaits, exaltés ; lui-même, d'ailleurs, avait reconnu devant Méré (voir la IV*e lettre de son Recueil) cette exagération du mérite des Romains.*

De son côté, le Chevalier qui savait d'une façon assez exacte l'esprit, le caractère et le tempéramment des Romains, considère tout cela — non au point de vue purement historique — mais selon ses idées personnelles. De là, des appréciations souvent erronées.

Le contraste devient ainsi plus frappant.

Il faudrait avoir tant soit peu de votre génie pour vous remercier comme je voudrais du livre que vous m'avez envoyé. Je vous jure, Monsieur, que depuis *quatre* jours que je l'ai reçu, je n'ai presque rien fait

que l'admirer et que je le quitte même à regret pour vous écrire.

Aussi, ce ne sont partout que des chefs-d'œuvre d'adresse et d'esprit. J'admire principalement tant de choses nouvelles que vous dites des anciens Romains. Et puisque vous m'ordonnez de vous en parler sincèrement, je vois que les portraits que vous faites des conversations, des bons mots et de l'urbanité de vos Romains sont plus agréables que les originaux, et que jamais Le Titien, ni Raphaël, n'ont flatté de si bonne grâce dans la peinture que vous le savez pratiquer dans l'éloquence ; car, en vérité, leurs bons mots — à les bien examiner — n'étaient pas fort bons : on en dit de meilleurs en France, depuis que les équivoques sont en décri, et que vous en avez désabusé la Cour. Il me semble aussi que la galanterie française est plus noble et plus aimable que cette urbanité romaine.

Il faut être honnête homme pour exceller de bon air dans les entretiens ; et quand je me puis échapper des enchantements de votre éloquence, et que je regarde la vérité simple et nue, plus je considère ces illustres Romains que vous élevez jusqu'au ciel, moins je les trouve honnêtes gens. Il est vrai que j'en excepte César qui me paraît le plus grand homme du monde, et ce qui m'en plaît encore davantage, j'ai de la peine à m'imaginer un plus honnête homme.

Pour Auguste qu'on dirait que vous exaltez à l'envi des flatteurs de son temps, je n'apprends rien de lui qui ne me choque et ne me le rende haïssable ; le seul traitement qu'en reçut la Reine d'Egypte m'obligerait de le mettre à côté de Néron.

Brutus aussi que vous louez tant ! pourrait-on s'imaginer qu'il eût le sens commun, ni qu'il se connût aux bienséances de la vie, d'avoir suivi Pom-

pée, son ennemi mortel (car il avait fait mourir le père de Brutus) ? Et ne m'avouerez-vous pas qu'au moins il fut bien ingrat de prendre son parti contre César, qui le favorisait en toute rencontre, et même à la bataille de Pharsale où tant d'autres soins qui le devaient occuper ne l'empêchèrent pas de recommander très expressément de ne le pas tuer, et que s'il ne voulait se laisser prendre on le laissât aller ? Depuis, il ne se lassa point de l'obliger, et c'est peut-être ce qui fit croire que Brutus était son fils. Mais un méchant naturel ne se peut vaincre — et cet ingrat, tout comblé des bienfaits de César, fut un des premiers qui l'assassinèrent !

Scipion, qui vainquit Annibal et prit Carthage, avait de grandes vertus, et s'il n'eut pas été si formaliste et si grand observateur des coutumes de son pays, ce qui marque un esprit de peu d'étendue, je le mettrais au nombre des plus excellents hommes. Mais, sans mentir, la manière dure, inflexible et cruelle dont il usa contre Masinissa et contre cette belle Princesse qu'il avait épousée, me fait beaucoup rabattre de son mérite, et je ne saurais m'empêcher de lui en vouloir mal.

Pour le héros de Sénèque, je veux dire Caton — cet homme de bien, mais dur et farouche — je croirais aisément qu'il n'avait pas l'esprit bien fait, et qu'il n'agissait d'ordinaire que sur de faux principes. Vous savez qu'après la bataille de Pharsale et la mort de Pompée, il aborde en Afrique suivi de dix ou douze mille hommes qui le regardaient avec admiration : il s'en pouvait servir à conserver cette liberté qui lui était si précieuse. Cependant, parce qu'il rencontre en ce pays-là Scipion, Cicéron ou quelqu'autre Sénateur fort ignorant dans la guerre, quoi qu'on lui sût dire pour le dissuader de remettre son armée à des

gens incapables de la commander et qui d'ailleurs n'avaient pas sa valeur, il fut impossible d'y réussir ; et la raison qu'il en donnait, peut-elle être reçue — qu'il ne faisait la guerre à César que pour maintenir les lois de la République, et que ces mêmes lois ne permettaient pas aux Préteurs de commander les armées partout où se trouvait un homme Consulaire ? Sur quoi je prends garde que les gens simples qui se laissent conduire à leur instinct naturel sont moins sujets à se tromper que la plupart de ces grands personnages qui pensent tout savoir. Celui-là se plaisait à discourir avec des Grecs, et je sais que peu de jours avant sa mort un Athénien (qui l'accompagnait en tous ses voyages) se douta de la résolution qu'il avait prise et que pour l'en détourner et lui donner d'autres pensées : « Qu'entendez-vous, Caton, — lui dit-il — par cette patrie qui vous est si chère que vous ne craignez pas de mourir pour la défendre ? C'est, comme je crois, cet air que vous avez respiré en venant au monde, la rivière du Tibre, Rome et ses environs. Mais depuis un si long temps cet air a fait plusieurs fois le tour de la terre, il ne reste pas au Tibre une goutte de cette eau qu'il avait alors, et Rome et tout le pays change de moment en moment. Et quand tout cela serait encore au même état qu'il était la première fois que vous vîtes la lumière, êtes-vous redevable à des choses qui n'ont jamais eu dessein de vous obliger, et qui n'ont ni connaissance ni sentiment ? Bien vous prend que votre patrie ne soit pas d'une si grande étendue qu'était celle de notre Socrate : elle vous donnerait bien de l'inquiétude ! Certainement vos livres ne vous ont pas appris à connaître le bien et le mal, et à juger sainement du prix de tout. Je vous conseille d'en lire de meilleurs, et de vous désabuser de votre patrie... » Ces raisons

qu'un autre moins opiniâtre eût goûtées (1) ne l'empêchèrent pas de se tuer.

Cependant, vous savez si bien déguiser tout ce que vous voulez, que vous allez persuader au monde qu'il n'y avait parmi les Romains que des héros et des demi-dieux. J'en ai bien de la joie, Monsieur, et je connais par là que, pour acquérir de la gloire, on doit encore plus souhaiter votre amitié que d'avoir beaucoup de mérite.

LETTRE A MONSIEUR DE SAINT-PAVIN

TRIOMPHE DE MÉRÉ SUR VOITURE AUPRÈS DES PLUS GRANDES DAMES DU SIÈCLE

Le Chevalier, supplanté sans doute par Voiture à l'hôtel Rambouillet, ne tarda point à prendre sa revanche : il avait « rebuté » quelques lettres de son rival, entre autres la fameuse LETTRE DE LA CARPE ; *mais l'engouement pour celui-ci était devenu tel qu'on lui donna tort. Il se redressa vivement et prouva combien était peu juste, peu régulier, le style de Voiture : de là, son traité* DE LA JUSTESSE.

Il n'ignorait pas l'antipathie conçue à son endroit

(1) Le Chevalier a-t-il pensé et écrit cela sérieusement ? On peut en douter. Lui qui a fait de si nombreuses et brillantes campagnes, qui s'est battu pour la *patrie*, n'a pu être convaincu par de pareilles « raisons ».

La *patrie* n'est pas seulement la portion de terre qui nous a vus naître et grandir, et à laquelle nous nous sommes attachés par toutes les impressions que nous en avons reçues, par tous les sentiments que nous avons éprouvés au milieu d'elle ; c'est encore le groupement si cher de nos parents, de nos ancêtres, de nos amis, etc.. C'est surtout la tradition sacrée de tous ceux qui nous ont précédés sur ce sol et qui par leurs efforts, par leurs luttes, par le sang tant de fois versé — nous ont faits ce que nous sommes.

par Mme de Sévigné — antipathie bientôt communiquée à tout son entourage, les Cobinelli, les Saint-Pavin, etc. C'est précisément à Saint-Pavin, son ancien ami, qu'il adressa un exemplaire de son Traité (avant même la publication), avec les résultats acquis déjà — tout en son honneur — parmi les plus grandes Dames de la Société précieuse. Espérait-il donc le gagner à sa cause, ainsi que Mme de Sévigné elle-même ?

Ce n'est pas pour vous plaire, Monsieur, encore moins pour vous instruire, que je vous fais part de ces remarques sur la *justesse* ; ce n'est seulement que pour n'être pas mal avec vous, et sans Monsieur Conrart je ne m'en serais pas avisé : je vous envoie le billet qu'il vient de m'en écrire...

Je m'imagine bien que les plus savants seront surpris de voir un *Discours de la Justesse*, parce que les Grecs, ni les Latins, ni personne que je sache n'y avait encore pensé. Je ne sais même si vous trouverez bon que j'observe des fautes contre la « justesse » en cet Auteur.

Je pense aussi que je n'en eusse rien dit sans Madame la Marquise de Sablé, qui ne croit pas que jamais homme ait approché de l'éloquence de Voiture — et surtout dans la justesse qu'il avait à s'expliquer. Et combien de fois ai-je entendu dire à cette Dame : « Mon Dieu, qu'il avait l'esprit juste, qu'il pensait juste, qu'il parlait et qu'il écrivait juste ! » jusqu'à dire « qu'il riait si juste et si à propos, qu'à le voir rire elle devinait ce qu'on avait dit ! »

J'ai connu Voiture : on sait assez que c'était un génie exquis, et d'une subtile et haute intelligence. Mais je vous puis assurer que dans ses discours, ni dans ses écrits, ni dans ses actions, il n'avait pas toujours cette extrême justesse, soit que cela lui vînt de distraction ou de négligence.

Je fus assez étourdi pour le dire à Madame la Marquise de Sablé, un soir que j'étais allé chez elle avec Madame la Maréchale de Clérembault ; je m'offris même de montrer dans ses Lettres quantité de fautes contre la justesse, et vous jugez bien que cela ne se passa pas sans dispute. Madame la Maréchale prit le parti de Madame la Marquise, soit par complaisance ou qu'en effet ce fut son sentiment.

Quelques jours après, je fis ces observations — où je ne voulus pas insulter : je me contentai d'apprendre à ces Dames que je n'étais pas chimérique et que je n'imposais à personne.

Un de mes amis fit voir à Madame la Marquise les endroits que j'avais remarqués, et cette Dame que toute la Cour admire me parut encore admirable en cela qu'elle ne les eût pas plutôt vus qu'elle se rendit sans murmures. Je vous assure aussi que Madame de Longueville, que Voiture a tant louée, trouve que j'ai raison partout.

Que si Monsieur le Prince, comme vous dites, se montre un peu moins favorable à mes observations, c'est que dès sa première enfance il estime cet excellent génie et que les Héros ne reviennent pas aisément. Aussi, je tiens d'un auteur grec que c'était un crime à la Cour d'Alexandre de remarquer les moindres fautes dans les œuvres d'Homère.

LETTRE A MONSIEUR MITTON

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE APRÈS LES PLAISIRS DE PARIS

Quoique homme du monde, le Chevalier aimait la solitude, la campagne, et il se plaisait à faire succéder aux plaisirs de la ville les plaisirs des champs.

Mitton, son ami, n'admettait — au contraire — que Paris et ses distractions ; à ce sujet, le Chevalier crut devoir lui faire quelques reproches assez sentis dans plusieurs lettres ; en voici les principaux extraits.

Je n'ai que bien peu de choses à vous mander, au moins pour ce qui regarde le monde. Car lorsqu'on s'éloigne de Paris, on ne voit que des campagnes, des coteaux, des rivières, des prairies, des champs et des forêts ; il est vrai qu'on trouve de temps en temps quelques villages et quelques villes, mais au prix de la foule qu'on a laissée il semble que ce sont là comme autant de solitudes.

L'infidélité d'une Dame m'avait donné quelque pensée de m'aller confiner dans les déserts de la Thébaïde, et je m'imaginai d'y être en traversant la Beauce.

Je ne laissai pas néanmoins de suivre ma route assez agréablement, toujours bien traité et bien couché, m'entretenant moi-même des personnes que je venais de quitter. Mais dans ces lieux sauvages que pourrait-on remarquer que vous fussiez bien aise d'apprendre, vous qui n'avez dans l'esprit que le monde et qui n'écoutez de bon cœur que ce qu'on dit de la Cour ou de l'Armée ?... Vous me plaignez sitôt que je m'éloigne de Paris, et vous pensez que

partout ailleurs les honnêtes gens sont à faire pitié. Mais je vous avoue aussi que je vous plains à mon tour d'être confiné dans le jeu, de ne soupirer qu'après la fortune et de n'avoir des yeux que pour le monde artificiel, comme presque tous les Courtisans à qui les plus grandes beautés de la nature sont inconnues...

Pour moi, qui suis un peu solitaire et qui me plais beaucoup à rêver, les déserts — quand il fait beau — ne me déplaisent pas... J'aime à changer de vie et d'objets : il me suffit d'avoir été deux mois à Paris pour désirer la campagne ; mais quand j'ai quelque temps rêvé dans les bois, je suis bien aise de revoir la Cour, Paris et toutes les personnes que j'estime...

Les assidus Courtisans ne pensent qu'à leur fortune ou qu'à leurs amours. La différence des saisons leur est inconnue, et ce n'est pas le soleil qui fait pour eux les beaux jours. Il me semble aussi que les Dames de ce pays-là, celles mêmes qui n'ont ni ambition ni galanterie, ne se mettent pas en peine s'il pleut ou s'il grêle : c'est qu'on les élève dans ce monde artificiel et qu'elles n'ont que bien peu de sentiment pour les choses qui n'en sont pas. De sorte qu'un habit d'une étoffe agréable, des rubans à la mode, un appartement bien meublé, etc., les touchent plus sensiblement que le plus beau spectacle de la nature.

J'ai tant vu de choses qu'il n'y en a guère dont je ne connaisse le bien et le mal, et j'ai le goût d'une grande étendue. J'aime Paris et la Cour, le jeu, la musique, les ballets, l'entretien d'un honnête homme et d'une femme agréable, et tant d'autres divertissements qu'on trouve en ce grand monde. Mais je ne crois pas tout perdre en les perdant. Il me vient

d'autres plaisirs qui me consolent de ceux que je n'ai plus. J'aime les chants des oiseaux dans les bocages, le murmure d'une eau vive et claire, les cris des troupeaux dans une prairie... Personne goûte plus sensiblement que moi l'air vif et gai du printemps, ni les plaisirs de l'automne. J'aime, dans ces belles saisons, à considérer ce qui se passe dans le ciel : un beau jour, une douce nuit me charment...

Tout cela me fait sentir une douceur naturelle et tranquille qu'on ne connaît point dans le tumulte et dans l'embarras de Paris.

LETTRE DE MITTON AU CHEVALIER DE MÉRÉ

LA CORRESPONDANCE DU CHEVALIER INTERROMPT UN GRAND DINER

Cette lettre de Mitton dut flatter, chatouiller au cœur le Chevalier de Méré : si dédaigneux qu'il pût être — au fond — des beaux esprits de l'époque, il avait trop d'amour-propre pour ne pas être touché de témoignages qui semblaient affirmer sa supériorité.

Je reçus hier votre lettre en bonne compagnie : cinq ou six convives *de grande réputation* dînaient céans, et nous étions à table lorsqu'on me l'apporta. Quoique nous fussions en cet endroit du repas où l'on parle volontiers, quand on sut qu'elle venait de vous, on me pria de la lire — et ce fut un grand silence...

Je vous jure que jamais lettre ne fut plus hautement louée, et tout le monde s'écria qu'on ne pouvait rien voir de plus naturel ni de plus galant. Je la viens

de lire encore, et plus je la lis, plus elle me plaît. Que si vous faites de telles lettres sans y rêver, que ne sera-ce point quand vous y songerez davantage ?

Le repas d'hier est le seul plaisir que j'ai eu depuis que vous êtes parti ; encore vous y trouvai-je fort à dire. Je ne sais si vous en usez de même à mon égard, mais — de la manière que vous en parlez — je croirais bien que le jeu et les dames vous consolent aisément de mon absence : je n'y trouve pas tout à fait mon intérêt ; cependant je ne saurais vous en vouloir mal, car quand des songe-creux comme nous rencontrent par hasard quelque plaisir, il ne faut pas leur en savoir mauvais gré.

Pour moi, je me trouve si peu content de tout que, sans quelques pensées qui m'amusent — dont les unes sont pleines de faiblesse, et les autres peut-être de vanité — je donnerais tout pour peu de chose.

Mais ceci est bien triste, il faut doubler le pas pour s'en éloigner. Ce que vous me mandez de notre ami (1) est admirable, et la préférence sur Platon et sur Descartes, dont il m'honore, m'a bien fait rire. Ne vous souvient-il pas que je lui disais toujours que je n'étais pas en peine de son approbation et que je la regardais comme un bien qui m'était assuré ? Je vous supplie de lui dire que je lui en suis très obligé, et que l'espérance de passer encore d'agréables soirées ensemble me donne beaucoup de joie.

Adieu, le papier me manque, et ma lettre n'est que trop longue.

(1) Quel pouvait être cet « ami » ? Ce n'était certainement point Pascal. Serait-ce le duc de Roannez ou plutôt le maréchal de Clérembault ?

LETTRE A MONSIEUR MITTON

ÉLOGE DE MITTON — COMME « AUTEUR » ET HONNÊTE HOMME

Donnant, donnant. Le Chevalier ne manqua pas d'offrir à Mitton, qui le servait si bien — à Paris — auprès de personnes « de grande réputation », la meilleure monnaie de sa pièce.

Il faut reconnaître, en dehors des exagérations de l'amitié, qu'il y avait du vrai d'un côté comme de l'autre. En tout cas, la sincérité se sent — ici et là.

De quelque sorte de plaisir que je puisse être touché, je sens toujours que quelque chose me manque si je suis longtemps sans apprendre de vos nouvelles. Je vous assure aussi que je n'ai jamais de chagrin qui ne s'adoucisse quand vous me mandez que vous seriez bien aise que nous fussions ensemble...

Mais il me semble que le commerce des conversations et des conférences l'emporte auprès de vous sur celui des billets et des lettres... Pourtant, vous dites quelquefois dans un jour plus d'excellentes choses qu'il n'en faudrait pour faire cent billets qu'on lirait avec beaucoup de plaisir.

Je voudrais bien que votre jeune Secrétaire (son fils), que j'aime dès son enfance, ne fût pas si libertin et qu'il se tînt plus assidûment auprès de vous : peut-être que je recevrais plus souvent de vos lettres... Je charge tous les gens qui vont à Paris de s'enquérir de vos nouvelles, et j'en demande à tous ceux qui reviennent de ce pays-là. Mais comme on ne vous voit pas aisément, je n'en saurais point du tout, si le hasard ne me donnait des « espions » et

des « espionnes » pour vous observer tous les ans, quand vous allez aux eaux de Bourbon (1)...

Je goûte présentement les plaisirs de l'automne à la campagne, et je n'y serais pas à plaindre, si je pouvais oublier nos entretiens et les agréments d'une Dame qui me tiennent encore plus au cœur que je ne voudrais. Je rêve, je me promène, je me repose le long des ruisseaux sous les ombrages verts et m'endors souvent sur les meilleurs livres des Anciens.

Je lis aussi quelquefois ce qu'on écrit aujourd'hui, et je fus — il y a quelques jours — bien surpris de trouver ce que vous m'avez montré sur *l'honnêteté* et sur d'autres sujets dans un petit livre : je crois que c'est un VIe tome des ŒUVRES MÊLÉES DE SAINT-EVREMOND.

Je ne sais par quelle aventure ce petit traité, qui ferait de l'honneur à Socrate, paraît sous un autre nom que le vôtre. Jamais rien ne fut mieux pensé, ni mieux écrit. Et, sans mentir, vous êtes si modeste que vous en devenez insupportable à vos vrais amis qui s'intéressent dans votre réputation...

Il est vrai que vous ne pensez pas tant à votre fortune qu'à vous rendre honnête homme... Vous savez parfaitement la Cour et le monde. Vous jugez de la bienséance en maître sur tout ce qui se présente ; on vous trouve de si bonne compagnie qu'on est charmé de vous entendre et de vous observer...

Avant tout, vous savez dire des choses, et vous devez être persuadé qu'il n'y a rien de si rare. Vous souvenez-vous que Madame la Marquise de Sablé nous dit qu'elle n'en trouvait que dans Montaigne et dans

(1) Mitton avait une incommodité (tic quelconque, ou plutôt tumeur au cou) qui l'obligeait chaque année à suivre un traitement aux Eaux de Bourbon : il dut y rencontrer, en 1660, Pascal lui-même.

Voiture, et qu'elle n'estimait que cela ? Je m'assure que si vous l'eussiez souvent vue, ou qu'elle eût eu de vos écrits, elle vous eût ajouté à ces deux excellents génies...

Mandez-moi si vous avez de la santé, si tout va bien chez vous, si le jeu est toujours languissant, et ce que font nos amis et nos amies.

LETTRE
A MADEMOISELLE *** (NINON DE LENCLOS)
RUPTURE D'AMOUR

On sait que Ninon a été, pendant un certain temps, l'intime « amie » du Chevalier de Méré ; mais elle le délaissa, comme elle devait en délaisser bien d'autres.

L'amour du Chevalier dut être très vif, par conséquent sa douleur profonde et longue — à la suite de cette rupture. Toutefois, par bonheur, Ninon savait adoucir de telles amertumes, et on lui pardonnait toujours. Le Chevalier l'assura de son propre pardon en ces termes émouvants.

Je suis malade, et la tristesse que vous me causez est loin d'apaiser mon mal. Cela m'oblige, Mademoiselle, à ne vous écrire que deux ou trois mots. Je croirais encore fort aisément que je ferais beaucoup mieux de ne vous point écrire du tout.

Aussi bien, depuis quelques jours, quand j'ai l'honneur de vous voir, vous me parlez si rarement et même avec tant de rudesse et de contrainte qu'il y a peu d'apparence qu'un billet et moins encore de

longues lettres qui vous viendraient de ma part vous pussent plaire.

Disons la vérité, Mademoiselle, quoiqu'elle me mette au désespoir : vous ne m'avez aimé que par pitié. Car, du moment que vous m'eûtes juré que je devais être assuré de votre cœur — parce que vous crûtes, comme il était vrai, que cette assurance me rendait heureux — vous cessâtes de me vouloir du bien ; et, dès ce temps-là, vous ne m'avez témoigné ni tendresse, ni douceur, ni complaisance.

Peut-être que d'autres personnes, que vous estimez, seraient bien aises de m'avoir de la sorte que vous m'avez. Vous n'en jugez plus ainsi. Cependant, je vous jure par le Ciel et par vous-même que, dès le commencement de notre amitié, je n'ai songé qu'à votre gloire et qu'à vous rendre la vie agréable. Si je n'ai pas eu assez de talent ni de fortune, ne vous en prenez qu'à ma destinée.

Mais, Mademoiselle, ne pensez qu'à vous seule, et ne vous contraignez plus. Votre génie et votre naturel sont si beaux que vous les devez suivre en tout ; et quoique je vous aime à ne me pouvoir consoler de vous perdre, si vous en êtes plus heureuse, oubliez-moi comme si notre engagement n'était qu'un songe — et ne craignez pas que je vous en fasse des reproches, ni par mes plaintes, ni par ma présence... Au moins, je ne me plaindrai que dans mon cœur, et je sais me tenir dans le monde comme en un désert, ou me retirer dans ma solitude.

Je souhaite même que le Ciel vous pardonne le triste état où vous me laissez et qu'il ne vous en reste aucun remords.

LETTRE A MADEMOISELLE DE LENCLOS

UN RENOUVEAU D'AMITIÉ

Grâce au temps et aussi à d'autres liaisons, l'amour du Chevalier pour Ninon dut se cicatriser pleinement, d'autant plus — sans doute — que l' « ami » évincé pouvait compter à côté de lui maints confrères d'infortune.

Nombre d'années après, un heureux hasard mit en présence, chez la duchesse de La Feuillade, et le Chevalier et Ninon (alors Mademoiselle de Lenclos) : celle-ci redevint la plus gracieuse du monde envers l'autre, se montra aussi « douce » qu'autrefois, remplie de « rares qualités » et de « merveilles » ; elle invita même Méré à lui rendre visite en son hôtel des Tournelles. Touché de ce renouveau d'amitié, le galant honnête homme exprima dans la lettre qui suit ses sentiments de tendre gratitude.

Je vous jure, Mademoiselle, que je n'ai senti de ma vie une joie plus pure que celle que j'eus dernièrement, quand je vous rencontrai chez Madame la duchesse de La Feuillade.

Ce fut une après-dînée, s'il vous souvient, que vous étiez toutes deux en particulier. Je n'avais nulle part à cette visite ; et même, apparemment, vous eûtes quelque chagrin l'une et l'autre d'être interrompues dans un entretien si agréable. Je ne laissai pourtant pas de vous savoir bon gré du plaisir que j'eus à vous entendre et à vous regarder — et je croirais que ce serait une espèce d'ingratitude, ou du moins d'incivilité, de ne vous en pas témoigner mon ressentiment.

En effet, Mademoiselle, à bien prendre la chose et

sans trop subtiliser, ce n'est pas pour vous seule que vous avez acquis tant de rares qualités et que vous êtes bien aise d'être si aimable : c'est aussi pour plaire aux plus honnêtes gens et les rendre heureux — de sorte que la bienséance et l'honnêteté le souffrent — si bien qu'ils vous en sont tous obligés, et j'ose vous assurer que personne du monde ne juge mieux que moi des merveilles qui sont en vous, et que si j'avais autant d'esprit à les publier qu'à les connaître, je pourrais ajouter quelque chose à votre réputation si exquise et de si bonne odeur.

Parmi tant d'agréments dont je fus charmé le jour que je vous revis, je n'ai pas oublié qu'après une si longue absence vous me parûtes toute aussi douce que si je vous eusse toujours vue, et que vous me fîtes l'honneur de me permettre d'aller chez vous — comme si je ne l'eusse pas discontinué.

Je vous en rends encore mille très-humbles grâces, Mademoiselle, et je vous conjure de vous en souvenir et de n'être pas fâchée que je sois si reconnaissant.

LETTRE A MADAME DE MESMES

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

Mme de Mesmes (née « de la Bazinière ») était la femme du Président à mortier au Parlement de Paris, le richissime M. de Mesmes, frère aîné du comte d'Avaux : suivant le Chevalier, elle avait bien quelque aptitude aux agréments, mais elle paraissait indolente, sinon même indifférente. Il tenta de secouer son apathie et de lui inspirer le plus d'idées possible.

C'est très probablement à Madame de Mesmes que fut dédié son « Discours de l'Esprit ».

Vous me faites l'honneur de m'écrire, Madame, que je mets tout indifféremment sur le ton de la plaisanterie, ou du moins que je ne parle jamais d'un air bien sérieux, et que je m'en devrais corriger. Mais vous allez voir qu'encore que j'aime assez à me divertir, je ne laisse pourtant pas de savoir tenir ma gravité comme un ambassadeur d'Espagne, quand je me rencontre avec une personne aussi sérieuse que vous l'êtes présentement.

Je veux bien traiter avec vous de la manière que vous me l'ordonnez et ne vous plus entretenir dans mes lettres que des choses qui vous peuvent rendre la vie agréable.

Je vous dirai donc, sans badiner ni sans rire, que pour être heureux il faut avoir l'esprit toujours sain et le cœur souvent malade : c'est là une espèce de mystère que vous allez entendre en peu de mots.

Et pour comprendre par l'esprit, il est impossible de passer la vie agréablement à moins qu'on ne connaisse tout ce qui la fait trouver douce et commode. Il faut juger sainement du bien et du mal, se désabuser des fausses préventions, s'éclaircir le sens, s'épurer l'intelligence, et surtout ne se laisser rien persuader qui ne soit vrai ou du moins vraisemblable. Car une erreur visible et grossière n'est jamais seule : elle en attire incessamment quantité d'autres.

C'est un grand point pour se plaire à la vie, que de bien connaître ce qui la rend aimable à notre endroit. Eh ! combien voit-on de gens que la fortune favorise, que le monde croit heureux, et qui néanmoins — à les considérer de près — sont à faire pitié, parce que ce sont comme autant de fous qui ne

cherchent que la fausse gloire et les faux plaisirs ! Ils ne savent ce qu'ils veulent ni ce qui leur est bon, et n'estiment que les choses qu'ils n'ont point. Ils sont toujours injustes, toujours ingrats et légers ; ce qui les charme le soir, les choque au matin. Aussi les voit-on quelquefois au désespoir d'avoir obtenu ce qu'ils souhaitaient le plus vivement, et d'ordinaire ils se repentent peu de temps après de s'être repentis. En vérité, Madame, quand on a de bons yeux, on remarque assez de ces sortes de gens qui méritent bien leur misère. Le mal est que les personnes de bon sens, qui dépendent de ces fous, souffrent de leurs folies.

Et pour ce qui regarde le cœur, je suis d'avis que de temps en temps il soit malade — à condition que son mal n'ait rien qui ne plaise et qu'on ne se puisse défendre de le plaindre et de compatir à sa douleur.

Les affections du cœur s'appellent ses maladies : de sorte qu'il est malade lorsqu'une passion l'agite, et qu'il l'est plus ou moins selon que cette passion est violente ou modérée. J'avoue que, s'il est tranquille et que rien ne le remue que son mouvement naturel, on ne sent pas de vives douleurs ; mais, en cet état si calme, rien ne touche, et je sais par expérience que les sens se trouvent alors si dégoûtés de tout que l'on n'est guère plus animé que si l'on était mort. Ce profond repos me paraît bien triste : plutôt que d'y demeurer, ne vaut-il pas mieux vivre en toutes les passions que peut avoir une âme sensible et raisonnable ? Je vois même qu'on ne saurait atteindre aux plus hautes félicités que le cœur ne soit blessé mortellement. Et comme quoi se pourrait-on croire parfaitement heureux de posséder ce qu'on aime, à moins que de l'avoir bien ardemment désiré et de s'y plaire sans réserve ?

Il me semble, Madame, qu'en voilà beaucoup pour un commencement d'instruction, et je n'ai plus rien à vous dire bien sérieusement — si ce n'est qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez heureuse et que, si vous êtes tant soit peu civile et reconnaissante, vous m'en écrirez autant.

LETTRE A MADAME DE ***

LES ANOMALIES DE L'AMOUR

Malgré quelques traits scabreux, grossiers même, cette lettre nous semble devoir être reproduite parce qu'elle dévoile un côté peu moral de la « belle » Société du XVIIe *siècle — ce qui a certain intérêt au point de vue historique — et aussi parce que les choses y sont fort bien observées et décrites.*

Ce « joli » sujet est à rapprocher du trait de mœurs cité p. 179.

Une question : — A quelle Dame le Chevalier a-t-il pu écrire cela ?

Tout ce que vous m'avez écrit me semble d'une grande étendue et d'un esprit bien juste, et je suis absolument de votre avis, Madame, que de tous les événements extraordinaires qu'on admire dans le monde, il n'y en a point de si bizarres que ceux qu'on peut remarquer dans l'amour.

Ainsi, vous dites très bien que pour connaître ce qui se passe en cette passion, il se faut arrêter à ce qu'on voit et qu'on découvre en effet, et fort rarement à ce qui devrait être — car, même dans les âmes

les plus raisonnables, l'amour et la raison ne s'accordent pas volontiers. Et pour l'ordinaire il arrive que de cela seulement qu'une chose devrait être, elle ne se fait pas, mais qu'on l'obtiendrait aisément si elle était injuste (1). On ne peut rien s'imaginer d'extravagant ni contre l'apparence, qui ne se trouve quelquefois en ces sortes d'affections. La beauté, l'agrément, l'honnêteté, la bonne mine, les grâces du corps et de l'esprit, ce sont de grands attraits pour se faire aimer ; et nous voyons néanmoins que ces belles qualités produisent bien souvent un effet contraire, tant à l'égard des hommes que des femmes.

Un grand seigneur fort-bien fait, très galant, le plus honnête homme — *à ce qu'on dit* — de toutes nos vieilles Cours, avait longtemps aimé les femmes qui tâchaient aussi de lui plaire. Il avait été dans une extrême faveur auprès de deux ou trois de nos Rois ; et ce qui me paraît de plus admirable, ils ne laissèrent pas de l'aimer toujours, quoiqu'ils vîssent devant leurs yeux que leurs maîtresses les quittaient pour lui. Cet homme, qui s'était tant plû parmi les Dames, les prit enfin dans une si forte aversion qu'il ne cherchait plus que des hommes — non pas de jeunes gens bien faits, mais de ces hommes de la plus étrange figure, et tels que Monsieur *** — de sorte qu'il pratiquait, dans ces dernières amours, ce qu'on rapporte de l'empereur Galba !

Ne sait-on pas aussi qu'une Impératrice romaine, la plus belle femme de son temps, n'aimait que des esclaves déchirés de coups de fouet et des gladiateurs défigurés de blessures ?

Henri II était fort-bien fait et des plus élégants : il ne se plaisait qu'à l'amour, et sa Cour brillait des

(1) Le fruit défendu est toujours le meilleur — d'après le dicton populaire.

plus belles femmes qu'on pût souhaiter. Cependant, il ne s'attacha qu'à la duchesse de Valentinois, ancienne maîtresse de son père ; et quoique ce ne fut rien moins qu'une fidèle tourterelle, on sait que jusqu'à la mort de ce Prince elle conserva la première place dans son cœur.

Démétrius, roi de Macédoine et très honnête homme, eut aussi sa duchesse de Valentinois qu'on appelait Lamia, comme qui dirait la « vieille fée » ou la « vieille enchanteresse ».

L. C. *** fort brave et fort habile homme, avait une maîtresse qui — dans le vrai — n'était qu'une coureuse : il ne l'en aimait que plus ardemment, si bien qu'il ne put s'empêcher de l'épouser. Elle n'était pas moins à ses domestiques qu'à lui-même et, bien loin de s'en fâcher, il se plaisait à les entretenir de leur bonne fortune.

Mais encore, comment se peut-il que l'amour et la haine se trouvent quelquefois à un si haut point dans un même cœur et qu'on puisse traiter si cruellement des personnes qu'on aime d'un amour excessif ! Vous savez l'horrible action du Prince qui, s'étant défait de son fils sur un soupçon bien léger, fit mourir presque en même temps la plus aimable Princesse de son siècle ; et peut-être que, s'il eût eu moins d'amour pour elle, il ne lui en eût pas coûté la vie...

Mais voici quelque chose de bien différent. Le roi Séleucus se remaria par amour avec la belle Stratonice, pleine d'attraits et de charmes. Il avait un fils encore très jeune et qui néanmoins, voyant les caresses qu'ils se faisaient, commençait à sentir ce que c'est que l'amour : de sorte qu'en peu de jours il fut si touché de sa belle-mère qu'il était près d'en mourir. Séleucus s'étant informé d'où venait cette maladie, se démaria d'avec la charmante Stratonice pour

la faire épouser à ce jeune Prince. Je ne crois pas qu'on puisse donner une plus haute preuve d'un bon naturel.

Il me semble aussi qu'un sujet bien faible en apparence fait souvent naître l'amour, comme peu de chose l'éteint. — Une fille d'Alexandrie s'alla baigner dans le Nil et, sitôt qu'elle se fut déshabillée, un aigle qui rôdait sur ce fleuve prit un de ses souliers (à cause, peut-être, de quelque ruban d'une couleur éclatante) et le laissa tomber à la vue du Roi qui se promenait dans ses jardins. Ce Prince, admirant cette aventure, courut à ce soulier ; et le tenant en ses mains, et le considérant avec autant d'attention que s'il eût regardé les plus beaux pieds du monde, il devint si passionné de cette maîtresse inconnue qu'encore qu'elle fût d'une naissance obscure il ne laissa pas de l'épouser.

Si les personnes que l'amour engage disaïent naïvement tout ce qui se passe dans leur cœur et dans leur esprit, on verrait des choses bien surprenantes.

Voulez-vous, sur cela, que je vous apprenne une aventure assez rare et dont je vous puis assurer comme si je l'avais eue (1)? Un homme, que j'ai fort connu, avait une très belle femme, et je ne me souviens point d'en avoir vu de ma vie une plus aimable — tant pour les agréments de sa personne que pour ceux de son esprit. Elle était plus sévère et plus retenue qu'une honnête femme ne le doit être pour vivre heureuse et pour rendre heureux ceux qui l'approchent ; il est vrai qu'elle tempérait sa vertu par une façon de procéder fort douce et fort galante, et même

(1) Ici commence une *aventure* d'amour des plus « pimentées » elle a pour but, parait-il bien, de célébrer — au profit du Chevalier lui-même — les avantages du *mariage à trois*. Voy. à ce sujet, les lettres XXX et CCII du Recueil de Méré, dont la destinataire doit être la même que celle de la présente.

fort enjouée. Sa beauté, quoique admirable, semblait pourtant le devoir céder à celle de son mari : jamais Apelle ni Mignard n'ont rien fait de plus achevé ni de plus agréable ; du reste, il était d'un esprit fin, et je remarquais qu'il se prenait de bon air à tout ce qu'il entreprenait. S'il y avait quelque chose qu'on pût trouver à redire en sa personne, c'est qu'il paraissait d'une constitution trop délicate et qu'il plaisait plus à de certains hommes qu'un homme ne le doit souhaiter. On les avait mariés si jeunes qu'ils s'étaient accoutumés à ne se faire que des caresses d'enfants, et cette femme si piquante et d'une santé si parfaite était à peu près comme si elle n'eut pas été mariée. Il en était pourtant si jaloux qu'il ne pouvait souffrir auprès d'elle qu'un ami, pour qui rien ne lui était cher : cet ami était fort honnête homme, et leur amitié était si sincère et si accomplie qu'ils n'avaient point de secret l'un pour l'autre et qu'ils ne se quittaient que bien rarement. Cette femme avait une si tendre inclination pour cet homme qu'encore qu'elle employât toute sa vertu pour y résister et toute son adresse pour la cacher, elle ne put jamais l'éteindre ni faire en sorte que son mari ne s'en aperçût ; mais lui, bien loin d'en être triste et d'en montrer le moindre chagrin, il fait paraître la joie sur son visage, et tirant en particulier son ami :

— « Je t'apprends, lui dit-il, si tu ne l'as connu plus tôt que moi, que tu n'es pas mal avec ma femme. Et si tu me demandes par où je m'en suis aperçu, c'est que depuis quelque temps il se passe peu de nuits qu'elle ne te mêle dans ses songes : quelquefois, en rêvant, elle s'imagine qu'elle te parle, et cette imagination l'engage à me caresser plus tendrement qu'elle n'avait accoutumé. Je t'en avertis pour verser ma joie dans ton sein et prendre part à la tienne, car

bien que je ne sache que trop que tu ne l'as jamais regardée que comme la femme de ton ami, je ne saurais pourtant croire qu'une si belle femme te puisse être indifférente. »

Son ami fort surpris baisse les yeux et, pâlissant de tristesse et jetant de profonds soupirs, répond néanmoins avec une franchise égale à celle de son ami : qu'il est vrai qu'il en serait amoureux, s'il avait oublié qu'elle fût sa femme ; mais qu'il fallait avoir recours à l'absence, et que ce remède (quoique bien triste) ne leur manquerait pas.

— « Ah, cruel ! répartit ce parfait ami, pourrais-tu vivre sans moi ? Je te jure par notre amitié que j'abandonnerais Hélène et Cléopâtre pour te suivre au bout du monde. Laissons aux amitiés ordinaires ces faux devoirs de coutume qui ne font qu'embarrasser la vie. Sache que tout ce qu'il y a de plus honnête et de plus raisonnable dans la nature est ce qui contribue le plus à notre bonheur, et souffre que je dispose à mon gré de tout ce qui m'appartient. Ce qui paraît de ma femme ne fait pas tout son mérite ; et si tu savais comme on la trouve et ce qu'on devient auprès d'elle, tu mourrais plutôt que de la quitter. Je t'assure aussi que je n'ai de plaisir avec elle qu'en m'imaginant que tu la tiens entre tes bras, et sans cette émulation douce et piquante, je n'en serais non plus ému que d'une belle statue. Je veux et te conjure d'y consentir : que tout soit commun entre nous trois, et que la félicité des uns dépende de celle des autres ! »

Son ami se laissa vaincre, et parlant à son tour, ils entrèrent dans la chambre de cette femme, où — la trouvant — ils employèrent bien de l'adresse et et de l'esprit, sans la pouvoir persuader. Mais dans un commerce si familier pouvait-elle toujours résis-

ter aux caresses d'un homme qu'elle aimait, et tout ensemble aux larmes de son mari qui la suppliait instamment de ne leur pas refuser cette grâce ?

Ce parti fut donc pris peu de jours après, quoiqu'elle fit toutes les façons qu'on se peut figurer pour s'en défendre ; et cet air de modestie et de pudeur la rendait encore plus aimable. Il serait difficile de se représenter à quel point de bonheur ils étaient parvenus et comme ils passaient les jours dans un lieu solitaire environné de petits bocages sombres et sur un canal qui coule par une longue prairie — tout cela bordé par des coteaux assez élevés, qui regardent sur une forêt de grande étendue — enfin dans l'endroit le plus agréable qu'ils eussent pu désirer. Je remarque aussi, pour comble de leur félicité, que jamais trois personnes n'ont été d'un entretien plus agréable et qu'il y avait de l'esprit en tous leurs plaisirs.

Car il est vrai que si la personne qu'on aime n'est qu'une idole bien formée, le plus sensible bonheur de l'amour commence plus agréablement qu'il ne finit ; et comme il est plein de transports et de violence, il ne saurait être d'une longue durée. Mais lorsque les grâces de l'esprit et du bon air accompagnent la beauté du corps, l'amour n'a rien qui dégoûte : un plaisir qui passe est suivi d'un autre plaisir, et plus on se communique aux personnes qui plaisent de la sorte, plus on les aime.

Faites là-dessus quelque réflexion, Madame...

LETTRE A MONSIEUR ***

UNE QUASI-RESURRECTION PAR LA GAITÉ

Un ami du Chevalier était à l'article de la mort et s'entretenait avec le curé de sa paroisse sur l'immortalité de l'âme. Tout à coup survint un « savant religieux », un « Docteur » (un Jésuite peut-être) : il voulut chapitrer le moribond, mais il s'embarrassa si bien dans son PATHOS *qu'il prêta à rire au curé, au Chevalier et au malade lui-même. Celui-ci éprouva, de ce fait, une telle réaction physique et morale qu'il ne tarda point à guérir.*

Je vous écris pour vous apprendre des nouvelles de M. D. V. N. que nous aimons chèrement et que nous ne saurions trop aimer : car outre qu'il est intelligent et d'un agréable entretien, c'est encore le meilleur homme et le plus sincère que je connus de ma vie.

Vous avez su qu'il était malade, et ces jours passés, comme ses médecins l'avaient presque abandonné, je l'allai voir et le trouvai bien ferme contre les menaces de la mort et d'un esprit aussi net, voire d'aussi bonne compagnie qu'à son ordinaire. Il était à discourir sur l'*immortalité de l'âme* avec le Curé de la Paroisse, qui me semble fort honnête homme ; le sujet était bien sérieux, et néanmoins tout ce qu'ils disaient me paraissait agréable, et même toujours enjoué. Ils voulaient que je fusse de la conférence, et je l'eusse bien souhaité. Mais j'étais si triste que je ne pouvais dire un mot sans soupirer, et comme j'essayais de me contraindre, on nous vint avertir qu'un savant Religieux — qui de longue main connaissait le malade — demandait à le voir.

Ce docteur entra fort gravement, et d'abord il se mit à dire quantité de ces choses qui ne font que peu de martyrs, en lui remontrant après tout qu'il n'avait point de temps à perdre pour se mettre en état de jouir de la béatitude éternelle.

Le malade, en souriant : — « Vous me parlez, mon père (lui dit-il), comme si j'étais encore vivant, et vous ne considérez pas que depuis deux ou trois jours je ne le suis plus. Je change d'habitation, et Monsieur le Curé, docteur en Sorbonne, m'aide à déménager ».

— « Comment cela ? reprit le père assez surpris, s'imaginant qu'il était dans une profonde rêverie. Il me semble pourtant que vous n'êtes pas mort, et si vous avez vécu et que vous ne soyez pas mort, c'est une bonne conséquence d'assurer que vous êtes vivant. »

— « Ah ! mon père, répondit le malade, qu'on ignore de choses faute de les examiner, et même faute de mots pour se faire entendre ! Croyez-vous donc qu'on ne puisse cesser de vivre sans mourir tout aussitôt ? Il y a sans doute un milieu entre l'un et l'autre, et c'est le passage de la vie à la mort. Quand ce passage dure beaucoup, on est longtemps sans être ni mort ni vivant, et ne vous a-t-on pas dit plusieurs fois qu'on était plus mort que vif ? Et quand on se trouve de la sorte, il me semble qu'on est ni l'un ni l'autre — et vous me voyez en cet état-là. »

— « Monsieur, répliqua le père, vous n'êtes pas si mal qu'on m'avait dit : vous voulez rire, et votre gaîté me réjouit, car vous savez bien que ce passage ne dure qu'un moment. »

— « Si vous le jugez ainsi, dit le malade, prenez garde, mon père, qu'il ne se mêle quelque erreur

parmi tant de belles connaissances que vous avez. Car rien ne se fait en un moment, et ce que nous entendons sous ce mot-là n'est rien dans la nature. Ces moments ne subsistent que dans notre pensée : encore avons-nous bien de la peine à nous les imaginer, et nous les concevons dans l'espace du temps comme les points dans l'espace du lieu et dans les choses corporelles ; et si ces points sont matériels, comment nous les pouvons-nous figurer indivisibles, puisqu'il est impossible de se former l'idée du plus petit corps sans lui donner des côtés, le haut, le bas, le droit et le gauche... »

Je me mêlai dans la dispute, et le savant Père s'embarrassa tant qu'il sortit de la chambre tout en colère. Monsieur le Curé ne put lui-même s'empêcher d'en rire.

Notre ami, quelques jours après, me dit que la joie qu'il avait eue en cet entretien avait été son meilleur remède.

LETTRE A MONSIEUR DE VIEUX-FOURNEAUX

QUESTIONS DE GASTRONOMIE

Quoique provincial, le correspondant de Méré était connu comme un parfait « honnête homme » : c'est à ce titre, outre qu'il était son compatriote, qu'il fut recommandé à Mme de Maintenon (v. p. 177).

M. de Vieux-Fourneaux allait souvent, même à pied, de Niort à Beaussais où il devenait l'hôte du Chevalier. Comme celui-ci, paraît-il, c'était un fin gourmet.

... Je ne crois pas vous voir sitôt, Monsieur, à moins

que vous ne veniez ici. Il est vrai que trois ou quatre heures de chemin par un si beau temps ne vous doivent pas épouvanter, et puis il me semble que vous êtes déjà fait à la fatigue. Je vous avertis qu'Aristote remarque savamment que c'est là une vertu ferme et robuste, et si vous l'avez acquise, vous m'en avez toute l'obligation ; je ne juge pourtant pas à propos de vous trop obliger en cela, de peur que vous ne soyez ingrat, et je songe que ce serait bien dans cette occasion que « les extrêmes bienfaits font des ennemis. »

Je veux modérer le plaisir que je prends à vous obliger, et ne vous plus tant faire écrire. Je vous promets donc que, si vous venez dimanche ou lundi, nous ne ferons toute la semaine que nous promener et que discourir de tout ce qui nous viendra dans l'esprit :

Si les pièces de bœuf salées de *six mois* ont je ne sais quoi de plus haut goût que celles qui ne le sont que de *six jours* ;

Si les perdreaux l'emportent sur les jeunes cailles ;

Si les truites sont toujours à préférer aux carpes ;

Si les truffes en doivent beaucoup aux champignons ;

De combien les melons valent mieux que les pêches...

Il me semble aussi que les muscats et les figues sont de quelque prix, et quand ce ne serait que la diversité plaît et délasse, il se faut bien garder de les négliger.

Nous joindrons l'expérience au raisonnement : la saison le comporte ; vous savez que je trouve de tout cela sans sortir de mon petit domaine, et même du vin — Dieu merci ! — qui ne le cède guère à celui du Clos d'Avenet ni des Célestins de Mante.

Mais à propos des melons, les Grecs ni les Perses ne savaient ce que c'était. Je trouve aussi que cet excellent fruit n'était pas connu des Romains, non plus que les ananas et les oranges de la Chine. Autrement, quelle apparence que les plus délicats et les plus friands de ce temps-là eussent fait tant de cas des figues de Tuscules et qu'ils n'eussent rien dit du mérite de ces fins melons de Moissac, s'ils en eussent mangé ? N'eussent-ils pas admiré ce goût délicieux et cette odeur plus agréable que celle de l'ambre ? N'eussent-ils pas encore été surpris de l'avantage qu'il a sur tous les autres fruits, à savoir qu'il s'accommode avec toutes sortes de viande, qu'on en mange tout le long du repas et qu'il augmente la bonté du vin au lieu que les autres la diminuent?

Je parle surtout de cette espèce de petits melons d'une peau lisse et mince (1) qui nous sont venus de Moissac, et je vous les cite parce que ce sont les plus nobles de tous — n'en déplaise à ceux de Provence, d'Italie et de Portugal.

LE JEU ET LES JOUEURS

Nous détachons du « Commerce du Monde » et des autres discours ou traités du Chevalier ce qui se rapporte essentiellement au jeu et aux joueurs.

On sait que Méré a pratiqué longtemps le jeu sous toutes les formes, soit à la Cour, soit dans le grand

(1) Est-il question, ici, des melons dits « noir des Carmes » ? Dans aucun des catalogues, même de Vilmorin, on ne cite les melons provenant de Moissac. La peau des « noir des Carmes » est lisse et mince (de couleur vert foncé), la chair est d'un rouge vif — et c'est là, sans conteste l'une des meilleures espèces de cantaloup.

monde, soit ailleurs : il a su à l'expérience unir la théorie — et cette théorie était, en général, celle d'un « honnête homme ».

Dans le commerce du Monde, le jeu produit de bons effets, quand on s'y conduit en habile homme et de bonne grâce : c'est par là qu'on peut avoir de l'accès partout où l'on joue...

Quelque mérite que l'on puisse avoir, il serait bien difficile d'acquérir une haute réputation sans voir le grand Monde, et le jeu en ouvre aisément les entrées ; c'est même un moyen fort assuré d'être souvent de bonne compagnie sans rien dire, et surtout quand on s'y prend en galant homme.

Mais, pour l'ordinaire, les joueurs sont capricieux et bizarres. Celui-ci se plaint qu'il a toujours perdu depuis qu'on le félicita d'un coup, et cet autre se donne au diable s'il a gagné une seule fois du moment que le marquis de Gordes le tira en particulier et le pressa tant de lui prêter 20 louis qu'il ne s'en put dispenser. Il y en a de si visionnaires qu'ils ne veulent pas qu'on se mette sur leur main, parce qu'ils sont persuadés que cela leur porte malheur. La plupart, aussi, ne souffrent qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin qu'on se tienne de leur côté, si les signes sont tant soit peu à craindre. Ces soupçons ne sont pas toujours mal fondés — et principalement parmi quelques gens de la Cour — car on en voit qui servent leurs amis d'office, je veux dire sans y être intéressés que par les droits de l'amitié (1) ; si ce n'est peut-être qu'ils s'attendent bien que ceux qu'ils

(1) Evidemment, les droits de l'amitié ne sauraient aller jusque là : toute indélicatesse au jeu, toute tricherie, toute fraude (n'importe laquelle) équivalent à un vol ou plutôt à un abus de confiance.

obligent si généreusement ne manqueront pas de reconnaissance à la première occasion.

Il faut jouer le plus qu'on peut en honnête homme (2), et se résoudre à perdre comme à gagner, sans que l'un ni l'autre se connaisse au visage et à la façon de procéder.

Il est vrai que les passions violentes, comme l'amour et l'ambition, font d'étranges ravages dans le cœur, et la fureur du jeu est encore plus à craindre. J'ai vu de ces gens fort ambitieux et de ces autres fort amoureux qui s'absentaient longtemps de la Cour et des Dames, parce qu'ils étaient si enfoncés dans le jeu qu'ils n'en pouvaient sortir. Ce sont des emportements forcenés, et rien ne peut tant démonter les plus modérés et les plus sages : même il arrive aisément qu'on s'y conduit mal, sans être emporté.

Combien de gens ai-je vu, qui — par une manière de jouer trop exacte avec les Dames dont ils étaient sensiblement touchés — perdaient en un moment tout ce qu'ils s'étaient acquis par de longs soins ! Car il sied quelquefois très mal de conserver ses droits, et tout ce qui choque la bienséance et les agréments nuit à l'amour : de sorte que, jouant toujours en honnête homme, on gagne quelquefois plus en perdant qu'on ne perd...

Il se faut bien garder, au jeu, de paraître toujours prêt à dire de bons mots ou de jolies choses. Le jeu occupe assez de soi-même ; d'ailleurs, ceux qui perdent ne goûtent pas bien les bons mots...

Il y a des coups douteux dans le jeu qui causeraient à toute heure de fâcheuses disputes. si l'on n'y met-

(2) *L'honnête homme*, ici, c'est — au sens même du Chevalier — le véritable homme du monde, l'homme « comme il faut », qui observe une civilité parfaite et parait aussi désintéressé que possible.

tait ordre. Mais si on veut que pas une des personnes qui disputent — surtout les Dames — ne gronde, on a besoin de tout pour les juger...

Si la présomption peut nuire à celui qui présume, la complaisance s'évanouit sans tarder. Les joueurs ne s'abusent pas volontiers de leur jeu, parce que l'abus serait souvent puni...

Quel plaisir a d'ordinaire un joueur qui, après avoir perdu, vient à se racquitter !

Je serais d'avis de ne jouer jamais que par divertissement contre les personnes que nous aimons et dont nous voulons conserver l'affection : car quelque mine que nous fassions, il nous reste toujours je ne sais quoi sur le cœur à l'endroit de ceux qui nous ont ruinés. Si le grand jeu ne détruit l'amitié, du moins elle en pourrait être altérée.

L'ÉLOGE DE LA GRÈCE

Le Chevalier a eu une sympathie particulière pour la Grèce et pour ses génies : il a célébré — plus que qui ce soit, au XVIIe *siècle — Socrate, Platon, Aristote, Homère, Démosthène, etc. : C'est que, chez les poètes ou écrivains, les belles idées le captivaient autant que le beau style. Là, tout correspond en effet : forme et fond sont incomparables.*

Philosophie, éloquence, histoire, beaux-arts, et le reste — n'est-ce pas à la Grèce qu'on doit leur origine ? n'est-ce pas en Grèce, également, qu'a eu lieu leur première et pure splendeur ?

La Grèce était le plus agréable séjour que l'on se

puisse imaginer. L'air du pays est doux et subtil, mais si tempéré qu'il arrive peu que l'hiver ni l'été l'incommode. On y trouvait en abondance tout ce qu'on pouvait souhaiter pour vivre heureusement.

Les hommes y naissaient adroits à toutes sortes d'exercice, et l'art achevait aisément ce que la naissance avait si bien commencé... Comme ils étaient gens de bon sens, ils aimaient assez de leur naturel à vivre tranquillement, mais ils ne laissaient pas d'être fort bons pour la guerre : il y avait toujours des soldats et des généraux qui savaient combattre et commander...

Les Dames d'Athènes étaient naturellement galantes, et pour l'ordinaire plus brunes que blondes ; on leur trouvait je ne sais quoi de piquant qui plaisait. Bien que leur manière de dire les choses fût simple et retenue, il y brillait toujours de l'esprit. On dit aussi que le son de leur voix était si touchant qu'il n'eût fallu que cela pour avoir du plaisir à les entendre.

Mais outre que ce langage était pur et délicat, combien pensez-vous que l'on y disait de bonnes choses ! Car il y avait des gens qui ne se contentaient pas de l'adresse du corps et qui cherchaient d'autres agréments... Ceux-là faisaient leur félicité de connaître et disaient qu'ils ne savaient presque rien. C'étaient d'honnêtes gens et de bonne foi, qui traitaient douteusement des choses douteuses ; et pour celles que l'on peut comprendre nettement, quoiqu'elles soient de la plus haute spéculation, ils en parlaient néanmoins d'une manière qui ne sentait ni l'art ni l'étude, mais si claire et si naturelle que — pour les entendre d'abord — il ne fallait qu'avoir de l'esprit...

Ce pays avait le génie qui fait inventer les arts et qui les fait perfectionner.

La peinture y parut d'une manière achevée, pleine d'esprit et de sentiment. Il y avait toujours de l'invention qui surprenait, et qui plaisait encore davantage. Que n'a-t-on point dit du sacrifice d'Iphigénie, que l'on ne pouvait regarder sans larmes ? Et de ce tableau de Roxane et d'Alexandre, où les Amours passaient des chaînes de myrte et de rose à ce conquérant pour le mener aux pieds de sa prisonnière ? Une aventure si rare tenait d'abord les esprits en admiration ; mais cette captive paraissait avec une beauté si surprenante que, pour peu qu'on s'attachât à la considérer, on ne s'étonnait plus de sa conquête.

On voit encore aujourd'hui de leurs sculptures qui font imaginer quelque chose de plus qu'humain. Cette raison pourrait excuser, si rien ne le pouvait, les nations de ce temps-là de les avoir adorées.

La musique leur était si connue qu'en ajustant et diversifiant de certains tons, ils savaient toucher le cœur comme ils voulaient. Et n'avez-vous pas ouï dire qu'Alexandre, au milieu d'un festin où l'on ne pensait qu'à la joie, fut si charmé, si emporté de ces sons, qu'il courut aux armes comme s'il eût vu les ennemis ? Car c'était une sorte de violence et d'enchantement, dont le secret n'est pas venu jusqu'à nous ; au moins, ce qu'il y avait de plus rare s'est perdu.

Leur éloquence parle encore assez sans qu'on en parle. Aussi, qui pourrait bien dire ce qu'elle était, qu'elle-même ? Et de tant de beaux vers qui parurent de leur façon, ne firent-ils pas croire au monde que c'était le langage des Dieux et qu'on le parlait dans la Grèce comme dans le Ciel ?

Enfin, ç'a été de cette heureuse contrée que les belles connaissances se sont répandues de tous côtés ;

et même les Romains, qui depuis ont bien fait du bruit, n'ont excellé en tant de choses qu'en imitant ce que les Grecs avaient inventé.

(Extrait des CONVERSATIONS D.M.D.C.E.D.C.D.M.).

LETTRE A MONSIEUR DE ***

HOMÈRE

Au XVIIe *siècle, les hellénistes étaient rares — même parmi les érudits et lettrés. Un des mérites exceptionnels du Chevalier, c'est d'avoir su le grec (en dépit de tout : situation sociale, service militaire, etc.) presque à la perfection, comme un vrai savant.*

Tout naturellement, Homère fut son poète préféré : il l'admira et l'aima par-dessus tous.

Vous ne m'alléguez plus qu'Homère, et je pense que vous avez dessein de me l'apprendre par cœur. C'est pourtant moi qui vous ai fait naître l'envie de cette aimable et savante lecture. Je suis ravi du plaisir que vous y prenez, et vous ne sauriez me témoigner que vous êtes d'un excellent goût.

Vous me mandez que les plus savants vous en veulent détourner, et qu'on vous cite souvent ce qu'Horace lui reproche — qu'il dort quelquefois. Cicéron l'avait déjà dit de Démosthène, le plus éloquent homme du monde. Mais pour ce qui regarde Homère, laissons-le dormir de temps en temps, pourvu qu'il nous divertisse toujours. Il me semble qu'il y a des songes plus agréables que tout ce qu'on voit de plus réel, et qu'on ne laisse pas de plaire en dormant.

Le Dieu même du Sommeil ne sut-il pas si heureusement plaire à la belle Pasithée, la plus charmante des Grâces, qu'elle consentit à l'épouser — et ne sont-ils pas encore en fort bon ménage ? Diane, si chaste et si sévère, aime Endémion qui ne s'éveille presque jamais ; et Renaud n'était-il pas endormi quand la belle Armide, qui ne savait encore ce que c'était que d'aimer, en devint éperdûment amoureuse. Qui voudrait examiner cet Horace, si ennemi de la négligence et qui veillait tant sur ses vers — on y trouverait des choses de si mauvais air et si dégoûtantes qu'Homère ne les eût pas voulu dire en dormant...

Vous m'écrivez aussi qu'on le blâme d'avoir introduit les Dieux d'une manière peu digne de leur divinité. Je vous réponds à cela que les Dieux des Anciens n'étaient pas toujours sérieux, qu'ils aimaient à rire et que leurs entretiens étaient bien souvent de si peu de chose qu'un homme grave aurait honte d'en parler. Vous savez, je m'assure, que Jupiter et Junon disputèrent longtemps sur les délices de l'amour. Jupiter disait que le plaisir de la femme surpassait en cela celui de l'homme, et Junon soutenait obstinément le contraire : de sorte que, ne pouvant s'accorder, ils eurent recours à Tirésias qui avait été *sept ans* femme et qui décida la question en faveur de Jupiter. Junon, du dépit qu'elle en eut, aveugla le juge ; et Jupiter, pour le récompenser, le rendit si clairvoyant du côté de l'esprit qu'il ne savait pas seulement le passé et le présent, mais qu'il pénétrait encore en tout l'avenir. On peut conclure de là qu'au jugement des Anciens il est plus avantageux d'avoir un bon esprit que de bons yeux : car la raison et la bienséance voulaient que Jupiter donnât plus à Tirésias qu'il n'avait perdu.

Voilà donc les disputes et les affaires des plus gran-

des divinités, et vous pouvez juger par là de celles des autres ! Quelqu'un — sur cela — n'a pas mal dit qu'au lieu qu'on devait faire descendre sur la Terre ce qu'il y avait d'excellent et de parfait dans le Ciel, on avait porté dans le Ciel les infirmités et les impertinences de la Terre.

Et pour revenir à notre excellent poète, comme on voit assez qu'il était d'une science profonde et d'une haute intelligence, il ne faut pas s'imaginer qu'il crut des Dieux ce qu'il en disait. Mais connaissant que le monde en jugeait de la sorte et que d'ailleurs rien ne nous touche que les choses qui sont de notre portée et selon notre naturel, il prit sans doute le meilleur parti ; et peut-être que, s'il eût fait agir et parler les Dieux comme ils devaient, le monde qui depuis si longtemps admire ses ouvrages ne les eût pas regardés.

Aristote remarque en quelque endroit que ce n'est que dans les écrits de cet excellent poète qu'on trouve tous les mots essentiels de la langue grecque — mais je n'y suis pas assez éclairé pour en sentir toutes les grâces.

Il me plaît et me réjouit toujours, et je vous conseille d'en user comme Alexandre qui le mettait sous le chevet de son lit. Aussi Plutarque nous assure qu'il n'y a point d'homme de bon goût qui ne fût plus aise de passer la nuit sur l'*Iliade*.

> Qu'entre les bras d'Hélène, au monde revenue,
> En l'état glorieux où Pâris l'a connue...

Mais je ne sais si la bonté de votre goût va jusque-là.

SOCRATE

Socrate a été éminemment le philosophe du bon sens, mais du bon sens le plus ferme et le plus élevé ; de plus, il a conformé toute son existence à sa doctrine.

Le Chevalier, qui était doué de bon sens, a su l'estimer à sa valeur, et il en a parlé souvent soit dans ses Lettres, soit dans ses Traités : ici sont recueillis et rapprochés les principaux passages de ces divers écrits concernant le père de la philosophie grecque.

Je n'ai vu que fort peu de gens dans le monde, ni dans l'histoire, qui fussent tout à fait à mon gré : je ne parle que des qualités de l'âme, car les avantages du corps sont plus à souhaiter qu'à révérer... Mais ceux du cœur et de l'esprit sont au-dessus de tout ; c'est ce qu'on doit nommer la *véritable grandeur* — et qui que ce soit, à mon sens, n'a surpassé Socrate de ce côté-là.

Dans les grands événements du monde, je vois presque toujours qu'il y a plus de bruit que d'effet, et tout au contraire que nous ne regardons pas comme nous devrions la hauteur de l'âme ni celle de l'esprit ; je suis persuadé que Socrate, qu'on estime tant, n'a pas encore la gloire qu'il a méritée.

... Grandeur de l'âme et mépris de la mort : je trouve bien plus beau de s'y présenter d'un pas assuré comme Socrate, que de s'y précipiter comme Alexandre. Car c'est faire sans effort une chose très difficile, et qui témoigne d'un cœur plus ferme et plus résolu.

Considérez-le, Socrate, ce précepteur de tant de bons écoliers et même de tant de bons maîtres, qui se fit

mettre en prison pour avoir méprisé les impertinents d'Athènes qui l'accusèrent de s'être moqué de leurs « Dieux ». Il pouvait aisément les adoucir et les apaiser par quelque raison ou par quelque excuse qui ne lui eût guère coûté, mais il n'en voulut pas prendre la peine ; et bien loin de là ! il aigrissait par des mots piquants et des railleries hautaines ce fier sénat de l'Aéropage et traitait ses juges de sots et de criminels. C'est peut-être que la haute intelligence trouve le bonheur en des choses que les gens du commun ne goûtent pas, comme elle en méprise d'autres que le peuple admire...

La noblesse du langage, de beaucoup la plus considérable, vient des sentiments et des pensées. J'approuve ou plutôt j'admire ce que dit Socrate à ses juges, qui lui demandaient — selon leur coutume — quelle peine il avait méritée : « point d'autre que d'être nourri dans le Prytanée aux frais de l'Etat » ; et c'était là la plus glorieuse récompense que pouvaient espérer les généraux d'armée, après avoir sauvé la patrie.

... Vous n'avez pas examiné ce que c'est que la vraie noblesse du style ou du langage. Sachez que ce ne sont pas les sujets qu'on choisit qui donnent cette noblesse et qu'elle ne vient que de la manière de les traiter. Ainsi, je ne vois rien de plus noble que la plupart des choses qu'on nous rapporte de Socrate, qui d'ordinaire ne parlait qu'à des artisans, et même de leurs métiers.

... Il y a des gens qui sentent les plus fines délicatesses qui se peuvent remarquer dans la bienséance : il ne tient qu'à eux d'en trouver la perfection. On en voit aussi — mais ils sont bien rares ! — qui sont audessus de la bienséance et qui la négligent souvent, parce qu'ils pensent des choses de plus haut prix. On

ne laisse pas néanmoins de les aimer, et même d'en être charmé, comme on l'était de Socrate... C'est qu'on juge bien que ce n'est que par distraction ou par caprice qu'ils ne sont pas toujours comme on les demanderait ; et puis le mérite extraordinaire fait tout excuser......

Je voudrais qu'un honnête homme fût plus doux et caressant qu'âpre et sévère, et qu'il aimât à s'insinuer d'une manière agréable et commode pour toutes sortes de personnes — comme en usait d'ordinaire le bon Socrate.

Et pourtant, un grand physionomiste qui jugeait des mœurs par les apparences, un jour envisageant Socrate que la Grèce regardait comme un exemple de bonté, le prit pour un méchant homme et le dit sans rien déguiser. Tout le monde se récria contre un jugement qui semblait si faux et si téméraire. Mais Socrate apaisa la multitude et dit avec sa franchise ordinaire qu'il était né fort-méchant, mais qu'il avait eu recours à la vertu.

... La véritable vertu se confie en elle-même, elle se montre sans artifice et d'un air simple, franc et naturel — comme celle même de Socrate.

LETTRE A M. COSTAR

VIRGILE

Après Homère, voici Virgile ! Selon Méré, Homère est le plus grand poète du monde : par conséquent, Virgile serait pour le moins au second plan.

*Aussi, l'*Enéide *est passée au crible, et ses principales « inventions » sont démontrées peu sérieuses, sinon puériles.*

Dans la « Notice biographique » du Chevalier, on a vu (p. 126) *sa fameuse discussion avec le P. Rapin au sujet de Virgile : il est probable qu'avec Costar (qui fut — ne l'oublions pas — curé de Niort, c'est-à-dire voisin de Beaussais), il répéta les arguments développés par lui à l'hôtel Lamoignon.*

Je vois bien, Monsieur, que c'est en ami que vous me conseillez de me défaire de ces sentiments trop délicats qui m'empêchent de goûter les plus excellents auteurs. Je voudrais bien que cela se pût, et ce qui me le ferait le plus souhaiter, c'est l'exemple que vous me donnez de vous-même. En effet, vous tirez un grand avantage de vous être informé parmi les meilleurs Critiques de tout ce que vous lisez et d'en connaître la juste valeur.

Aussi, vous m'écrivez que vous avez un extrême plaisir à lire la « divine » *Enéide*, et que peu s'en faut que vous ne l'ayez apprise par cœur, depuis que vous avez lu dans le savant Scaliger que si le dieu de la Poésie faisait des vers, il serait glorieux qu'on l'eût mis à côté de Virgile : de sorte, dites-vous, que vous êtes certain que tout est rare et parfait en cet ouvrage, et que vous ne le pouvez trop aimer.

Pour moi qui n'estime les choses que par mon goût, je me trouve souvent en danger d'en rebuter une bonne ou d'en admirer une mauvaise, parce qu'on ne m'en a pas averti. Cependant, quelque grand Critique que vous puissiez consulter, vous ne sauriez vous passer de votre sentiment particulier pour juger des bons auteurs. Et qui vous a dit que le savant Scaliger a sainement jugé ? Peut-être, un autre Critique, me direz-vous : et si je vous demandais la même chose du second, et du troisième, cela de l'un à l'autre irait bien loin et jusqu'à l'infini — tel-

lement que vous seriez contraint de juger vous-même de l'auteur ou de son juge.

Il me semble d'ailleurs que les jugements qui sentent le panégyrique ou la satire sont toujours faux et que, pour connaître le vrai mérite des écrits, on fait mieux en les lisant d'examiner ce qui se passe en soi-même sans prévention que d'en croire les flatteurs, ni les envieux, ni la foule des ignorants... Tout impose si l'on n'y prend garde ; et quand Virgile me vient à la main, je ne m'attends non plus de voir rien de rare que si j'allais lire un auteur qui me serait inconnu : ainsi, les choses qui se présentent devant mes yeux produisent naturellement leurs effets en moi, et c'est le moyen — ce me semble — de juger sincèrement.

Je trouve partout que ce grand poète tournait les vers d'une adresse merveilleuse, et comme il s'était étudié à connaître la nature (au moins de la sorte qu'elle paraît) il avait un excellent art à la peindre, et je ne sais quoi de tendre et d'insinuant qui m'enchante.

Mais les plus grands hommes sont bornés, et encore qu'on soit admirable dans une chose, il ne faut pas conclure qu'on excelle dans une autre...

Le roman de Virgile n'est pas agréable, et ses inventions n'ont rien d'égayé ni qui surprenne de bonne grâce. Et sans mentir, son *Enéide* est si triste et si peu divertissante que je connais des gens de bon goût qui ne la sauraient lire un quart d'heure durant... J'y vois qu'Enée aborde la reine de Carthage de si mauvais air qu'il y a de quoi s'étonner qu'elle en devienne amoureuse ; et de la manière aussi qu'il prend congé d'elle, il me semble qu'elle se devait bien consoler de son absence. En vérité, le poète a bien manqué de jugement de faire mourir cette belle

Princesse dans le IVe Livre : on voudrait qu'Enée, qu'on n'aimait pas trop auparavant, fût en sa place ; on ne le peut souffrir après cette triste scène. Et n'a-t-on pas bien du plaisir — au sortir de là — de se trouver aux jeux funèbres d'Anchise, et de voir aux mains deux athlètes se bouleverser, l'un dans sa plus grande vigueur, l'autre accablé de vieillesse ? Cette différence ne fait pas un contraste agréable ! Et n'est-on pas encore bien aise de voir le petit Jules, avec cette autre marmaille à cheval, prendre la course au signal d'un coup de fouet ? Cependant, cette invention parut si jolie à ce grand Poète qu'il en fait donner l'ordre (en secret) par son héros afin qu'elle surprenne agréablement. Il me semble qu'il faut aimer les divertissements de collège pour se plaire à ceux de Virgile.

Je trouve d'ailleurs, qu'il ne devait pas faire tuer l'aimable Camille ; elle était fière et sévère, et si elle eût eu quelque aventure galante, on en remercîrait le poète, comme on le quitterait de bon cœur des amours d'Enée et de Lavinie. En effet, n'êtes-vous pas de mon avis que cette vaillante Camille meurt fort mal à propos, et que sa fin précipitée — quoique la peinture en soit admirable — met en chagrin contre le poète ? On dirait qu'il en eût quelque sentiment et qu'il tâche d'en détourner le dépit sur celui qui la tue, car il en est aussitôt puni ; mais on ne laisse pas d'en vouloir mal au poète ? Et je crois qu'on a raison.

Un historien n'invente pas son sujet : il rapporte fidèlement les choses comme elles se sont passées. Mais un poète héroïque est maître des événements (1)

(1) Pas entièrement, en tous cas, si le poème tient à l'histoire — et cela est vrai surtout pour Virgile qui ne devait en rien (ou presque en rien) travestir ou altérer la légende nationale chez les Romains, si jaloux de leurs origines, de leur passé et des figures du premier temps.

et si tout n'arrive dans son ouvrage comme on le peut désirer, on ne s'en doit prendre qu'à lui...

D'où croyez-vous qu'en lisant des vers il arrive à toute heure qu'on s'ennuie incontinent, quoique tout y paraisse beau et régulier ? Pour moi, je m'imagine que cela vient de quelques laideurs secrètes qui ne se communiquent qu'au sentiment, et que ces gens si doctes — qui d'ordinaire ont beaucoup d'art et peu de goût — ne les sentent pas. Car je prends garde que ceux qui s'attachent fort aux règles n'ont que bien peu de goût et c'est pourtant le bon goût qui doit faire les bonnes règles pour tout ce qui regarde la bienséance...

Tous ces gens si doctes (si ce n'est peut-être vous, Monsieur) ne font pas difficulté de préférer Virgile même au grand Homère, un des plus hauts génies et le plus admirable poète du monde !

Voilà bien du discours, Monsieur, où je n'ai pour but que de vous faire réponse à votre belle et savante lettre, et ce n'est pas pour décider du mérite de cet excellent Poète, ni pour nuire à sa réputation, que j'en parle librement. Aussi, le monde croira toujours de ses beaux vers ce qu'il en croit ; et puis je ne juge de rien, je dis seulement ce que je sens et l'effet que chaque chose produit dans mon cœur et dans mon esprit. Je voudrais que chacun, sans épiloguer, en usât de même.

ALEXANDRE ET CÉSAR

PARALLÈLE

Ce parallèle n'a pas été tracé régulièrement par le Chevalier : il est possible de l'établir, en choisissant dans ses œuvres, les principaux traits qui s'appliquent à ces deux hommes de guerre.

Mais il faut remarquer que sa préférence intime fut pour César.

C'est une belle chose que d'être brave par les mouvements de son cœur et par les sentiments que l'honneur leur inspire — sans penser aux actions de ses concurrents. Tancrède ne portait point d'envie à Renaud, ni Thésée à Hercule. Je voudrais aussi qu'Alexandre n'eût pas été si jaloux des hauts faits d'armes d'Achille... Mais ce n'était pas seulement la gloire des armes qui l'enchantait, et je croirais aisément que celle qui vient de l'esprit et de l'intelligence lui était encore plus chère et qu'il eût préféré la réputation d'Homère à celle d'Achille. Il voulut bien voir le tombeau d'un si brave guerrier et parla de lui comme d'un héros. Mais que ne fit-il point pour témoigner l'estime et l'amour qu'il avait pour ce divin poète ? Cette cassette si précieuse qu'on admirait (et que peut-être César eut employée pour conserver les portraits et les lettres de ses maîtresses), Alexandre ne crut pas y rien mettre de si haut prix, ni qui lui fut plus agréable, que les œuvres d'Homère...

César était né avec deux passions violentes — la gloire et l'amour. Ces deux passions l'emportaient : il n'était bien sensiblement touché des choses qu'au-

tant qu'il en tirait d'avantages pour l'une ou pour l'autre ; et quoiqu'il ait été si grand dans la guerre, il ne l'aimait pas tant pour elle-même que pour se mettre par là au-dessus de tout...

La plupart du monde ne s'affectionne pas naturellement à ceux qui ont tant de prudence et se montre plus favorable aux chercheurs d'aventures qui hasardent tout. De là vient que tant de personnes, — et particulièrement les Dames — n'aiment pas tant César qu'Alexandre.

On dit que Parménion, ce grand Capitaine, mais qui ne songeait qu'à vaincre, conseillait à son maître de surprendre les ennemis à cause de leur grand nombre et de les attaquer à la faveur de la nuit. Mais ce Prince, qui n'avait pas tant pour but de gagner la bataille que de faire admirer sa valeur, voulut combattre en plein jour, résolu de tout perdre — et sa vie et sa fortune — plutôt que de se mettre au hasard de pouvoir rougir de sa victoire...

Pour ce qui est de César, il y a de quoi s'étonner qu'on lui ait accordé une si haute vaillance avec une si grande conduite. Mais aussi ce ne fut pas de son temps que le monde se montra si libéral envers lui. Car encore qu'il eut témoigné tant de valeur en France, en Angleterre et en Allemagne, il dit que — dans une occasion de la guerre civile — ses soldats et ses officiers le soupçonnaient de peu de résolution et murmuraient contre lui de ce qu'il refusait de combattre les ennemis qui présentaient la bataille. Il est vrai qu'il ne parut jamais si retenu, mais il espérait de vaincre sans rien hasarder.

... César n'excellait pas moins à parler qu'à vaincre dans la guerre ; il ajouta beaucoup à sa renommée en écrivant lui-même ses hauts faits d'armes. Son style est noble, et cette noblesse vient principalement

d'exprimer de grandes choses d'un air modeste et retenu... Ainsi, il manda au roi des Suèves, Arioviste, que « s'il continuait ses violences contre les alliés du peuple romain, il ne négligerait pas leurs intérêts » ; et peu de jours après, il donna bataille à ce prince allemand et lui défit 60.000 hommes d'infanterie et plus de 10.000 chevaux. Les personnes qui jugent mal trouveraient bien plus noble ce qu'Alexandre fit dire au roi de Perse que « la terre ne pouvait souffrir deux maîtres, non plus que le ciel deux soleils ». Mais peut-on rien voir d'une simplicité plus noble que ce mot de César — quand ses ennemis cabalaient pour lui ôter le gouvernement — que « s'il n'avait acquis beaucoup de gloire à commander l'armée, il espérait au moins s'en être acquitté sans infamie » ?

Cependant, outre la noblesse du langage, qui d'ordinaire se montre à parler purement, j'en trouve une bien plus considérable qui vient des sentiments et des pensées, comme ce que dit Alexandre qu' « il aimait mieux se plaindre de la fortune que rougir de sa victoire ».

On sent le mérite et la grandeur de César, dans ses écrits, à je ne sais quoi de pur et de noble qui vient de la bonne nourriture et de la hauteur du génie. Dans un endroit où il raconte qu'il y eut deux ou trois de ses légions qui furent quelque temps en désordre, combattant contre celles de Pompée : « on croit, dit-il, que c'était fait de César, si Pompée eût su vaincre. Cette victoire eut décidé de l'Empire romain. » Et voilà bien peu de mots et bien simples pour une si grande chose !...

C'est un mérite bien rare que d'être galant homme et honnête homme, selon les diverses rencontres. Pour Alexandre, il n'était guère ni l'un ni l'autre. C'est que la fortune l'accompagnait partout et qu'il

n'épargnait rien pour acquérir de la gloire — ou plutôt pour faire du bruit. César, qui parut d'un si grand sens, n'était pas moins hasardeux si l'occasion le méritait ; et ce qui m'en plaît encore davantage, j'ai de la peine à m'imaginer un plus honnête homme. Que peut-on se figurer de plus beau ni de plus rare que d'avoir l'âme et le génie au-dessus de toutes les choses du monde ? Et quand ce mérite est accompagné d'agrément, peut-on se défendre de l'aimer ? C'est ce qu'on doit nommer, je le répète, la *véritable grandeur*, et qui que ce soit — à mon sens — n'a surpassé de ce côté César parmi les hommes de guerre.

César a tant fait de choses, et sa vie, quoique diverse, est si égale qu'on voit toujours du rapport en ses actions, et même on en découvre aisément la cause. Un des plus clairvoyants de ce temps-là disait que « jamais homme n'avait mieux connu la justice et n'avait été plus injuste que César ». Cette grande injustice qu'on lui reprochait, comme une tache sur une si belle vie, se peut dire en deux mots : c'est que celui de tous les Romains, qui était le plus propre à gouverner, voulut seul faire bien ce que tant d'autres faisaient mal.

Je serais bien content d'Alexandre, s'il avait pratiqué ce qu'il disait — qu' « il ne courait le monde que pour en chasser la barbarie et le rendre plus heureux... »

Les ambitieux de la gloire n'ont rien de cher pour en acquérir. Ce sont des gens de haut cœur qui, après avoir fait une conquête, la donnent quelquefois avec plus de joie qu'ils ne l'ont faite : ainsi en usait Alexandre.

César était également libéral et reconnaissant.

Il arrive en plusieurs rencontres, surtout auprès

des grands Princes, que d'être malheureux ou coupable est presque la même chose. Alexandre apprenait tranquillement que de simples soldats murmuraient contre lui.

César était si brave et si humain tout ensemble qu'il eut hasardé sa personne pour secourir le moindre de ses soldats... Il était fier, mais peu vindicatif; il ne faisait que rire des mots les plus piquants et même des satires qu'on écrivait contre lui.

Alexandre, le plus heureux prince de la terre, après avoir acquis tant de gloires et s'être mis au-dessus de tout, fut empoisonné par les siens dans un temps qu'on admirait sa puissance et qu'on le regardait comme un dieu.

César, qui s'était rendu maître du monde, fut assassiné par des gens qu'il avait toujours favorisés.

PENSÉES ET MAXIMES

Les *Pensées* et *Maximes* du Chevalier de Méré, éparses dans ses *Œuvres*, ont été réunies et classées — autant que possible — suivant un ordre méthodique ; elles se rapportent principalement à ces sujets :

1° L'Art d'écrire, ou rhétorique ;
2° L'Art de parler, ou éloquence ;
3° L'Art d'enseigner, ou pédagogie ;
4° Le Savoir-vivre (« bienséances » et « honnêteté ») ;
5° De l'Esprit ;
6° Le Bon-goût, ou jugement ;
7° Morale ;
8° Amitié ;
9° Amour ;
10° Esthétique ;
11° Physiologie ;
12° Linguistique ;
13° Politique.

Enfin, le reste formera un 14e Article, sous ce titre : *Sentences diverses.*

Cette subdivision facilitera, au besoin, les recherches ou les lectures.

Il est à noter que les *Pensées* et *Maximes* du Cheva-

lier avaient en leur temps — pour la plupart — certaine valeur ou du moins de la nouveauté ; mais comme elles ont été reproduites çà et là et ressassées de toutes sortes, elles ont perdu peu à peu non seulement de leur fraîcheur, mais encore de leur mérite. Pour les apprécier comme il convient, il faut les replacer à leur date (plus ou moins approximative), c'est-à-dire durant une période trentenaire, de 1645 à 1675 environ. Cette remarque nous paraît essentielle.

I

L'ART D'ÉCRIRE

OU

RHÉTORIQUE

La chose qui me semble la plus nécessaire et la plus difficile pour bien écrire, c'est de penser excellemment sur les sujets qui se présentent ; après cela, je voudrais qu'on suivît ses pensées d'un esprit si net et si juste, qu'il n'y eut rien d'obscur ni d'embarrassé.

*
* *

On ne saurait trop rechercher dans le style la pureté, la netteté, la justesse dans les constructions et le juste rapport qui se doit trouver entre la pensée et l'expression.

*
* *

Une chose bien pensée veut être bien dite : il n'y a rien de plus agréable.

*
* *

Quand on veut penser noblement, on ne doit avoir devant les yeux de ce qui convient à l'honnêteté la plus accomplie.

*
* *

Plus une chose est rare et délicate, plus il est malaisé de la bien exprimer.

*
* *

On peut toujours découvrir quelque agrément dans le moindre sujet qui se présente ; et c'est où paraît l'adresse, et l'invention.

*
* *

L'invention est un présent du ciel — mais comme une pension qu'on ne touche pas quand on veut.

*
* *

Il faut — si l'on m'en croit — aller partout où mène le génie, sans autre division, ni distinction, que celle du bon sens.

*
* *

C'est une erreur de s'imaginer qu'on ne peut rien dire qui n'ait été dit.

*
* *

Les excellentes choses ne se présentent pas toujours, elles dépendent fort du sujet et de la fortune : ce serait être bien hardi, que de s'en promettre à point nommé.

*
* *

La haute éloquence ne se trouve que dans la hauteur des pensées. Ceux qui ne la reconnaissent qu'à ce qu'on appelle « un beau style », ne remarquent pas — si je ne me trompe — ce qu'elle a de plus exquis.

*
* *

Jamais le bon art ne manque de produire de bons effets ; il n'a pour but que de bien employer tout ce qu'on a de plus rare, et d'y ajouter des beautés et des grâces nouvelles.

*
* *

Si quelqu'un prétend faire quelque chose que l'on soit bien aise de lire, ce n'est pas assez que chaque pièce plaise en elle-même ; il faut que toutes soient faites l'une pour l'autre, et qu'il y ait des proportions.

*
* *

On cherche bien souvent tant de finesses sur un sujet, que ce qui était bien dit ne l'est plus ; quand on a touché juste, on fait bien de s'en tenir là.

Souvent on gâte ce qu'on veut trop polir ou trop embellir.

*
* *

Le langage ou style figuré, quand on le prend d'un objet noble et connu, exprime souvent mieux ce qu'on veut dire que le propre ; il donne encore quelque vue, et je ne sais quoi qui plaît. Mais la plupart du monde en abuse : ce langage est une espèce de parure, et nous souffrons un habit simple sans y prendre garde, au lieu que nous rebutons les faux ornements.

*
* *

Les mauvais exemples n'autorisent rien dans les expressions, non plus que dans les mœurs.

*
* *

Il serait très difficile de s'achever en quoi que ce soit sans avoir recours aux meilleurs modèles.

*
* *

Quand on veut se former sur quelques auteurs, on doit bien regarder ce que c'est qu'on imite et ne s'y pas tromper ; souvenez-vous qu'ils n'excellent pas en tout... Le mal est qu'on s'attache à tout ce qui vient d'eux, jusqu'à leurs défauts qu'on copie plus aisément que leurs qualités.

*
* *

Il se faut défier de ce qu'on n'aperçoit que comme au travers d'un nuage, et qu'on ne peut mettre bien à découvert à la vue d'un autre.

*
* *

Jamais il ne fut permis qu'aux Oracles de s'expliquer par énigmes, et tout ce qu'on dit de meilleur étourdit et fait de la peine quand on a longtemps à chercher pour en découvrir le sens.

*
* *

La négligence sied toujours mal dans le style, si ce n'est peut-être lorsqu'on dit d'excellentes choses, car alors elle peut avoir de la grâce... Ainsi, le plus beau linge et le plus blanc sied mieux lorsqu'il est un peu foulé que s'il n'avait pas un pli.

*
* *

Quelquefois, la négligence a plus de grâce que les plus beaux ornements.

*
* *

On se doit bien garder de représenter une chose grossière, dégoûtante, ou qui donne une fâcheuse idée, et se ressouvenir que lorsqu'on s'étend sur un sujet qui déplaît, on se rend presque aussi désagréable que le sujet même.

*
* *

Le style « formé » ne consiste pas seulement à joindre les mots et les façons de dire, mais encore à les choisir et à prendre un tour de penser et d'exprimer les choses d'un air si particulier, que tous ceux qui se sont acquis ce style formé sentent plus aisément ce qu'ils ont dit que les autres ne reconnaissent leur écriture. Il me semble même que les personnes qui ont observé le style formé de quelqu'un peuvent

dire sans se tromper : « cela n'est point de lui », ou : « voilà bien sa manière » — comme si l'on parlait des tableaux du Titien ou de Raphaël.

*
* *

Il faut éviter les répétitions de mots et de phrases, quand elles ne sont pas nécessaires ; diversifions les tours et les sinuosités des périodes — mais prendre garde qu'elles ne traînent ni ne languissent, séparer les choses qui n'ont rien de commun...

*
* *

On écrit des choses qu'on ne prononce jamais et qui ne sont faites que pour être lues (parcourues), comme une histoire ou quelque chose de semblable. Il ne faut pas écrire alors comme si l'on faisait un conte en conversation : l'histoire est plus noble et plus sévère, la conversation est plus libre et plus négligée.

*
* *

Ces sortes d'écrits (Lettres) qu'on est bien aise de lire, et principalement ceux d'invention, dépendent beaucoup de la fortune ; le plus agréable esprit n'en peut répondre à point nommé.

*
* *

On ne doit pas écrire les Lettres tout à fait comme on parle. Pour preuve de cela, qui verrait une personne à qui l'on vient d'écrire une lettre, fût-elle excellente, on ne lui dirait pas les mêmes choses qu'on lui écrivait, ou pour le moins on ne les lui dirait pas de

la même façon. Il est pourtant bon — lorsqu'on écrit — de s'imaginer en quelque sorte qu'on parle, pour ne rien mettre qui ne soit naturel ou qu'on ne puisse dire dans le monde.

II

L'ART DE PARLER

OU

ÉLOQUENCE

La beauté du langage ne plaît guère moins que celle des pensées, mais elle dépend beaucoup plus de la délicatesse du goût et de l'esprit que de la connaissance des mots et des façons de parler.

*
* *

La chose qui me semble la plus nécessaire et la plus difficile pour bien parler, c'est de penser excellemment sur les sujets qui se présentent ; après cela, je voudrais qu'on suivît ses pensées d'un esprit si net et si juste, qu'il n'y eut rien d'obscur ni d'embarrassé. (*La même Pensée figure à « l'Art d'écrire »*).

*
* *

On ne saurait trop avoir une certaine justesse de langage qui consiste à se servir des meilleures façons

de parler pour mettre sa pensée dans l'esprit des gens comme on veut qu'elle y soit — ni plus ni moins.

*
* *

Il faut que celui qui parle s'accommode à l'intelligence de ceux qui l'écoutent. Plus on a d'esprit, plus on doit y prendre garde. Même à force de penser et de dire des choses que la plupart des gens ne sont pas accoutumés d'entendre — quoi qu'on s'expliquât très clairement — on les pourrait mener si haut que la tête leur tournerait.

*
* *

Il faut observer tout ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit des personnes qu'on entretient, et s'accoutumer de bonne heure à connaître les sentiments et les pensées par des signes presque imperceptibles. Cette connaissance, qui se trouve obscure et difficile pour ceux qui n'y sont pas faits, s'éclaircit et se rend aisée à la longue. C'est une science qui s'apprend comme une langue étrangère, où d'abord on ne comprend que peu de chose ; mais lorsqu'on l'aime et qu'on l'étudie, on y fait incontinent quelques progrès.

*
* *

Pour bien parler, il faut chercher dans le sujet en question ce qu'on y peut rencontrer de meilleur et de plus agréable ; mais il ne faut pas tant s'attacher à donner de l'éclat aux choses que l'on dit, qu'à les mettre de la manière qui leur vient le mieux.

*
* *

Ce n'est pas assez que de s'attacher au sujet dont il s'agit, on se doit bien garder d'y prendre une circonstance pour le nœud de l'affaire : c'est manquer de justesse et ce qu'on appelle « extravaguer ».

Il est vrai qu'on fait bien de détourner ce qu'on ne veut pas qui soit approfondi. Même si quelqu'un commence à parler d'une chose qui déplaise ou qui ne soit pas avantageuse aux personnes qu'on aime, c'est une marque d'esprit et d'honnêteté que de donner le change avec tant d'adresse — s'il est possible — que personne n'y prenne garde.

*
* *

C'est la délicatesse du sentiment, qui fait celle du langage.

*
* *

La réputation d'être homme de bien persuade quelquefois plus puissamment que la plus parfaite éloquence.

*
* *

Il faut donner à tout ce qu'on dit les mouvements qu'on sent dans le cœur. Car on ne parle pas seulement pour faire entendre ses pensées, on parle aussi pour exprimer ses sentiments — et ce sont là deux choses bien différentes.

*
* *

Celui qui ne se trouve ému de rien, est aussi peu propre à parler que celui qui ne pense rien. Le cœur a son langage, comme l'esprit a le sien ; et cette expression du cœur fait souvent les plus grands effets.

*
* *

Quand le cœur n'est point agité, quoi qu'on ait bien de l'esprit, on ne touche pas vivement ; et quand on est animé, si l'esprit manque, on ne fait que du bruit et presque toujours à contre-temps.

*
* *

Il ne faut ni outrer, ni forcer, ni tirer de loin ce qu'on veut dire : cela réussit toujours mal.

*
* *

On n'aime les façons de parler brillantes que par un mauvais goût dont on ne revient pas si facilement.

*
* *

Ce qu'on dit de meilleur hors de propos, ou qu'on fait venir de loin, ne touche que bien peu et ne laisse que des impressions confuses. La moindre occasion qui se présente suffit pour dire quelque chose qui porte coup et qui plaise.

*
* *

Dans les entretiens ou conversations, ce qu'on doit le plus observer, c'est de dire à propos et de bonne grâce tout ce qui vient de meilleur dans l'esprit.

*
* *

Pour plaire aux gens qu'on entretient, il faut leur dire des choses qu'ils soient bien aise d'entendre — et les dire agréablement.

*
* *

Il ne faut pas que la conversation paraisse étudiée, et le plus qu'on la puisse rendre libre et facile, me semble le meilleur : la contrainte sied toujours mal, principalement dans les entretiens.

*
* *

Celui qui se mêle dans un entretien, s'y doit insinuer adroitement.

*
* *

Ce qu'on trouve de plus agréable dans les entretiens consiste dans une manière simple et tranquille qui représente si naturellement la vie ordinaire, que chacun y reconnaît ses affections, ou dans l'excellente raillerie qui fait donner de la joie sans choquer personne, ou bien dans un air tendre qui s'insinue d'un air imperceptible.

*
* *

La simplicité dans le langage, qui paraît si facile, ne laisse pas de donner de la peine, à moins que de s'en être acquis l'habitude ; même quelque habile que l'on soit, on ne la rencontre pas toujours à point nommé, comme on la demande.

*
* *

Un faux bon mot apporte plus de honte à celui qui le dit que *vingt* bons mots ne lui font d'honneur.

*
* *

Je ne vois point de plus grand secret dans le langage, que de trouver des manières pour adoucir les choses fâcheuses... Celles de ces choses, qui sont si considérables qu'il en faut parler sérieusement ou les passer sous silence, on les déguise d'un air qui tempère ce qu'on y voit de plus choquant ; et pour celles qu'on peut tourner en plaisanterie, on les pousse jusqu'à l'excès, d'une façon enjouée et railleuse.

*
* *

S'il arrive qu'on soit contraint, pour se faire entendre, d'user de certains termes peu connus ou qui sentent trop le métier, il faut faire en sorte que ce qui les précède et ce qui les suit les éclaircisse et leur donne quelque grâce ; cela réussit mieux que cet expédient si commun « s'il faut user de ce mot », ou « pour ainsi dire », parce que 1° celui qui parle témoigne qu'il se défie de son langage, 2° c'est pour l'ordinaire avertir les gens de douter d'un mot qu'ils eussent trouvé bon.

*
* *

Nous aimons à voir faire aisément (par exemple *discourir*) ce qui semble le plus difficile... La facilité donne de la grâce aux bonnes choses. Mais, au contraire, l'air contraint et forcé nous incommode et nous tourmente, parce que naturellement nous compatissons au mal que nous voyons... En effet, d'où vient la peine qu'un bègue donne à l'entendre, si ce n'est de celle qu'il a lui-même à parler ? Encore vous puis-je assurer que je connais des gens qui sont charmés de l'harmonie et qui néanmoins n'aiment pas les meilleurs trompettes, parce qu'on sent bien les efforts qu'ils font.

*
* *

Lorsqu'on partage ce que l'on dit ou doit dire en tant de parties, celui qu'on entretient si méthodiquement — au lieu d'occuper son esprit à comprendre les choses — fait des efforts de mémoire pour ne pas perdre les pièces de la division ; et plus il s'efforce d'un côté, plus il s'affaiblit d'un autre.

*
* *

Comme il y a des choses qui ne veulent qu'être lues, il y en a aussi qui ne sont principalement faites que pour être écoutées — comme les harangues. Si l'on veut juger de leur juste valeur, il faut considérer à quel point elles sont bonnes quand elles sont prononcées, puisque c'est là leur but.

*
* *

Par la fréquentation des honnêtes gens et par la lecture des bons auteurs, vous pouvez observer quantité de choses pour vous achever dans l'éloquence : comme une façon adroite et délicate à vous insinuer, un ordre secret et naturel qui ne sente ni l'art ni l'étude, une netteté de pensées et d'expressions qui ne laisse rien d'embarrassé, etc..

*
* *

La différence des esprits et des tempéraments se connaît au langage. En effet, comme on ne parle que pour exprimer des choses que l'on sent ou que l'on pense, on cherche par un instinct naturel le son le plus conforme à ses sentiments et les paroles les plus

propres pour communiquer ses pensées : de sorte que si le génie est subtile ou grossier, tendre ou dur, civil ou rustique, humain ou farouche, actif ou paresseux, tout cela se découvre dans les mots et dans les façons de parler.

III

L'ART D'ENSEIGNER

OU

PÉDAGOGIE

Le plus beau naturel du monde est peu de chose, si on n'a soin de l'instruire et de le perfectionner.

*
* *

Comme la voix vient en chantant et que l'on apprend à s'en bien servir quand on l'exerce sous un bon maître, l'esprit s'insinue et se communique insensiblement parmi les personnes qui l'ont bien fait. Il ne faut point douter que l'on en puisse acquérir, lorsqu'un habile homme s'en mêle.

*
* *

Il ne suffit pas de savoir les choses par règles ni par instructions, il faut essayer de se les rendre naturelles pour les pratiquer d'une manière facile et de bonne grâce.

*
* *

Il vaut beaucoup mieux donner du jour à l'esprit que de remplir la mémoire.

*
* *

Un enfant bien né comprend tout ce qu'on lui dit, quand on en cherche les moyens et qu'on s'accommode à son génie.

*
* *

Encore qu'un enfant n'entende pas d'abord, par exception, ce qu'on lui dit *en toute son étendue*, cela le prépare à le comprendre une autre fois. Ce sont comme de petits essais de la raison qui ne vient jamais tout d'un coup.

*
* *

Les premières émotions du cœur, et je ne sais quelle ébauche imperceptible qui se fait dans l'esprit d'un enfant, lui disposent la pente au bien ou au mal — et cela pour tout le cours de sa vie.

*
* *

Dans les préceptes qu'on donne, il y a — ce me semble — un grand défaut dont les meilleurs Maîtres ne sont pas exempts : c'est qu'ils instruïsent d'une manière obscure, comme les Oracles, sans rendre raison de ce qu'ils disent.

*
* *

Il faut être aussi prompt à rebuter les défauts des

Maîtres qu'à prendre ce qu'on leur trouve de meilleur.

*
* *

Ce qu'on doit corriger avant tout de la plupart des Maîtres, c'est quelque chose de trop concerté qui sent l'art et l'étude.

*
* *

Je me souviens de quelques *bons Maîtres* qui montraient les exercices dans une si grande justesse qu'il n'y avait rien de défectueux ni de superflu : pas un temps de perdu, ni le moindre mouvement qui ne servît à l'action. Ces Maîtres me disaient que si une fois on a le « corps fait », le reste ne coûte plus guère. Il me semble aussi que ceux qui ont « l'esprit fait » entendent tout ce qu'on dit.

*
* *

L'expérience est une bonne maîtresse, mais qui me paraît bien lente, à moins qu'on ne la presse par de fréquentes réflexions, ou qu'on prenne les sentiments de quelque personne intelligente et qui juge bien de tout.

*
* *

Comme on se perfectionne parmi de certaines gens, il me semble aussi qu'on se gâte avec la plupart des autres.

*
* *

Pour éclaircir tout ce qu'on dit de difficile intelligence, c'est un bon expédient que de prendre le tour de penser des personnes qu'on entretient ; et quand

on use de comparaisons et d'exemples, que ce soit toujours de ce qui leur est le plus connu.

*
* *

Quant à l'honnêteté, les exemples domestiques ne sont pas à dédaigner. Un père, un oncle, un aïeul, tout percé de coups, qui n'entend jamais parler d'une action lâche, ou peu digne d'un brave homme, sans rugir comme un vieux lion — celui-là imprime dans une âme encore jeune et tendre des sentiments d'honneur que le temps ne saurait effacer.

IV

LE SAVOIR-VIVRE

BIENSÉANCES ET « HONNÊTETÉ »

Il ne faut que *bien dire* et *bien faire* pour être « honnête homme ».

*
* *

... « Honnêteté » : son principal fonds est dans le cœur — et l'esprit lui donne les agréments... Suivant moi, l'honnêteté (à vrai dire) c'est la quintessence de toutes les vertus.

*
* *

De faire toujours ce qu'il faut — dans le commerce du monde — tant par l'action que par le ton de la

voix, et de s'en acquitter d'une manière si juste que la chose produise l'effet qu'elle doit, cela me paraît un chef-d'œuvre... L'honnête homme se doit transformer par la souplesse du génie, comme l'occasion le demande.



La parfaite honnêteté est toujours la même en tous les sujets où elle se trouve, quoique la différence du temps et de la fortune la fasse paraître bien différemment. Mais sous quelque forme qu'elle se montre, elle plaît toujours — et c'est à cela principalement qu'on la peut reconnaître.



Le plus difficile secret pour être « honnête homme » dépend de trouver le tempérament le plus juste en toutes ses actions.



Un véritable honnête homme doit l'être partout et avec toutes sortes de gens... Il est peu sujet aux préventions.



Il y a une étude particulière, qui regarde le monde... Il faut donc s'instruire, le plus qu'on peut, des choses de la vie... Je remarque en cela un génie bien rare et bien à rechercher, qui ne vient pas moins du goût et du sentiment que de l'esprit et de l'intelligence. C'est ce génie qui pénètre ce qui se passe de plus secret, qui découvre par un discernement juste et subtil ce que pensent les personnes qu'on entretient ; et je suis persuadé qu'on ne saurait être hon-

nête homme ni d'une aimable conversation, sans cette adresse de savoir deviner en beaucoup de rencontres.

*
* *

Pour être bien reçu dans le monde, il ne faut pas tant songer à son plaisir particulier qu'à celui des gens qu'on fréquente... Il n'est pas si nécessaire, alors, de chercher d'excellentes choses, que de leur dire celles qui ont le plus de rapport à leur génie, à leur naturel, à leur inclination.

*
* *

Un esprit bien fait et de bon goût, qui ne se flatte point et qui se connaît à toutes les bienséances, peut s'assurer au moins de ne rien dire qui ne soit noble, honnête et raisonnable — et c'est, à mon sens, ce qu'on doit le plus observer.

*
* *

Il y a chez l'honnête homme je ne sais quoi de noble qui relève toutes les bonnes qualités, et qui ne vient que du cœur et de l'esprit ; le reste n'en est que la suite et l'équipage.

*
* *

On n'est jamais tout à fait *honnête homme*, ou du moins galant homme, que les Dames ne s'en soient mêlées... Les hommes sont ordinairement ensemble tout d'une pièce.

*
* *

Quand on est d'un certain mérite, la manière ouverte et commode a de grands charmes pour se faire aimer. Quelque avantage que l'on puisse avoir, il se faut plaire avec les gens — si l'on veut leur être agréable.

*
* *

Rien ne peut tant contribuer aux vrais agréments que le dessein de gagner une personne délicate qui connaît ce qui sied le mieux. C'est par là que le cœur se remplit de nobles sentiments et l'esprit d'agréables pensées.

*
* *

Pour plaire sans réserve et n'y laisser rien à redire, la perfection des circonstances n'est pas moins nécessaire que celle de la chose même. Si c'est par exemple une action du corps, comme un *sourire*, il faut pour le rendre parfait qu'il n'y manque rien de la part des yeux, ni de la bouche, ni des mouvements du visage ; et pour l'achever dans ses circonstances, qu'il soit conforme au sujet qui le cause, et même qu'il exprime naïvement ce qu'il doit faire entendre.

*
* *

Qui suit les mouvements de la nature avec un peu d'adresse et de prudence plaît toujours.

*
* *

La confiance en soi-même, pourvu qu'elle soit bien fondée et qu'elle ne paraisse pas trop, produit de bons effets ; et elle sert à bien faire — et de bon air — tout ce qu'on entreprend.

*
* *

Celui qui croit que le personnage qu'il joue lui sied mal, ne le saurait bien jouer... Qui se défie d'avoir de la grâce, ne l'a jamais bonne.

*
* *

Je trouve qu'il sied bien de se montrer d'une humeur douce, enjouée et même plaisante, autant que l'occasion, le génie et la bienséance le peuvent permettre : cette façon de procéder ouvre des entrées que l'air grave et sérieux ne donne pas et fait souvent qu'on s'émancipe au-dessus de sa volée et de bonne grâce.

*
* *

La gravité n'est pas incompatible avec l'enjouement... Mais il faut que la gravité soit moins sévère que douce, et que la manière enjouée soit plus galante que familière.

*
* *

L'excellente raillerie me paraît bien difficile et bien rare.

*
* *

Rien ne choque tant les personnes sensibles, que de s'en moquer, et de les tourner en ridicule.

*
* *

La moquerie est une marque d'un si grand mépris, qu'on la met au nombre des plus fâcheux outrages.

*
* *

Les personnes qui savent bien vivre ne disent point de ce qu'on appelle des « brocards » et des « quolibets », et ne font jamais de raillerie piquante ni grossière.

*
* *

Les injures grossières nuisent plus à celui qui les dit qu'à ceux qui les reçoivent.

*
* *

Ce qui fait le plus souvent qu'on déplaît, c'est qu'on cherche à plaire et qu'on en prend le contre-pied... Dire de « bons mots » qui ne sont pas bons, user de « belles façons » de parler qui ne sont pas belles, faire de mauvaises railleries, se parer de faux ornements et s'ajuster de mauvaise grâce : on voit bien que cela ne tend qu'à divertir ou qu'à se rendre agréable — c'est la plus sûre voie pour se faire moquer de soi.

*
* *

Ceux qui ne plaisent quelquefois que par la bouffonnerie ne se peuvent souffrir à la longue, parce qu'on ne les a regardés que pour rire sur quelques sujets ridicules, et qu'on s'en lasse en moins de rien.

*
* *

Quand on fait une chose qui déplaît, une mine riante la rend encore plus désagréable

*
* *

Pour être de bonne compagnie, il se faut bien garder de paraître un songe-creux ; car lorsqu'on rêve, on est toujours distrait.

*
* *

On se rencontre avec des gens si fâcheux, et si nés pour déplaire, qu'il est bien difficile en leur compagnie de ne pas se déconcerter. Pour en sortir le mieux qu'on peut, il faut s'y préparer et rechercher cette manière de procéder noble et constante, qui ne se dément point.

*
* *

On ne doit pas prétendre de rencontrer les gens comme on les cherche : il faut essayer de les *faire*, et particulièrement lorsqu'on les aime et qu'on est obligé de passer sa vie avec eux. Pour les autres qu'on ne voit que par hasard, on ne les tourne pas comme on voudrait ; on peut seulement les *ébaucher*.

*
* *

On a besoin d'adresse et d'esprit pour être civil à propos et de bonne grâce.

*
* *

Il y a une sorte de politesse, qui n'est pas d'un extrême mérite, et où il entre moins de goût que d'habileté : je parle de cette politesse qui fait qu'on n'entre pas mal dans une compagnie, que l'on sait dire quelque chose à propos, que l'on ne manque point à certaines bienséances et civilités légères qui s'apprennent bien aisément ; cette politesse me paraît

bien superficielle, et quelquefois bien ridicule, quand elle se trouve seule et dépourvue de tout le reste.

*
* *

Il se faut bien garder d'être incivil : rien ne donne plus à penser qu'on ne sait pas vivre. Il est pourtant bon de se ressouvenir que c'est une grande incivilité que d'être civil à contre-temps.

*
* *

Cette égalité fade et sans goût qui paraît dans l'humeur et dans l'esprit de quelques gens, les rend bien désagréables — surtout quand ce n'est ni bonté ni complaisance, mais je ne sais quel procédé de gens polis à leur mode.

*
* *

La principale cause de la bienséance, c'est de faire d'un air agréable ce qui nous est naturel.

*
* *

La vraie bienséance ne dépend point de la fortune : elle vient du cœur et de l'esprit. Tout le reste est peu considérable... Elle consiste surtout en cela, que ce qu'on fait ou ce qu'on dit ne soit pas seulement bon en soi-même, mais aussi qu'à toutes sortes d'égards il ne s'y trouve rien à redire.

*
* *

Dans une condition médiocre, où l'on ne fait ni les beaux jours ni la pluie, un peu de fierté me semble de bon air.

*
* *

La toilette, sans être réellement inutile, est peu de chose pour être et paraître honnête homme.

*
* *

L'honnête homme doit être un « fainéant » sans métier, mais non sans mérite (il est ainsi désintéressé de tout et bon juge de tout) ; ce doit être un « esprit doux » et un « cœur tendre » : il a pour but d'apporter la joie partout. Il lui faut donc exceller en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie.

*
* *

Les vrais agréments ne viennent pas d'une simple superficie ou d'une légère apparence — mais d'un grand fonds d'esprit ou de mérite, qui se répand sur tout ce qu'on dit et sur toutes les actions de la vie.

*
* *

L'honnêteté même qu'on estime tant n'est à souhaiter que parce qu'elle rend heureux ceux qui l'ont et ceux qui l'approchent.

*
* *

... On n'est plus du monde, quand on commence à le bien connaître ; au moins le voyage est bien avancé devant que l'on sache le meilleur chemin...

V

DE L'ESPRIT

L'esprit est une espèce de lumière : il se répand de tous côtés, en un moment, comme un éclair.

*
* *

Il n'y a presque rien qui ne se puisse faire, quand on a l'esprit d'en connaître les moyens et l'adresse de s'en servir.

*
* *

En toutes sortes d'entretien, plus on a d'esprit — quand on le sait ménager — plus on est agréable.

*
* *

Les plaisirs de l'esprit — plaisirs purs — ne sont jamais traversés par de fâcheux revers.

*
* *

L'esprit le plus inépuisable tarit à la continue : il a besoin, lui aussi, de relâche et de repos. D'ordinaire, il s'use en usant le corps.

*
* *

J'ai ouï dire à une personne qui a bien de l'esprit, qu'elle ne craignait tant que ceux qui en avaient tout le long du jour.

*
* *

L'imagination contrefait l'esprit, mais elle n'en a que l'apparence.

*
* *

Il y a des gens qui semblent dans le monde avoir plus d'esprit que les autres, mais qui n'ont — à les bien examiner — qu'une imagination confuse qui leur présente beaucoup de fausses visions sans aucun discernement : ce sont les moins capables d'instruction et de redressement. J'en ai pourtant vu qui sont devenus fort raisonnables. Il faut pour cela qu'ils soient bien dociles (ce qu'ils ne sont pas volontiers), et leur communiquer du goût et de la justesse — ce qui n'est pas encore bien aisé. Le meilleur moyen pour leur donner de l'esprit, c'est d'éclaircir et de régler leur imagination au point d'en faire une espèce d'intelligence.

*
* *

Une erreur en attire beaucoup d'autres, et jamais on n'a l'esprit bien fait, qu'on ne l'ait épuré de toutes les fausses visions.

*
* *

Quand on a de l'esprit, on se corrige aisément de l'imprudence ; il ne faut que le vouloir.

*
* *

J'aime bien les gens qui témoignent toujours de l'esprit sans choquer personne — mais je hais cruellement ceux qui n'en ont que pour déplaire.

*
* *

La moquerie est une marque d'un petit esprit et d'une méchante inclination.

*
* *

Il n'y a point de bonnes qualités qui plaisent, si la sottise les accompagne.

*
* *

Je n'ai jamais pratiqué de sots ou de sottes que je ne m'en sois repenti.

*
* *

La sottise n'a pas moins d'aversion pour l'esprit, que l'esprit lui-même pour la sottise.

*
* *

L'esprit me plaît bien, mais le cœur me touche encore davantage.

*
* *

Ce n'est que le cœur et l'esprit qui donnent les vrais avantages, et vous ne devez élever ni abaisser que par là vos amis et amies : tout le reste n'est qu'une vaine apparence et qui change fort aisément.

*
* *

Le langage du cœur ne se peut imiter, quoi qu'on fasse, par celui de l'esprit.

*
* *

N'usez pas des gentillesses de votre esprit pour découvrir les défauts de votre cœur.

VI

LE BON GOUT

OU

JUGEMENT

Le bon goût vient d'une connaissance exquise et juste à juger du bien et du mal — et qui que ce soit ne peut avoir cette connaissance bien parfaite sans se l'être acquise avec beaucoup de soins et de réflexions.

*
* *

Il faut se rendre le goût si fin et si vif qu'on puisse d'abord assurer si ce qu'on entend dire ou ce qu'on veut dire soi-même est bon ou mauvais. Mais pour ne s'y pas tromper, on doit se faire du bon goût comme une science ou du moins comme une habitude.

*
* *

On ne saurait avoir le goût trop délicat pour remarquer les vrais et les faux agréments, et pour ne s'y pas tromper. Ce que j'entends par là, ce n'est pas

être dégoûté comme un malade, mais juger bien de tout ce qui se présente, par je ne sais quel sentiment qui va plus vite et quelquefois plus droit que les réflexions.

*
* *

Toutes les choses délicates partent du goût et du sentiment.

*
* *

La justesse du sentiment fait trouver entre le peu et le trop un certain milieu, qui n'est pas de moindre conséquence pour plaire que tout ce qu'on peut dire de meilleur.

*
* *

Ce qui d'ordinaire plaît, ne vient pas tant de la perfection que d'un certain tempérament qui s'accommode à nos sentiments naturels.

*
* *

Il ne faut suivre ni règles ni méthode qu'autant que le bon goût les approuve... On doit préférer son goût aux règles communes, quand on est assuré de l'avoir bon.

*
* *

Mon sentiment serait de suivre sa pente et son goût plutôt que d'imiter qui que ce soit, mais d'observer dans le monde et dans la nature ce qu'on y peut découvrir d'excellent. C'est le moyen de se faire en chaque chose une idée de la perfection.

*
* *

C'est une marque d'un bon fonds d'esprit de n'être abusé ni des modes ni des coutumes, de ne décider de rien à moins que de bien voir ce qu'on décide, de compter pour peu de chose l'autorité de qui que ce soit quand on voit qu'elle impose et qu'elle choque le bon sens.

*
* *

Qui veut bien jouer son personnage ne doit être ni pipeur ni dupe.

*
* *

Ceux qui ont le cœur droit ont le sens de même, pour peu qu'ils en aient ; et prenez garde que de certaines gens qui ont tant de plis et de replis dans le cœur n'ont jamais l'esprit juste : il y a toujours quelque faux jour qui leur donne de fausses vues.

*
* *

La plupart ne jugent du prix des choses que par le succès.

*
* *

Plus on a de mérite et de fortune, moins on en doit abuser. Il ne faut pourtant pas s'abaisser ni s'ouvrir mal à propos : ce juste tempérament semble bien difficile à garder ; et rien ne témoigne tant qu'on est habile et qu'on juge bien de tout, que de ne faire jamais ni plus ni moins que le sujet ou l'occasion le demande.

*
* *

Il sied mal de témoigner plus de vertu, que le sujet ou l'occasion n'en demande.

*
* *

C'est un grand avantage que de prévoir de loin tout ce qui peut arriver et de se tenir prêt à prendre parti. Les plus habiles sont sujets à faire des fautes dans les choses qui les surprennent.

*
* *

On ne saurait trop bien faire ce qu'on entreprend, et il faut toujours — autant que possible — tendre à la perfection.

*
* *

Ce qui fait qu'on se trompe facilement à juger d'une belle chose, c'est qu'elle éblouit. Celle qui a peu d'éclat laisse la vue et le jugement libres.

*
* *

Il est bien malaisé, quand on est trop jeune, de n'être pas surpris de ce qui brille et qui donne dans les yeux.

*
* *

Les gens faits et qui jugent bien, n'aiment pas les choses de montre.

*
* *

C'est une marque d'un bon discernement de rejeter sans réflexion une mauvaise équivoque qu'on veut faire valoir comme un bon mot.

*
* *

Pour ce qu'on appelle une *tragi-comédie*, qui veut faire rire et pleurer tour-à-tour, je n'en fais point de cas : ce sont des émotions contraires que le cœur ne peut souffrir.

*
* *

Les goûts sont si divers que ce qui charme les uns est quelquefois insupportable aux autres.

*
* *

Veut-on vivre avec des personnes, au moins de bonne compagnie ? Il faut essayer par invention de les désabuser adroitement, de leur donner au juste l'idée du bien et du mal, et surtout de leur rendre le goût bon.

VII

MORALE

Je ne trouve rien de si beau que d'avoir le cœur droit et sincère : il me semble que c'est le fondement de la sagesse.

*
* *

Il faut essayer de se connaître en tous sens et juger de soi-même aussi sincèrement que d'une personne indifférente.

*
* *

Ceux qui se déguisent ne font que s'embarrasser et ne persuadent que fort rarement. Jamais la fausseté n'est bien soutenue : elle se dément à toute heure, et je prends garde qu'on s'en rend toujours suspect lorsqu'on parle ou écrit contre la vraisemblance.

*
* *

Le parti qui plaît aux honnêtes gens est celui de la franchise et de la simplicité.

*
* *

Celui qui peut découvrir la vérité ne la doit pas déguiser : ce serait une petitesse de cœur.

*
* *

Lorsqu'un homme plein d'honneur délibère, il prend toujours le parti le plus honnête ; et quoi qu'il arrive, un cœur noble ne peut s'en repentir.

*
* *

Le seul mérite fait la véritable distinction.

*
* *

Que peut-on se figurer de plus beau ni de plus rare, que d'avoir l'âme et le génie au-dessus de toutes les choses du monde — à l'exemple de Socrate ?

*
* *

Une véritable vertu ne se dément pas... Du moins,

elle ne tombe jamais dans l'excès du vice qu'on lui oppose.

*
* *

La plupart ne comprennent la vertu, comme le mérite, que dans un certain degré : ce qui se montre au-dessus, les passe ou les éblouit.

*
* *

Le plaisir qu'on ressent, et je ne sais quelle douceur, à se persuader qu'on excelle, portent souvent les moins présomptueux à s'estimer plus qu'ils ne devraient : aussi fort peu de gens craignent de ne pas réussir par leur faute ; cependant, les plus habiles n'ont guère moins à se défier d'eux-mêmes que de la fortune.

*
* *

Les plus avisés ne sont pas quelquefois les plus heureux... Pour ce qui regarde la fortune, les conjonctures sont presque tout.

*
* *

Le bonheur qu'on cherche, et qu'on se propose, n'est jamais si grand qu'on se l'imagine.

*
* *

L'espérance, lorsqu'elle est peu douteuse et qu'elle ne tire pas en longueur, est un autre plaisir qui dure et qui ne le cède guère à la jouissance.

*
* *

La joie est nécessaire à la vie.

*
* *

Le plaisir de faire du bien : il n'y en a point, à mon gré, de plus pur ni de plus noble.

*
* *

Le plus grand plaisir qu'ait un galant homme dans sa fortune, c'est de pouvoir obliger quand il rencontre beaucoup de mérite.

*
* *

Il arrive en plusieurs rencontres, surtout auprès des grands Princes, que d'être malheureux ou coupable est presque la même chose.

*
* *

Nous ne haïssons guère plus le malheur même, que tout ce qui semble nous le prédire ou nous en menacer.

*
* *

Il faut ne se plaindre de ses malheurs qu'avec les personnes qu'on aime.

*
* *

Bien souvent ce qui nous choque le plus ne nous serait pas difficile à souffrir — si nous le regardions du bon côté.

*
* *

Il ne sied pas toujours mal de souffrir l'injustice, quand on la méprise et qu'on estime peu ceux qui la font. Mais de la souffrir par sottise ou par bassesse de cœur, je ne vois rien de plus méprisable.

*
* *

L'intérêt nous rend presque tous injustes, non seulement dans nos actions, mais aussi dans nos jugements.

*
* *

On ne saurait être trop juste — pourvu qu'on ne s'en pique pas en apparence, et que ce soit une justice agréable et commode (comme était celle de Socrate) : une justice proportionnée à la faiblesse humaine, une justice prompte à récompenser et lente à punir, et non pas une justice comme était celle de Caton que les plus sévères de son temps ne pouvaient souffrir.

*
* *

L'extrême sévérité n'est propre qu'à s'attirer de la haine et des malédictions, principalement lorsqu'elle est en pouvoir de nuire ; et puis, on relève de si bon cœur les moindres fautes que font les personnes si sévères, que même les plus indulgents ne leur pardonnent rien.

*
* *

La plupart des gens sont bien durs : aussi, qui veut leur donner quelque sentiment de pitié, doit gagner les devants pour les intéresser, et s'en acquitter avec tant d'adresse qu'ils ne s'en aperçoivent pas ; car s'ils y prennent garde, pour s'épargner la peine

de secourir les opprimés, et même leurs amis, ils feignent souvent d'avoir sujet de s'en plaindre.

*
* *

C'est une chose dure et de mauvaise grâce de donner du chagrin à qui que ce soit, à moins que celui qu'on fâche ne se le soit attiré par malice ou par présomption ; car celui qui déplaît par imprudence ou par simplicité, n'en doit pas être puni : il sied mieux de lui marquer doucement sa faute.

*
* *

Certaines gens sont fort disposées à quereller ceux qu'ils sentent d'une humeur douce et facile, et tout au contraire ils sont caressants et civils envers ceux qui les traitent fièrement : ce sont de faux braves.

*
* *

Celui qui croît se venger en déplaisant se fait plus de mal qu'il n'en fait aux autres.

*
* *

Rien ne me paraît plus inhumain que de faire du mal pour avoir seulement le plaisir d'en faire.

*
* *

Je sais des gens qui ne regardent jamais qui que ce soit qu'avec intention d'en remarquer les défauts : c'est le moyen le plus propre à s'attirer la haine et l'envie.

*
* *

La meilleure manière de se bien conduire — selon les diverses rencontres — pour ne s'attirer ni haine ni démêlé, c'est de ne craindre et de ne mépriser personne, et de se montrer toujours d'un aimable commerce.

*
* *

On hait cruellement la douceur étudiée d'une méchante femme et d'un faux honnête homme.

*
* *

Je n'approuve pas que les personnes du monde se mêlent de catéchiser : cela leur sied mal et sent l'hypocrite.

*
* *

Quoiqu'on n'aime pas à être trompé, on aime beaucoup moins à être désabusé.

*
* *

Certaines gens — dans les choses de fait — ne mentent guère, de peur d'y être surpris ; mais ils ne disent rien sincèrement, et ne parlent jamais que d'un esprit intéressé. Ceux-là sont encore plus insupportables que les menteurs de profession.

*
* *

Il n'y a point d'offenses qu'on pardonne moins que celles qui vont à l'honneur, parce que ces taches ne passent point et qu'on s'en ressouvient toujours.

*
* *

On ne saurait être trop brave, quand l'honneur ou la nécessité le veut... Beaucoup de gens périssent plutôt par un défaut de courage que par un excès de valeur.

*
* *

Quand on est devenu une fois ridicule, il n'est pas aisé d'en revenir.

*
* *

Au milieu même de la gloire et de l'abondance, il est impossible de se méconnaître que par un excès de sottise ou de folie.

*
* *

Les louanges les mieux dues plaisent bien souvent moins qu'elles n'embarrassent.

*
* *

En faisant trop peu de cas de soi-même, on ne pêche pas moins contre la vraie modestie qu'en s'estimant plus qu'on ne doit.

*
* *

En beaucoup d'occasions, il n'est pas inutile de regarder ce qu'on fait comme une comédie, et de s'imaginer qu'on joue un personnage de théâtre. Cette pensée empêche d'avoir rien trop à cœur, et donne ensuite une liberté de langage et d'action qu'on n'a point lorsqu'on est troublé de crainte et d'in-

quiétude... Et d'ailleurs le monde n'est-il pas une comédie, où l'on voit à toute heure des changements de scènes et d'acteurs ?

*
* *

Toujours quelque chose nous tient au cœur, et nous touche sensiblement : c'est un grand avantage que de pénétrer ce faible pour gagner les personnes comme on veut.

*
* *

Il y a des gens qu'on ne saurait assez pratiquer. Il est certain que si on les voit souvent — pour quelque sujet que ce puisse être — outre le progrès qu'on fait auprès d'eux, on se met encore en bonne odeur, comme on se parfume sans y prendre garde parmi les jasmins et les orangers.

*
* *

Comme un enfant, sans étudier, apprend la langue des gens qu'il entend parler, il ne manque pas aussi de prendre insensiblement les mœurs de ceux qui sont autour de lui.

*
* *

La félicité dépend beaucoup plus du tempérament que des choses que nous croyons qui la donnent.

*
* *

Faisons ce qui dépend de nous pour être heureux dans cette vie et dans l'autre — et laissons tranquillement tout le reste à la Providence universelle.

VIII

AMITIÉ

J'aime toujours mieux mes amis que leur amitié... L'affection que la franchise fait naître parmi les honnêtes gens est plus ferme et plus solide que celle qui vient d'une complaisance affectée.

*
* *

Il faut avoir pour ses amis l'humeur douce et complaisante ; beaucoup de personnes qui n'y prennent pas garde s'imaginent que la moindre recherche va tout raccommoder — mais l'amitié qui ne se plaît à rien moins qu'aux revers ne revient pas si vite.

*
* *

Une moquerie douce et piquante est un bon moyen pour corriger un ami qui s'abuse.

*
* *

Un honnête homme ne hait rien tant que d'être à charge à qui que ce soit, et même à ses meilleurs amis.

*
* *

Je désapprouve beaucoup d'abuser de la bonté d'un ami, qui fait tout ce qu'on lui demande, et du meilleur cœur du monde. On le doit ménager comme un

fonds de réserve qu'on trouve toujours à point nommé.

*
* *

Celui qui veut obliger ses amis, en s'employant pour eux, n'y doit pas songer — s'il ne le sait faire de bonne grâce.

*
* *

Dès que nous apprenons qu'un de nos amis a besoin de nous, il ne faut pas attendre qu'il nous en parle : le soin que nous lui sauvons de nous en avertir, est bien souvent le plus agréable service que nous lui puissions rendre.

*
* *

Je serais d'avis de ne jouer jamais que par divertissement contre les personnes que nous aimons et dont nous voulons conserver l'amitié.

*
* *

Il faut user du jeu comme d'un amusement avec ses vrais amis — car si le grand jeu ne détruit l'amitié, du moins elle en pourrait être altérée.

*
* *

D'ordinaire, on élève ou on abaisse le mérite, selon qu'on aime ou qu'on hait les gens.

IX

AMOUR

Dans les âmes les plus raisonnables, l'amour et la raison ne s'accordent pas volontiers.

*
* *

Ce n'est pas assez que de se dévouer à gagner les gens ; le principal consiste à faire en sorte que la personne qu'on aime en soit bien aise.

*
* *

Tout naturellement, l'amour donne des inventions pour plaire à la personne qu'on aime.

*
* *

On loue les plus belles femmes, mais on aime d'ordinaire les plus jolies. C'est qu'on se lasse d'admirer longtemps, et que ce qui n'est fait que pour cela dégoûte sitôt qu'on ne l'admire plus.

*
* *

Si la personne qu'on aime n'est qu'une idole bien formée, le plus sensible bonheur de l'amour commence plus agréablement qu'il ne finit ; et comme il est plein de transports et de violences, il ne sau-

rait être d'une longue durée. Mais lorsque les grâces de l'esprit et du bon air accompagnent la beauté du corps, l'amour n'a jamais rien qui répugne, un plaisir qui se passe est suivi d'un autre plaisir, et plus on se communique aux personnes qui plaisent de la sorte, plus on les aime.

*
* *

Aime-t-on une femme, parce qu'elle est belle ? Cet amour passe quelquefois bien vite. Mais quand ce sont de vrais et profonds agréments qui font naître l'affection, on n'en revient pas de la sorte ; et d'ordinaire, plus on a de faveurs, plus on est charmé...

Un grand fonds d'agrément ne se peut épuiser : il en sort toujours de nouveaux — c'est ce qui ranime.

*
* *

Les femmes qui ont le plus d'esprit, aiment beaucoup mieux je ne sais quoi de retenu. Mais d'habitude, on débute malheureusement auprès d'elles... On leur jette son cœur à la tête, et d'abord on leur en dit plus que la vraisemblance ne leur permet d'en croire et qu'elles n'en veulent. On ne leur donne pas le loisir de pouvoir souhaiter qu'on les aime et de goûter une certaine douceur qui ne se trouve que dans le progrès de l'amour. Il faut longtemps jouir de ce plaisir-là pour aimer toujours : car on ne se plaît guère à recevoir ce qu'on n'a pas beaucoup désiré — et quand on l'a de la sorte, on s'accoutume à le négliger, et d'ordinaire on n'en revient plus.

*
* *

Un peu d'absence ranime l'amour et renouvelle l'amitié.

*
* *

Le plaisir d'être aimé, lorsqu'on n'aime point soi-même, est plus incommode qu'agréable

*
* *

Il en est ordinairement du mariage comme de certains lieux agréables qu'on voudrait toujours voir tant que la sortie en est libre ; mais lorsqu'on s'y trouve en exil et qu'on est contraint d'y demeurer, on en voudrait être bien loin.

*
* *

Il est de certaines prudes qui s'estiment beaucoup, seulement de ce qu'elles sont farouches.

*
* *

Les plus belles femmes ne sont pas si dangereuses quand elles sont si jeunes que dans un âge plus avancé. Si elles perdent d'un côté, elles gagnent d'un autre, et ce qu'elles gagnent — c'est-à-dire la grâce ou les agréments — les fait aimer davantage.

*
* *

De tous les plaisirs passés, nous ne regoûtons que ceux que nous avons eus à bien vivre, si ce n'est peut-être que la douceur de l'amour repasse quelquefois agréablement dans l'imagination.

X

ESTHÉTIQUE

Toutes les choses qu'on trouve à son gré ont quelque rapport entre elles — du moins ce pourquoi on les trouve à son gré — et le goût qu'on prend de ce qui plaît dans une chose donne à connaître ce qui doit plaire dans une autre.

*
* *

Il me semble que plus les parties dont une chose est composée sont comme il faut, plus elle-même est agréable : je dis « plus elles sont comme il faut », et non pas « plus elles sont belles ». Car on ne les doit pas examiner tout à fait en elles-mêmes, mais par un juste rapport qui établit qu'elles sont faites les unes pour les autres... A moins que d'observer ces proportions, on ne fait rien sans défaut : la symétrie est nécessaire.

*
* *

Les grands ornements nuisent quelquefois à la beauté.

*
* *

Ce qui tient du champêtre, et même du sauvage, ne laisse pas souvent d'être noble — quoique fort différent de la « noblesse » des Cours. C'est qu'on y voit alors je ne sais quoi de digne et de grand, mais tout simple et comme sans art.

*
* *

On a plus d'égard à la parure qu'à l'excellence de la chose, et on ne songe pas qu'il en faudrait juger comme de l'or, qui est estimé selon qu'il est plus fin et plus pur.

XI

PHYSIOLOGIE

Je crois qu'un peu de négligence est un excellent régime et qu'il serait bon — pour se bien porter — de ne pas avoir le sentiment si délicat, ou du moins de n'y pas regarder de si près. Car lorsqu'on pense toujours à s'empêcher d'être malade, un si grand soin qui fait tout craindre trouble les agréments de la vie et remplit l'imagination de beaucoup de maux qu'on n'aura jamais et qui en font souvent naître de bien effectifs.

*
* *

En se remuant, on ranime sa vigueur et ses esprits.

*
* *

Quand on ne songe qu'à se tirer d'un mal, il arrive souvent qu'à force de garder la chambre et de se tenir couché, on change de tempérament, on devient triste et chagrin dans une longue solitude, et pour l'ordinaire on y gagne un autre mal et quelquefois

plus fâcheux que le premier — au lieu que, si l'on se divertit, avec un peu de soin et beaucoup de négligence, on se guérit insensiblement.

*
* *

Il n'y a point de santé si forte, ni de beauté si achevée, ni même d'esprit si ferme, qui soient à l'épreuve d'une longue et profonde mélancolie.

XII

LINGUISTIQUE

Les langues tiennent toujours des peuples qui les ont inventées — qu'elles soient rudes, fières, graves, galantes, enjouées, ou autrement.

*
* *

Dans une même ville, on sent toujours quelque différence entre le langage du peuple et celui des gens qui s'en distinguent.

*
* *

La prononciation, pour être agréable, veut être dépaysée ; elle ne paraît toujours que trop naturelle dans les originaires d'un pays... Il est vrai qu'il y a des langues (ou dialectes) qui donnent du plaisir à les entendre seulement parler : l'accent d'Athènes charmait, comme on rapporte.

XIII

POLITIQUE

. C'est à mon sens un *crime* que de rien déguiser aux Rois — surtout quand il ne leur coûte pas plus d'en prendre le droit chemin que de s'égarer. Ces Princes. qui se veulent mettre au-dessus des autres, ne suivent que bien rarement les meilleures voies.

*
* *

Les Princes qui gouvernent le monde sont en quelque sorte coupables de tous les maux qui se font sous leur règne, quand ils y peuvent remédier.

*
* *

Pour bien juger des actions des « conquérants », il ne faut pas tant compter sur le prix, ni sur le nombre des choses qu'ils ont faites, qu'examiner d'un jugement tranquille et désintéressé s'il était facile ou difficile d'y réussir : car c'est principalement la difficulté qui distingue les actions de guerre... Quelquefois, il est plus malaisé de prendre une petite ville que de conquérir tout un grand royaume.

*
* *

Le prix du mérite, qui touche tant les cœurs bien faits, devient à la longue insensible aux Rois, parce

qu'on loue indifféremment tout ce qu'ils font et qu'on n'y garde d'ordinaire ni mesure ni bienséance.

*
* *

Ces maîtres du monde, qui sont comme au-dessus de la Fortune, ne regardent qu'indifféremment la plupart des choses que nous admirons ; ils en sont peu touchés et n'en parlent qu'avec négligence.

*
* *

Les Princes n'admettent pas qu'à leur vue les particuliers se fassent des civilités : on les a persuadés, dès leur enfance, que ces civilités mêmes leur sont toutes dues, et depuis ils n'en ont pas douté ; ils ne sauraient souffrir non plus qu'on fût familier en leur présence.

*
* *

Il arrive, en bien des rencontres, *surtout auprès des grands Princes*, que d'être malheureux ou coupable est presque la même chose.

*
* *

Les politiques n'ont devant les yeux que leurs intérêts et ne manquent jamais de prétexte, ni d'invention pour établir ou pour rompre leur commerce.

*
* *

La Cour... c'est l'endroit du monde où l'on se corrige le moins.

*
* *

Les Courtisans sont comme autant d'enfants de tribus, qui ne se souviennent ni de leurs parents ni même du lieu de leur naissance : ils ne pensent qu'à une chose — satisfaire à leur ambition.

*
* *

Ce serait être bien borné que de rien voir au-delà de sa patrie, et c'est une marque d'un excellent esprit que de juger de tout sans prévention.

*
* *

Un historien (surtout politique) doit paraître, le plus qu'il se peut, sans pays, sans intérêt et sans parti — comme s'il était tombé du ciel.

XIV

SENTENCES

OU

MAXIMES DIVERSES

On vit plus en *deux jours* de loisir et l'on y sent mieux la vie qu'en *deux ans* d'affaires et d'embarras.

*
* *

La plupart des gens avancés en âge aiment bien à

dire qu'ils ne sont plus bons à rien, pour insinuer que leur jeunesse était quelque chose de rare.

*
* *

Ce n'est pas un médiocre plaisir que de se laisser conduire à son naturel.

*
* *

Les louanges qui font de l'honneur à celui qui les donne comme à celui qui les reçoit plaisent bien lorsqu'on les apprend de quelqu'un qui les rapporte et qu'on ne les soupçonne ni de dessein ni de flatterie.

*
* *

Les louanges directes sont sans goût, et d'ordinaire on cherche à les déguiser pour les rendre agréables.

*
* *

Il est souvent bon de se vanter, modérément toutefois, ou du moins de se faire valoir parmi de certaines gens.

*
* *

Rien ne peut tant nuire aux personnes qui tâchent d'exceller, que de les louer à contre-temps, ou de les rebuter mal à propos.

*
* *

Il n'y a rien d'inutile et de superflu qui ne devienne nécessaire à force de s'y accoutumer.

*
* *

Ce qui languit ne réjouit pas, et quand on n'est touché de rien — quoiqu'on ne soit pas mort — on fait toujours semblant de l'être.

*
* *

Pour bien faire une chose, il ne suffit pas de la savoir, il faut s'y plaire et ne s'en pas ennuyer.

*
* *

Ce qui, la plupart du temps, nous paraît difficile et même impossible, ne l'est pas tant de soi-même qu'à cause de notre peu d'activité, de notre peu d'adresse et de notre peu d'invention.

*
* *

Il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'un habile homme.

*
* *

Les gens simples qui se laissent conduire à leur instinct naturel sont moins sujets à se tromper que la plupart des grands personnages qui pensent tout savoir.

*
* *

Le petit nombre, qui d'ordinaire est le meilleur, se trouve rarement le plus fort.

*
* *

On a peu de grâce à jouer le personnage d'un autre.

*
* *

Un peu de négligence est fort commode — et pourrait-on vivre avec des gens qui seraient toujours si exacts et si réguliers ?

*
* *

Le plaisir même, qui se présente toujours d'un ordre si égal, lasse aisément et devient comme une corvée.

*
* *

Lorsqu'on est seul et qu'on s'ennuie de ses pensées, on ne s'en défait pas comme on veut.

*
* *

Si le monde a ses dégoûts, la retraite a les siens — et plus pesants et plus tristes.



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Etude biographique et littéraire

DEUXIÈME PARTIE

Lettres et fragments choisis



NIORT - IMP. NOUVELLE - G. CLOUZOT

Cet ouvrage a été tiré à 395 exemplaires
dont 45 sur papier pur fil
des papeteries Lafuma.



